

DÉPARTEMENT DES ARTS, LANGUES ET LITTÉRATURES

Faculté des lettres et sciences humaines

Université de Sherbrooke

« JE VEUX ME SERVIR DE MON ILLUSTRE CON », MARIE-ANTOINETTE ET LE  
RENVERSEMENT DU GENRE DANS QUATRE PAMPHLETS RÉVOLUTIONNAIRES

par

ANDRÉA LACHARITÉ

mémoire présenté à

MARC-ANDRÉ BERNIER

ISABELLE BOISCLAIR

ET

NICHOLAS DION

SEPTEMBRE 2020

## REMERCIEMENTS

Je souligne tout d'abord le soutien de mon conjoint Zachary. Son soutien quotidien et ses applaudissements m'ont permis de me relever les manches un nombre incalculable de fois. Je le remercie d'avoir été le correcteur assidu de mes nombreuses rédactions, et ce depuis nos lointaines années à l'école secondaire. Ses lectures jusqu'à tard le soir, ou pendant ses pauses dîner, m'ont sauvé de multiples phrases mal tournées.

Je rends également hommage à ma famille. Leurs appuis émotionnels et financiers apportés pendant tout mon parcours scolaire ont rendu possible ma réussite. Merci à ma mère de m'avoir fourni tout le soutien affectif nécessaire. Merci à mon père de m'avoir légué cette curiosité et cette soif de savoir. Merci à ma mamie de m'avoir partagé le plaisir de la lecture dès mon plus jeune âge. Je remercie en plus mon frère Samuel pour son aide dans la correction et pour son intérêt général pour mon travail. L'apport de ma sœur Marie doit être également souligné, elle qui m'a suivi jusque dans un autre pays afin de m'appuyer dans mes recherches. Je suis d'autant plus reconnaissante envers mes beaux-parents qui ont allégé ma mélancolie en me permettant de rédiger mon mémoire dans un endroit paisible et réconfortant. Et, je ne peux oublier de mentionner l'apport de ma fidèle amie Patricia qui a veillé sur moi.

Finalement, et surtout, je remercie Nicholas Dion qui a été un véritable mentor. Son aide fréquente et pertinente, ses nombreuses suggestions de lecture « excitante », sa passion pour des sujets « bizarres » comme les miens, sa joie de vivre, et j'en passe, ont rendu ces dernières années mémorables. Je lui serai toujours reconnaissante d'avoir cru en mon potentiel en m'offrant de nombreuses opportunités professionnelles et culturelles. Mon parcours universitaire n'aurait pas été aussi stimulant sans sa présence.

## TABLE DES MATIÈRES

|   |    |
|---|----|
| INTRODUCTION.....   | 6  |
| CHAPITRE 1 : MARIE-ANTOINETTE LA FEMME PUBLIQUE.....                  | 18 |
| Les raisons permettant l'expulsion des femmes de la vie sociale ..... | 19 |
| La création d'un nouvel espace public masculin .....                  | 21 |
| Les conséquences politiques des femmes assoiffées de pouvoir .....    | 23 |
| <i>Des esprits frivoles et égoïstes</i> .....                         | 23 |
| <i>Une reine fielleuse</i> .....                                      | 27 |
| <i>De dangereux atouts utiles pour la manigance</i> .....             | 28 |
| <i>Une dégradation gouvernementale et sociétair</i> e .....           | 36 |
| <i>La féminisation de l'espace public</i> .....                       | 40 |
| CHAPITRE 2 : MARIE-ANTOINETTE LA NYMPHOMANE.....                      | 46 |
| La sexualité passive des femmes.....                                  | 47 |
| <i>Le corps des femmes comme un réceptacle inerte</i> .....           | 47 |
| <i>L'initiatrice du mouvement</i> .....                               | 49 |
| <i>La castratrice</i> .....   | 52 |
| <i>La guerrière</i> .....   | 54 |
| <i>Marie-Antoinette passive ?</i> .....                               | 59 |
| <i>Les orgasmes de la reine</i> .....                                 | 62 |
| Une sexualité féminine « anormale » .....                             | 64 |
| <i>Une sexualité malade</i> .....                                     | 65 |
| <i>La reine nymphomane</i> .....                                      | 67 |
| CHAPITRE 3 : MARIE-ANTOINETTE LA LIBERTINE .....                      | 75 |
| La condamnation de la sexualité épicurienne .....                     | 76 |

|  |     |
|--|-----|
| <i>La noblesse malade</i> .....                          | 76  |
| <i>Le droit au plaisir</i> .....                         | 77  |
| Marie-Antoinette : la mère et l'épouse.....              | 83  |
| <i>Le désir de régénérescence de la population</i> ..... | 83  |
| <i>La mère</i> .....                                     | 85  |
| <i>Le couple bourgeois</i> .....                         | 89  |
| La diversité sexuelle.....                               | 92  |
| <i>La contrainte à l'hétérosexualité</i> .....           | 92  |
| <i>L'homosexualité et la sodomie</i> .....               | 94  |
| <i>Le lesbianisme</i> .....                              | 98  |
| <i>La masturbation</i> .....                             | 102 |
| CONCLUSION .....   | 111 |
| BIBLIOGRAPHIE .....                                      | 122 |
| ANNEXES .....  | 127 |

## RÉSUMÉ

Au cœur de la Révolution française, divers pamphlétaires s'arment de leur plume afin de condamner la monarchie. Marie-Antoinette d'Autriche devient leur principal bouc-émissaire. Ses diverses aventures sexuelles fantasmées se transforment en combustible alimentant les critiques des libellistes. De plus, la reine se retrouve au milieu d'une révolution du genre. De nouvelles normes, mises en place par la bourgeoisie, réservées à chaque sexe, deviennent le porte-étendard de nombreuses revendications républicaines. Ces mêmes auteurs s'en inspirent pour créer une protagoniste à l'image de leur souveraine qui demeure diamétralement opposée au modèle vertueux de la femme bourgeoise. La Marie-Antoinette fictive est l'incarnation de la féminité déchue. Plutôt que de veiller sagement aux tâches domestiques du foyer, elle s'empare du pouvoir masculin pour le renverser et semer l'anarchie dans le pays. Elle devrait laisser venir l'homme à elle pendant les jeux de la séduction et demeurer un ventre passif lors du coït. Or, sa protagoniste devient une véritable nymphomane croqueuse d'hommes, et de femmes, qui développe toutes sortes d'alternatives afin de vivre l'orgasme. Bien qu'elle aurait le devoir de pratiquer des relations hétérosexuelles et reproductives, cette souveraine préfère les plaisirs à la procréation et s'adonne ainsi à la sodomie, au lesbianisme, à la masturbation, etc. Elle s'empare des rôles et des privilèges masculins et entraîne, de ce fait, le renversement du genre. Pour qu'une « saine » société bourgeoise et patriarcale s'implante en France, cette reine doit être tenue au silence, ou être éliminée, avant que d'autres femmes ne suivent son exemple.

Révolution française – sexualité – genre – femme – pamphlet – Marie-Antoinette

## INTRODUCTION

Les qualités qui font la beauté d'un sexe défigureroient l'autre.  
Cet air mâle & ces traits bien prononcés dont l'homme tire son lustre, feroient dans la femme une impression désagréable, parce qu'ils rendroient équivoque le vrai rapport dans lequel elle doit être avec lui<sup>1</sup>.

SAMUEL AUGUSTE ANDRÉ DAVID TISSOT

Examinez l'ordre social, lui diroit-on, et vous verrez bientôt qu'il est tout entier armé contre une femme qui veut s'élever à la hauteur de la réputation des hommes.

Leur destinée ressemble, à quelques égards, à celle des affranchis chez les empereurs ; si elles veulent acquérir de l'ascendant, on leur fait un crime d'un pouvoir que les loix ne leur ont pas donné ; si elles restent esclaves, on opprime leur destinée<sup>2</sup>.

GERMAINE DE STAËL-HOLSTEIN

Depuis les dernières années, on assiste à une véritable révolution en ce qui concerne la définition du genre dans plusieurs pays. Les frontières se brouillent de plus en plus entre les entités masculines et féminines, qu'on ne croyait auparavant pouvoir s'amalgamer. À présent, il n'existe pas que cette dichotomie pour définir la nature genrée d'un individu. On arrive à la conclusion que le sexe qui nous est donné à la naissance ne correspond pas à notre genre. On appelle « cisgenre » la personne s'identifiant au genre associé à son organe reproducteur ; « transgenre » une personne qui n'associe pas son genre à son sexe biologique ; « non binaire » un individu ne considérant faire partie ni du genre masculin, ni du genre féminin... Le genre s'avère une construction sociale,

---

<sup>1</sup> Samuel Auguste André David Tissot, *L'onanisme ; ou dissertation physique, sur les maladies produites par la masturbation*, Lausanne, Imprimerie d'Antoine Chapuis, 1760, p 150.

<sup>2</sup> Germaine de Staël-Holstein, « Chapitre IV. Des Femmes qui cultivent les Lettres », *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, Paris, Maradan, 1800, p. 142 et p. 153-154.

culturelle, économique, politique, etc<sup>3</sup>. Cette conception binaire restrictive provient entre autres du mode de pensée bourgeois qui s'implante à la suite de l'effondrement de l'Ancien Régime et selon lequel l'aristocratie avait, à certains égards, fusionné les identités de genre. Effectivement, on reproche à l'époque aux nobles de se féminiser et de s'amollir. « [L] *'homme efféminé* [...] avilit la dignité de son sexe. Riche oisif, il a troqué sa virilité naturelle contre le goût "féminin" de la mode, de la toilette, des dentelles, des diamants, des parfums et du fer à friser<sup>4</sup>. » Un reproche similaire est adressé aux femmes aristocrates qui, s'impliquant dans la sphère sociale<sup>5</sup>, délaissent les fonctions liées à leur véritable nature : celles d'épouse et de mère. Marie-Antoinette d'Autriche, reine et Dauphine de France, est victime de la mutation de la conception du genre due à la bourgeoisie républicaine. Dans l'article « The Many Bodies of Marie-Antoinette: Political Pornography and the Problem of the Feminine in the French Revolution », Lynn Hunt considère la vie de la souveraine comme un « gender drama<sup>6</sup> ». Elle affirme que la reine « a été l'emblème (et la victime sacrificielle) de la désintégration redoutée des frontières de genre qui a accompagné la Révolution<sup>7</sup> ». Marie-Antoinette perd la vie, entre autres, parce qu'elle incarne le modèle dépassé de la femme aristocrate et libertine<sup>8</sup>.

### Une reine condamnée

Marie-Antoinette d'Autriche suscite un vif intérêt de toutes parts dès que ses pieds touchent le sol français le 7 mai 1770. Cet intérêt ne fait que croître après son décès. En effet, un grand nombre de féministes, d'historien·ne·s, de littéraires, etc., se sont attardé·e·s à la vie et la mort de cette femme au destin hors du commun. La Dauphine a connu une fin qui a frappé l'imaginaire. Elle meurt le 16 octobre 1793, sous les regards haineux du peuple, ensanglantée par la lame de la guillotine. Pour cette raison, quelques spécialistes ont tenté de déterminer ce qui la fit guillotiner en esquissant « les lignes d'aggravation de son image<sup>9</sup> ». De nombreux biographes ont retracé son

<sup>3</sup> Des spécialistes du genre tel·le·s que Butler, Foucault, Godineau, etc. affirment que le genre est une vaste construction sociale. Cette dernière sera davantage expliquée plus tard au sein de ce mémoire.

<sup>4</sup> Dominique Godineau, *Les femmes dans la France moderne XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Armand Collin, 2015, p. 190.

<sup>5</sup> On pense notamment aux femmes dirigeant des salons littéraires telles que les célèbres Madame de Geoffrin et Madame de Staël.

<sup>6</sup> Lynn Hunt, « The Many Bodies of Marie-Antoinette », *Marie-Antoinette, Writings on the Body of a Queen*, New York, Routledge, 2003, p. 134.

<sup>7</sup> Traduction de : La reine « was the emblem (and sacrificial victim) of the feared disintegration of gender boundaries that accompanied the Revolution » (*Ibid.*, p. 131).

<sup>8</sup> Il y a bien entendu d'autres raisons d'ordre politique que je n'évoquerai pas dans ce mémoire.

<sup>9</sup> Chantal Thomas, *La reine scélérate ; Marie-Antoinette dans les pamphlets*, Paris, Seuil, 2003, p. 24.

parcours. Certains ont voulu la condamner (Paul et Pierrette Girault de Coursac dans *Louis XVI et Marie-Antoinette, vie politique, vie conjugale* [1990]<sup>10</sup>), d'autres l'élever au rang de martyr (Goncourt dans *Histoire de Marie-Antoinette* [1858]<sup>11</sup>) et d'autres la présenter comme un corps sensuel et sexuel (Stefan Zweig dans *Marie-Antoinette, portrait d'un caractère moyen* [1932]<sup>12</sup>). La quantité colossale de ragots colportés à l'égard de la souveraine a rendu et rend toujours la tâche ardue aux biographes. Il est difficile de démêler le vrai du faux dans ce tourbillon de médisances. Marie-Antoinette fut en effet rapidement confrontée, dans sa jeune vie, aux propos hostiles envers la maison des Habsbourg. Le peuple gardait une méfiance à son égard, méfiance d'autant plus accentuée par la misogynie ambiante.

Si pendant le XIX<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup> siècle, on désirait surtout tracer le portrait le plus « fidèle » de cette reine, un nouvel intérêt pour le genre de Marie-Antoinette, en tant que femme, se manifeste depuis une vingtaine d'années. Elle demeure l'intruse dans une vie politique d'hommes. De fait, plusieurs de ses adversaires l'ont combattue en l'humiliant et en accusant son corps, et par le fait même, sa sexualité. Il ne s'agit pas d'une première dans l'histoire. De nombreuses figures publiques féminines ont été, avant cette souveraine, victimes d'attaques visant leur sexualité<sup>13</sup>. Toutefois, ce qui distingue la critique de la sexualité de Marie-Antoinette de ces autres femmes demeure la confrontation qui prend place à la fin du siècle entre les visions aristocratiques et bourgeoises du genre féminin. Il est possible de constater ces attaques dans différents textes. Ces ouvrages décrivent la reine comme l'ennemie du peuple à abattre au nom de la liberté, lorsqu'ils sont de la plume d'auteurs<sup>14</sup> révolutionnaires (*Les amours de Charlot et Toinette* [1779], *L'Autrichienne en goguettes ou L'orgie royale* [1789], *Bordel royal, suivi d'un entretien secret entre la reine et le cardinal de Rohan après son entrée aux États généraux* [1789], etc.), ou au nom de la monarchie, lorsqu'ils sont de la plume d'auteurs royalistes (*Essais historiques sur la vie de Marie-Antoinette d'Autriche, reine de France, pour servir à l'histoire de cette*

---

<sup>10</sup> Paul et Pierrette Girault de Coursac, *Louis XVI et Marie-Antoinette, vie politique, vie conjugale*, Paris, L'œil F.x. de Guilbert, 1990.

<sup>11</sup> Edmond et Jules de Goncourt, *Histoire de Marie-Antoinette*, Paris, Librairie de Firmin Didot Frères, 1858.

<sup>12</sup> Stefan Zweig, *Marie-Antoinette, portrait d'un caractère moyen*, Paris, Grasset, 1932.

<sup>13</sup> Par exemple, Juvénal présente la femme de l'empereur Claude telle une prostituée qui, tard le soir, déambule à la recherche d'hommes qui pourraient combler ses désirs, (Juvénal, *Satires*, texte établi et traduit par Pierre de La Briolle Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 1950, VI, v. 129-130, p. 64, cité par Stéphanie Massé dans *Les Saturnales des Lumières. Théâtre érotique clandestin dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Thèse, Université du Québec à Trois-Rivières, novembre 2008, p. 240).

<sup>14</sup> Dans ce mémoire, je ferai référence aux auteurs de mon corpus au masculin même si on ne connaît pas le genre de la plupart d'entre eux. Je le ferai simplement puisque la plupart des écrivains français révolutionnaires s'identifient au genre masculin dans leurs textes.



*princesse* [1789], *Testament de Marie-Antoinette d'Autriche, ci-devant reine de France* [1790], *Vie de Marie-Antoinette d'Autriche, reine de France, femme de Louis XVI, roi des Français, depuis la perte de son pucelage jusqu'au premier mai 1791* [1791], etc.). Les différents auteurs et illustrateurs de l'époque prétendent lire le corps de la reine, ce qui leur permettrait de révéler au peuple les « réelles » motivations<sup>15</sup> de celle-ci. Dans cet ordre d'idées, plusieurs études réalisées sur les caricatures et les diverses illustrations la représentant ont montré que le corps de Marie-Antoinette est utilisé comme un symbole de la corruption du corps politique. On la dépeint sous des formes animales ou monstrueuses dans plusieurs œuvres caricaturales, notamment sous les traits d'une autruche (voir Annexe 15) (en faisant référence à son pays d'origine), d'une harpie, d'une hyène ou de Méduse (voir Annexe 16). Par la faute de son corps, son genre et sa sexualité, elle pervertit le roi, les ministres, les soldats<sup>16</sup>, etc., bref, le royaume entier. « Le corps de Marie-Antoinette (celui d'une femme) n'est qu'une injure au monde nouveau et républicain qui se met en place (celui des hommes de la Révolution) – il doit disparaître<sup>17</sup>. »

### Une révolution dans la conception des sexes et des sexualités

On qualifie le XVIII<sup>e</sup> siècle de « siècle du sexe »<sup>18</sup> parce qu'une révolution à propos de la sexualité et du genre y est à l'œuvre. L'idéal du libertinage aristocratique s'avère incompatible avec celui de la bourgeoisie qui prend de plus en plus sa place au sein de la société. La bourgeoisie républicaine souhaite rétablir l'ordre moral<sup>19</sup>. Elle réalise cette transformation avec l'aide de la science et plus particulièrement avec celle de la médecine. La révolution scientifique renforce les notions de différences sexuelles et de rôles sexués fondés sur l'inégalité de genres. La médecine attribue également des fonctions distinctes aux femmes et aux hommes, tant dans la société qu'au lit en renouant avec la morale judéo-chrétienne que les Lumières avaient remise en question. La bourgeoisie critique l'effémination des hommes et, par le fait même, la masculinisation des femmes. Pour ces raisons, la société de l'Ancien Régime serait malade et monstrueuse par la faute de l'inversement des genres créé par l'aristocratie. La population doit alors être régénérée. Les

<sup>15</sup> Lynn Hunt, « The Many Bodies of Marie-Antoinette », *art. cit.*, p. 120.

<sup>16</sup> *Id.*

<sup>17</sup> Cécile Berly, « Le corps écrit de Marie-Antoinette : entre jeux biographiques et enjeux historiographiques », *Cahiers Edmond et Jules de Goncourt*, n° 12, 2005, p. 63.

<sup>18</sup> Je fais référence à l'article de Karen Harvey, « Le Siècle du sexe ? Genre, corps et sexualité au dix-huitième siècle (vers 1650 - vers 1850\*) », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 2010 [en ligne], <http://clio.revues.org/9683>.

<sup>19</sup> Maurice Lever, *Anthologie érotique, Le XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Robert Laffont, 2003, p. 1029.

relations sexuelles se limitent ainsi à des activités hétérosexuelles et procréatrices<sup>20</sup>. On désire mettre fin à l'ère de la sexualité pour le plaisir, comme le faisaient les nobles libertins dans les ouvrages licencieux. Il faut engendrer une nouvelle génération propre à porter les idéaux révolutionnaires. On établit des frontières franches entre les deux genres et on réserve l'espace public aux nouveaux hommes révolutionnaires sains, forts et virils<sup>21</sup>. Les femmes, quant à elles, sont reléguées à la sphère privée de la cellule familiale où elles nourriront ces nouveaux héros.

### La littérature érotique du XVIII<sup>e</sup> siècle

Plusieurs chercheurs littéraires considèrent également le XVIII<sup>e</sup> siècle comme le « siècle du sexe<sup>22</sup> » en raison de l'importante quantité d'ouvrages libertins qui y est publiée. Plusieurs auteurs du siècle des Lumières élaborent des intrigues autour d'aristocrates libertins, tant hommes que femmes, qui revendiquent l'indépendance et le nomadisme sexuels<sup>23</sup>. En effet, des romans tels que *l'Histoire de Dom Bougre, portier des Chartreux* (1741) de Gervaise de Latouche, *Le sofa* (1742) de Crébillon fils, *Les bijoux indiscrets* (1748) de Denis Diderot et *La philosophie dans le boudoir* (1795) du Marquis de Sade, pour ne nommer que ceux-là, font du sexe leur principal sujet. Certains préfèrent présenter les liaisons sexuelles sous une perspective érotique, comme Diderot, tandis que d'autres, par exemple Sade, choisissent d'utiliser un registre plutôt pornographique.

Les spécialistes ne s'entendent toutefois pas tous sur la nature de la littérature érotique et sur les qualificatifs qui s'y rapportent. Jean-Marie Goulemot fait état de ces nuances dans son ouvrage *Ces livres qu'on ne lit que d'une main*<sup>24</sup>. Certains chercheurs préfèrent qualifier un texte d'érotique, tandis que d'autres préfèrent employer le terme de pornographique pour désigner le même livre. Toutefois, la plupart des spécialistes de la littérature érotique du XVIII<sup>e</sup> siècle s'entendent pour dire que la différence entre ces deux termes réside dans le dévoilement partiel ou total des relations sexuelles. Les ouvrages associés au terme pornographique sont ceux qui en dévoilent le plus. Cette divergence d'opinions s'explique entre autres parce que les auteurs des Lumières n'utilisaient pas le même vocabulaire que nos contemporains. Les intellectuels du

---

<sup>20</sup> Karen Harvey, « Le Siècle du sexe ? », *art. cit.*, p. 207-238.

<sup>21</sup> Antoine Baecque, *Le corps de l'Histoire, métaphores et politique (1770-1800)*, Paris, Calmann-Lévy, 1993, p. 166.

<sup>22</sup> Karen Harvey, « Le Siècle du sexe ? », *art. cit.*, p. 207-238.

<sup>23</sup> Maurice Lever, *Anthologie érotique, op. cit.*, p. IX.

<sup>24</sup> Jean-Marie Goulemot, *Ces livres qu'on ne lit que d'une main : lecture et lecteurs de livres pornographiques au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1991.

XVIII<sup>e</sup> siècle favorisaient plutôt les mots « libertin », « grivois », « licencieux », voire « philosophique ». Un type de texte n'est néanmoins pas sujet à débat pour les chercheurs. Il s'agit du pamphlet, ou libelle, révolutionnaire qu'on qualifie à tous coups d'obscène lorsqu'il y a présence de sexualité.

### **La plume pamphlétaire républicaine**

La littérature révolutionnaire obscène ne possède plus les mêmes visées que l'ouvrage érotique de l'Ancien Régime. Si la sexualité était auparavant une arme philosophique pour dénoncer une société moralement ostracisante, elle devient, à l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, un poignard politique pour blesser l'adversaire. Pendant la Révolution, le sexe s'allie à la politique. Le résultat escompté est de discréditer publiquement l'ennemi en dévoilant son intimité à l'aide de l'humour et de la farce. On souhaite le ridiculiser en exposant les organes immoraux de son corps<sup>25</sup>. Par ces moyens, l'imposture des personnalités publiques est révélée aux yeux de tous<sup>26</sup>. Les révolutionnaires ne visent plus seulement à faire rire, comme dans plusieurs textes et chansons grivoises, ni à séduire ou exciter le lecteur par le biais de leurs ouvrages. Ils souhaitent toucher violemment les corps rivaux et réduire la noblesse à l'impuissance<sup>27</sup>. D'autres spécialistes affirment qu'il s'agit d'une tentative pour faire descendre de leur piédestal des personnalités de pouvoir inatteignables en les intégrant à l'univers du réel, de la bassesse et du quotidien<sup>28</sup>. Ainsi, la sexualité qui est présentée n'est pas vraiment celle de l'Ancien Régime. Cette dernière est en fait construite selon une éthique renversée (le carnavalesque de Bakhtine<sup>29</sup> d'après, notamment, Camron<sup>30</sup>) et est brouillée par des procédés et des effets de style comme l'ironie, la métaphore, l'hyperbole, etc. De plus, les auteurs exposent en réalité le fantasme masculin de la sexualité

---

<sup>25</sup> Michel Biard et Pascal Dupuy, « Entre scatologie et fantasmes sexuels, le cul et son imaginaire », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 361, juillet-septembre 2010, p. 3.

<sup>26</sup> Michel Biard et Jacques Guilhanmou, « La pelle au cul et autres joyeusetés langagières au temps du carnaval proscrit », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 361, juillet-septembre 2010, p. 35.

<sup>27</sup> Michel Vovelle, « La queue de Danton, ou massacre et sexualité : violence et fantasmes érotiques dans les lectures de la Révolution Française », *Annales de démographie historique*, 1987, p. 365-377, [en ligne], [https://www.persee.fr/doc/adh\\_0066-2062\\_1988\\_num\\_1987\\_1\\_1697](https://www.persee.fr/doc/adh_0066-2062_1988_num_1987_1_1697)

<sup>28</sup> Michel Biard et Jacques Guilhanmou, « La pelle au cul », *art. cit.*, p. 52.

<sup>29</sup> Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970.

<sup>30</sup> Vivian Camron, « Political exposures: sexuality and caricature in the french Revolution », *Eroticism and the body politic*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1991, p. 101.

féminine<sup>31</sup>. Il ne s'agit pas d'un portrait sexuel fiable sur le plan historique. Le sexe devient ici un outil purement rhétorique et politique.

Dans les pamphlets révolutionnaires, maints idéaux républicains se manifestent. D'un côté, on retrouve la nouvelle image d'un peuple vigoureux incarné notamment par Hercule, un puissant et performant amant, entre autres dans les ouvrages *Les quarante manières de foutre* (1790), *Travaux d'Hercule ou La rocambole de la fouterie* (1790) et *L'écho foutromane* (1792). De l'autre côté, la sexualité de la noblesse, l'ennemi à discréditer, est critiquée. La débauche malade des aristocrates est exposée pour convaincre les lecteurs de la menace du libertinage et pour montrer que l'aristocratie est le fléau à abattre. Le souffre-douleur favori des pamphlétaires est le couple royal. Les corps de la reine et du roi y sont érigés comme symboles de la dégénérescence monarchique. Les auteurs des libelles s'inspirent des chuchotements et des potins provenant pour la plupart de la cour pour construire leurs intrigues. Transformée et caricaturée, la vie sexuelle de Marie-Antoinette et de Louis XVI est surexposée<sup>32</sup>.

Le dauphin y est décrit comme un porc ivrogne, manipulé par sa femme. Son impuissance érectile est sans cesse ridiculisée. Il n'incarne plus la force ni la masculinité. De son côté, Marie-Antoinette est considérée comme la véritable coupable de cette dégénérescence. Elle est représentée comme une nymphomane. Par sa grande soif sexuelle, elle prend le contrôle du royaume dans lequel tout le monde peut participer à ses ébats. Elle acquiert le statut de prostituée, une métaphore, selon Laurence Daigneault Desrosiers, du désir du peuple à l'accessibilité du pouvoir<sup>33</sup>. Ce corps féminin et monstrueux sert d'argument à la mise à mort de la monarchie. La dégénérescence royale se manifeste dans les perversions sexuelles comme les pratiques lesbiennes ou la sodomie, des relations sexuelles pointées du doigt, puisqu'elles sont considérées comme déviantes et « non naturelles ». Les corps du roi et de la reine ne peuvent plus incarner l'état monarchique<sup>34</sup>. Ce processus de discréditation effectué par les pamphlets aura eu pour effet la désacralisation de la monarchie et l'annulation de la distance royale<sup>35</sup>.

---

<sup>31</sup> Jean Maenil, « Le corpus érotique », *art. cit.*, p. 51-65.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 61-77.

<sup>33</sup> Laurence Daigneault Desrosiers, *Le fonctionnement de la pornographie politique dans les pamphlets de la Révolution française (1789-1793)*, mémoire, Montréal, Université du Québec à Montréal, octobre 2008, p. 77.

<sup>34</sup> Cécile Berly, « Le corps écrit de Marie-Antoinette », *art. cit.*, p. 63.

<sup>35</sup> Patrick Wald Lasowski, *Scènes du plaisir ; la gravure érotique*, Paris, Cercle d'art, 2015, p. 188-190.

## Une Marie-Antoinette fictive

Nous connaissons aujourd'hui un peu mieux les raisons historiques qui ont mené de nombreux aristocrates à la guillotine. La destruction de la noblesse et de ses privilèges devait également se conclure par l'anéantissement physique du couple royal. « La volonté d'éradiquer l'Ancien Régime passe alors par la suppression, au sens propre, de tous ses corps : sociaux, puisque l'aristocratie est bel et bien hors-la-loi, et biologiques puisque la guillotine semble le prolongement concret de ce projet<sup>36</sup>. » Mon but n'est pas de revenir sur les différents événements historiques qui ont motivé le peuple français à considérer comme des traîtres leur reine et leur roi. Bien que je veuille m'en inspirer, mon objectif n'est pas non plus, comme Thomas le fait dans *La reine scélérate ; Marie-Antoinette dans les pamphlets*, de tracer les grandes étapes qui ont mené Marie-Antoinette à être stigmatisée par l'opinion publique. Je souhaite plutôt comprendre quels moyens les pamphlétaires utilisent pour critiquer la reine. Je désire analyser une des raisons, majeure à mon avis, qui a condamné la dauphine à son sort : le renversement du genre ou le « trouble dans le genre<sup>37</sup> » féminin qu'on peut constater dans les pamphlets révolutionnaires. Comment le trouble, ou le renversement, dans le genre constitue-t-il une arme politique dans les libelles visant Marie-Antoinette ?

La culture de la fin de l'Ancien Régime, dont font partie la littérature et les pamphlets, a participé à l'élaboration de personnages fictifs à l'image de la Dauphine. Un glissement s'est par la suite effectué sur la personne réelle de la reine. Cette dernière n'a pas seulement été condamnée à la peine de mort pour les fautes qu'elle a commises en tant que souveraine, mais également pour les aventures réalisées par sa protagoniste fictive. On le constate lorsqu'on lit les chefs d'accusation déposés contre elle lors de son avis de condamnation. Le tribunal révolutionnaire la décrit comme une véritable « Messaline<sup>38</sup> ». Tant Marie-Antoinette que les personnages créés par les pamphlets dans ces textes pervertissent les nouveaux codes gouvernant les genres. De ce fait, réalité et fiction se sont confondues.

Il est impossible d'évaluer objectivement et précisément dans quelle mesure les actions de ces personnages féminins ont eu une incidence sur le décès de la Dauphine. Toutefois, je souhaite

---

<sup>36</sup> Stéphanie Genaud, « Éros politique. Idéologie à la fin de l'Ancien Régime », *Dix-huitième siècle*, n° 37, 2005, p. 594.

<sup>37</sup> Je fais ici référence à l'ouvrage *Gender trouble : Feminism and the Subversion of Identity* de Judith Butler publié chez Routledge en 1990. J'utiliserai dans mon mémoire la traduction de Cynthia Kraus publié chez La Découverte en 2006.

<sup>38</sup> Cécile Berly, « Le corps écrit de Marie-Antoinette », *art. cit.*, p. 70. Valeria Messalina est l'épouse de l'empereur romain Claude. Plusieurs historiens antiques ont prétendu qu'elle s'adonnait à des activités scandaleuses et obscènes.

par le biais de ces ouvrages montrer comment les protagonistes créées à son effigie se distinguent de la norme républicaine en émergence et comment les pamphlétaires s'en servent pour prouver la nécessité de mettre fin au règne de Marie-Antoinette. Cela provient, entre autres, de la conception restreinte de la féminité et de la sexualité féminine qui a cours au XVIII<sup>e</sup> siècle. Comment cette conception a-t-elle participé, par la construction de personnages littéraires, à l'aggravation de l'image de la reine et à la critique de sa personne ? La protagoniste de la souveraine et ses actions ne correspondent pas à ce qu'on attend des femmes à l'époque. Marie-Antoinette, réduite à son statut de femme et par le fait même à son sexe, vit un véritable drame du genre (« *gender drama*<sup>39</sup> »). Quatre pamphlets me permettront d'illustrer ce drame : les *Fureurs utérines de Marie-Antoinette* (1791), *Le godemiché royal* (1789), *La journée amoureuse, ou Les derniers plaisirs de M... Ant...* (1792) et *L'Autrichienne en goguettes ou L'orgie royale* (1789).

Comme je m'intéressai principalement à la question de la représentation de la femme, j'ai délaissé les pamphlets mettant en vedette le roi ainsi que les nouveaux héros herculéens. Je me suis plutôt tournée vers les ouvrages critiquant la reine Marie-Antoinette qui, selon plusieurs spécialistes, demeure la grande victime de cette campagne antiaristocratique. Je me servirai malgré tout de quelques représentations du renversement du genre visibles chez les personnages masculins pour appuyer mon argumentaire.

Afin d'y parvenir, j'établirai comment les pamphlétaires construisent la sexualité et le genre de leurs personnages. Le genre « est culturellement construit indépendamment de l'irréductibilité qui semble biologiquement attachée au sexe : c'est pourquoi le genre n'est ni la conséquence directe du sexe ni aussi fixe que ce dernier ne le paraît<sup>40</sup> ». Le genre « désigne la construction sociale et culturelle de la différence des sexes, la classification sociale en “masculin” et “féminin”, le sens que chaque société donne à ces deux termes<sup>41</sup> ». Il demeure intimement lié au sexe. Tous deux deviennent des outils d'analyse qui me permettront d'étudier « les rapports sociaux et la répartition des rôles entre hommes et femmes, ainsi que la définition des identités féminines ou masculines, et cela dans les discours et la symbolique tout comme dans les pratiques sociales<sup>42</sup> ».

---

<sup>39</sup> Lynn Hunt, « The Many Bodies of Marie-Antoinette », *art. cit.*, p. 134.

<sup>40</sup> *Id.*

<sup>41</sup> Dominique Godineau, *Les femmes dans la France moderne*, *op. cit.*, p. 4.

<sup>42</sup> *Idem.*

Un grand nombre de pamphlets concernent la reine grâce à la brève abolition de la censure pendant la Révolution<sup>43</sup>. J'en ai toutefois seulement sélectionné quatre. « La liste de tels écrits, pour la période révolutionnaire, est interminable<sup>44</sup> » et indéterminable dans sa totalité. Nous possédons peu d'informations au sujet de ces libelles puisqu'ils étaient pour la plupart publiés dans l'anonymat et dans des lieux clandestins, sans compter que de nombreux ouvrages ont été détruits et perdus au fil des années.

J'ai ciblé la période révolutionnaire pour la sélection de mes libelles bien que certains aient été publiés avant cette période, comme c'est le cas des *Amours de Charlot et Toinette* (1779), un des pamphlets les plus connus. Je ne me pencherai pas sur les ouvrages précédant ce moment, puisque je désire m'attarder aux idéaux révolutionnaires plutôt que royalistes, car, à mon avis, ils présentent pour l'époque de nouvelles façons d'envisager la féminité.

J'aborderai premièrement les interventions directes dans les affaires d'État des personnages à l'image de la reine. Ces apparitions sont perçues comme des inconduites par les républicains qui souhaitent éjecter les aristocrates féminines de la politique dans l'optique de s'approprier le nouvel espace public. Afin de justifier l'exclusion des femmes de la vie sociale, le discours bourgeois prétend qu'elles sont trop faibles, instables et émotives pour participer aux activités publiques et politiques. Elles devraient mener une vie sédentaire et passive dans leur foyer, plutôt que d'aspirer à effectuer des tâches réservées aux hommes. Les pamphlétaires mettent les lecteurs en garde contre les conséquences politiques de la présence de femmes qui parviennent à se hisser au sommet du pouvoir. Ils présentent leur reine comme une femme frivole et égoïste qui n'a aucunement à cœur les besoins de son peuple. De plus, ils mettent en scène une souveraine qui déteste son peuple et qui ne lui souhaite que du mal. Elle désire l'anéantissement de la population française et y parviendrait à l'aide de ses dangereux atouts et ses manigances. Elle en fait usage sur les dirigeants du pays, principalement sur son mari. Ce personnage entraîne la dégradation du gouvernement et de la société, puis la féminisation de l'espace public. En somme, les libelles prétendent que le personnage de la reine s'empare du pouvoir masculin dans le but de le détruire ainsi que d'implanter le vice et l'anarchie.

---

<sup>43</sup> « Avec la liberté de la presse en 1789, plus rien n'arrête l'excès dans le fantasme du crime, le raffinement dans le détail lubrique, l'enthousiasme dans l'exposition du corps prostitué de la reine » (Chantal Thomas, *La reine scélérate*, *op. cit.*, p. 47).

<sup>44</sup> Jean-Marie Goulemot, *Ces livres qu'on ne lit que d'une main*, *op. cit.*, p. 43.

En deuxième lieu, je montrerai en quoi Marie-Antoinette se démarque de la norme féminine par son activité sexuelle. La science des Lumières, à l'aide de différentes « découvertes », défend la passivité des femmes lors de la séduction d'une ou d'un partenaire et pendant le coït. La souveraine des libelles emprunte les techniques de charme masculines. De plus, pendant la relation sexuelle, elle fait preuve de proactivité et d'initiative avec ses amantes et ses amants. Pourrait-on affirmer que la reine serait trop présente et devrait être contrôlée, puisqu'elle envahit les espaces symboliques et physiques sexuels réservés à l'homme ? J'exposerai en quoi la grande soif sexuelle féminine, ou le désir sexuel tout simplement, de la reine pose problème à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Selon le même discours médical, il est impossible pour les femmes de vivre une sexualité active en étant saines d'esprit et en santé. Les médecins ont alors créé la maladie de la nymphomanie, ou fureur utérine<sup>45</sup>, qui permet d'interpréter les désirs sexuels féminins. Ils qualifient ces derniers d'anormaux et encouragent les femmes à les contenir. Il est impensable d'attribuer à une figure royale féminine des envies sexuelles primaires et bestiales, puisque cette dernière est censée être l'incarnation sacrée et mythique du pouvoir. J'exposerai alors la volonté qu'ont les pamphlétaires de ne pas présenter Marie-Antoinette selon une perspective sacrale. Ils donnent plutôt à son personnage toutes les caractéristiques d'une nymphomane.

En troisième lieu, je présenterai les comportements qui éloignent le personnage de la reine du « droit » chemin de la procréation et de l'hétérosexualité. Ces raisons me permettront d'affirmer qu'il s'agit là d'une façon de la condamner. Je montrerai tout d'abord les discours scientifiques et philosophiques qui attaquent la sexualité libertine de l'aristocratie, dont fait partie Marie-Antoinette. Selon ces derniers, il faut mettre fin à la sexualité épicurienne. Les héroïnes représentant la reine demeurent une menace pour la continuité de l'humanité parce qu'elles cherchent le plaisir plutôt que la maternité. La norme bourgeoise désire créer une nouvelle descendance « saine » et en « santé » à l'aide d'activités hétérosexuelles et procréatrices seulement. J'exposerai en quoi la protagoniste jouant le rôle de la reine ne remplit pas ses fonctions de génitrice et de nourrice en plus d'analyser en quoi cette dernière ne peut être considérée comme une « bonne » mère et une « bonne » épouse. Des sexualités « anormales », telles l'homosexualité, la sodomie, le lesbianisme et la masturbation, sont pratiquées par le personnage de la reine et sont préférées aux pénis défaillants sur lesquels elle ne peut pas compter à tous coups. Confrontée à l'organe défectueux de son mari, la Dauphine cherche son plaisir ailleurs. Les protagonistes de

---

<sup>45</sup> Voir *infra*, p.65.



Marie-Antoinette ainsi que certaines de ses dames de compagnie réussissent à se défaire du lien sexuel qui les unit avec les hommes, puisqu'elles parviennent à les remplacer. De ce processus résulte un autre renversement du genre.

## CHAPITRE PREMIER

### MARIE-ANTOINETTE : LA FEMME PUBLIQUE

La gloire même peut être reprochée à une femme,  
parce qu'il y a contraste entre la gloire et sa  
destinée naturelle<sup>46</sup>.

GERMAINE DE STAËL-HOLSTEIN

Constatant la puissance de la célèbre archiduchesse Marie-Thérèse d'Autriche, héritière de la maison des Habsbourg<sup>47</sup>, vers la fin de l'Ancien Régime, une partie de l'opinion française s'inquiète pour l'avenir de son pays. Et si sa fille, Marie-Antoinette, irresponsable et frivole, suivait les traces de sa mère et s'emparait du pouvoir en France ? Que deviendrait la nation ? Peu à peu, le discours révolutionnaire confirme l'idée que les femmes n'ont pas leur place dans la sphère politique. Considérées comme « passives », elles ne possèdent pas les capacités mentales et physiques pour gouverner. Toutes les tentatives féminines de s'insérer dans l'espace politique sont perçues comme des démarches non naturelles et malsaines visant à s'approprier une gloire qui revient aux hommes. Ces femmes sont désignées comme des filles publiques dans le sens, non pas politique, du terme mais plutôt sexuel, puisqu'elles seraient complètement soumises aux pulsions de leur organe génital. Elles apparaissent comme des prostituées, car elles introduisent le privé, la sexualité, dans le public. La présence de Marie-Antoinette dans les affaires d'État est considérée comme une inconduite. Étant reine française et non roi, elle détient une influence plus ou moins établie. Elle n'a pas directement de pouvoir et ne peut prendre de décisions pour la France. Toutefois, son emprise discrète et envahissante, telle une mauvaise herbe qui s'infiltré à travers les

---

<sup>46</sup> Germaine de Staël-Holstein, « Chapitre IV. Des Femmes qui cultivent les Lettres », *De la littérature, op. cit.*, p.155.

<sup>47</sup> Marie-Thérèse Walburge Amélie Christine de Habsbourg (1717-1780) est la fille de l'empereur Charles VI. Elle succède à son père à sa mort, puisque ce dernier n'a pas de descendance masculine. Elle hérite ainsi de la direction d'un vaste territoire, notamment composé des royaumes de Hongrie, de Bohême et de Croatie.

structures du pouvoir, est fantasmée. La littérature pamphlétaire participe à la création d'une Marie-Antoinette rusée et dangereuse. Dans les divers libelles, la protagoniste de la reine use de son autorité de façon malhonnête. Ces auteurs mettent alors en garde les lecteurs contre les terribles conséquences politiques de la participation des femmes à la vie publique. Cette intrusion entraîne l'abolition des repères masculins, l'anarchie et le renversement de genre.

### *Les raisons permettant l'expulsion des femmes de la vie sociale*

Au crépuscule de l'Ancien Régime, les aspirants au pouvoir républicain soulignent l'importance d'établir qui possède les capacités d'occuper et de gouverner le nouvel espace public. « Et partout la biologie s'immis[ce] dans le discours<sup>48</sup>. » Ils se justifient en invoquant constamment l'incapacité mentale et physique des femmes à participer aux activités politiques. Ils établissent d'étroites relations entre le corps féminin, plus précisément l'organe reproducteur, et la façon dont les femmes gèrent leur environnement. Leur argumentaire repose en premier lieu sur une réinterprétation des théories antiques, dont la théorie de la génération d'Aristote qui est sans cesse réactualisée pendant les siècles qui précèdent la période nous intéressant. Au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, Martin Cureau de la Chambre, un médecin physiognomoniste, théologien et philosophe, n'invente rien lorsqu'il avance que l'humanité se divise en deux identités nécessaires « pour que l'un, l'homme, ait la vertu active pour engendrer, [...] et l'autre, la femme, la puissance passive<sup>49</sup> ». Les intellectuels du XVIII<sup>e</sup> siècle vont tout autant s'approprier les idées du philosophe grec. Jean-Jacques Rousseau par exemple, dans son *Émile ou De l'éducation* (1762), concède que « l'un doit être actif et fort, l'autre passif et faible<sup>50</sup> ». La nouvelle société bourgeoise ne tarde pas à interpréter les réflexions des Lumières, particulièrement celles de cet auteur, pour justifier la relégation des femmes à l'espace privé. Pierre Roussel, dans son *Système physique et moral de la femme ou Tableau philosophique de la constitution, de l'état organique, du tempérament, des mœurs, & des fonctions propres au sexe* (1795), observe que « [l]a nature, dans l'homme, semble

<sup>48</sup> Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard, 1992, p. 314.

<sup>49</sup> Michèle Riot-Sarcey, *De la différence des sexes. Le genre en histoire*, Madrid, Bibliothèque historique Larousse, 2010, p. 138.

<sup>50</sup> Catriona Seth, Anne et Henry Deneys et Hélène Cussac, *Les discours du corps au XVIII<sup>e</sup> siècle : littérature-philosophie-histoire-science*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, p. 279.

surmonter les obstacles qui la gênent, par la force & par l'activité ; dans la femme, elle semble se soustraire à leur action en leur cédant<sup>51</sup> ».

Plusieurs spécialistes de l'époque expliquent l'exclusion des femmes de l'espace social en soutenant qu'elles sont entièrement dominées par leur organe génital. Rousseau constate également dans son *Émile* que « [l]e mâle n'est mâle qu'en certains instants, la femelle est femelle toute sa vie [...] tout la rappelle sans cesse à son sexe<sup>52</sup> ». « Son utérus dominateur fait d'elle un être outrancièrement sensible, en proie à une imagination débridée, exaltée<sup>53</sup>. » Diderot écrit dans son ouvrage *Sur les femmes* (1774) : « La femme porte au-dedans d'elle-même un organe susceptible de spasmes terribles, *disposant d'elle* et suscitant dans son imagination des fantômes de toute espèce<sup>54</sup>. » Elle serait, pour cette raison, portée à réaliser toutes sortes de folies. De plus, les femmes, par la faute de leur organe, seraient dominées par des « humeurs froides et humides » auxquelles sont associées les qualités de la « tromperie » et de l'instabilité. Ce sont, disons-le, des traits qu'on ne souhaite retrouver chez les dirigeants. « [L]es humeurs chaudes et sèches chez les hommes expliquent prétendument leur honneur, leur vaillance, la force musculaire en même temps que la fermeté générale du corps et de l'esprit<sup>55</sup> », des qualités par hasard bien plus nécessaires pour gouverner. Les femmes ne peuvent se soustraire à leur nature qui les indispose à diriger. « [Elles] sont réduites à leur sexe et les hommes [sont] glorifiés pour incarner, au-delà du corps, la personne universelle<sup>56</sup>. »

Contrairement au sexe masculin, associé à des qualificatifs positifs, le sexe féminin se définit par son instabilité et son état maladif qui empêche les femmes de mener une vie sociale active. Par exemple, on perçoit les menstruations comme des désagréments nécessitant le retrait des femmes à la maison. Il en est de même pour la maternité qui, « loin d'être considérée comme puissance créatrice, apparaît comme un état de faiblesse qui explique, entre autres raisons, [leur] exclusion de la vie publique<sup>57</sup> ». Pour ces raisons, les femmes sont faibles et elles doivent être protégées et supervisées par les hommes. Roussel décrit l'homme par « [s]a taille haute, sa

---

<sup>51</sup> Pierre Roussel, *Système physique et moral de la femme ou Tableau philosophique de la constitution, de l'état organique, du tempérament, des mœurs, & des fonctions propres au sexe*, Paris, Vincent, 1795, p. 18.

<sup>52</sup> Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe*, op. cit., p. 322.

<sup>53</sup> Dominique Godineau, *Les femmes dans la France moderne*, op. cit., p. 183.

<sup>54</sup> *Id.*

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 179.

<sup>56</sup> Judith Butler, *Trouble dans le genre (Gender trouble) : le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 2006, p. 73.

<sup>57</sup> Catriona Seth, Anne et Henry Deneys et Hélène Cussac, *Les discours du corps au XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 283.

démarche fière, ses mouvements souples & assurés, ses nouveaux goûts, ses nouvelles idées, enfin tout retrace en lui l'image de la force, & porte l'empreinte du sexe qui doit asservir & protéger l'autre<sup>58</sup> ». Tandis que la femme est « [d]élicate & tendre[. E]lle conserve toujours quelque chose du tempérament propre aux enfants<sup>59</sup> ». Les femmes doivent alors être asservies pour leur propre bien, mais également pour celui des autres. Si elles ne profitent pas d'une certaine surveillance, elles peuvent créer de dangereuses situations en raison de leur folie imaginative, de leur faiblesse et de leur tempérament capricieux, comme nous le verrons plus loin dans les pamphlets à l'étude. Le plus sûr pour tous les citoyens est de les tenir à l'écart des lieux publics pour les contenir à la maison, où elles pourront s'adonner à une existence domestique qui coïncide, de toute façon, avec leur destinée biologique.

### *La création d'un nouvel espace public masculin*

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, lors de la formation de la sphère politique républicaine, le genre devient une source de combats. La « création révolutionnaire de la culture politique par la bourgeoisie d[oit] valider la culture politique des hommes et culpabiliser celles des femmes<sup>60</sup> ». Le pouvoir des salons de l'aristocratie, où les femmes tiennent des rôles publics, « s'éclipse devant le succès des assemblées ou des comités révolutionnaires parisiens<sup>61</sup> » dirigés par les hommes :

Dans les salons, les dames, hôtesse avisées, auditrices attentives et cultivées, avaient pris part à la discussion. La conversation avait permis le jeu de la parole. Ces mêmes salons sont à présent discrédités car ils sont suspectés d'obscurcir les frontières entre le public et le privé<sup>62</sup>.

Ainsi, l'influence et le pouvoir des salons littéraires, dirigés notamment par les célèbres Madame Geoffrin et Madame de Staël, sont déchus. La féminité devient incompatible avec la nouvelle définition de l'espace public. La nature féminine, caractérisée par la tromperie, la séduction et l'égoïsme, qui sont des vices associés à la société de cour, devient l'antithèse de ce que l'« honnête » et « virile » République française, débarrassée à présent des « fourbes » nobles, doit

---

<sup>58</sup> Pierre Roussel, *Système physique et moral de la femme*, op. cit., p. 5.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>60</sup> Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe*, op. cit., p. 313.

<sup>61</sup> André Rauch, *Crise de l'identité masculine 1789-1914*, Paris, Hachette, 2000, p. 33.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 32.

incarner<sup>63</sup>. L'idéal républicain est profondément « homosocial » ; il repose sur une notion de fraternité entre les hommes dans laquelle les femmes sont reléguées à la sphère domestique<sup>64</sup> :

Dès lors que la famille est de plus en plus pensée comme une cellule conjugale resserrée dans l'espace domestique, l'image de la femme tend elle aussi à s'inscrire dans cet espace étroit – ce qui n'était pas le cas auparavant. De plus, l'affirmation de la bourgeoisie face à la noblesse l'amène à rejeter le mode de vie de celle-ci pour affirmer ses propres valeurs. Et donc à brandir l'image de la ménagère au foyer, qui, contrairement aux nobles mondaines et coquettes, n'est pas « perversie » par l'oisiveté, l'insouciance et la vie publique, mais préfère au tourbillon des sorties et des bals soigner son intérieur, son mari et ses enfants<sup>65</sup>.

Les femmes peuvent être durement punies si elles osent sortir de leur foyer pour prendre la parole lors des événements révolutionnaires. Le 3 novembre 1793, soit dix-huit jours après la mort de Marie-Antoinette (16 octobre 1793), Olympe de Gouges, fière membre du Club des Citoyennes républicaines révolutionnaires, est condamnée à la guillotine pour avoir « voulu être un homme d'État » et avoir ainsi « oublié les vertus de son sexe »<sup>66</sup>. Dix-sept jours plus tard, le 30 brumaire de l'an II, le même club est fermé par le gouvernement pour la raison « “qu'une femme n'a pas le droit de parler, de délibérer dans les assemblées, d'après la loi” [peu importe si elle soutient la cause républicaine]. Autrement dit, la loi est parole d'homme. Toute transgression pervertit les rôles, mais surtout menace la société entière<sup>67</sup> ».

Marie-Antoinette ne fait pas exception à cette règle. « Pour les avocats patriotes du procès, le rôle de la reine [dans les affaires de l'État] ne s'éloigne pas vraiment de l'adultère féminin<sup>68</sup>. » Il faut dire que sa participation ne fut pas critiquée qu'à ce moment, mais bien tout au long de son règne :

Dès lors que, arrivant au terme « d'un long processus de privatisation » et d'effacement des reines, les interventions – qui plus est souvent maladroitement – de Marie-Antoinette aient pris pour ses sujets l'allure de choquantes innovations. Son désir d'être sacrée, sa présence aux comités ministériels, et l'évocation de sa participation au conseil royal – toutes choses normales 150 ans plus tôt si le roi le décidait – suscitent incompréhension ou scandale, tant il est désormais acquis que les épouses royales n'ont pas à se mêler des affaires d'État<sup>69</sup>.

---

<sup>63</sup> Traduction libre de : « Feminine nature, characterized by deceit, seduction, and the selfish pursuit of private interest was construed as the extreme antithesis of the abstract principles of reason and law that were to govern the political sphere » (Sarah Maza, « The Diamond Necklace Affair Revisited (1785-1786): The Case of the Missing Queen », *Eroticism and the body politic*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1991, p. 82).

<sup>64</sup> Traduction de : « The republican ideal of virtue was profoundly homosocial ; it was based on a notion of fraternity between men in which women were relegated to the realm of domesticity » (Lynn Hunt, « The Many Bodies of Marie-Antoinette », *op. cit.*, p. 133).

<sup>65</sup> Dominique Godineau, *Les femmes dans la France moderne*, *op. cit.*, p. 188-189.

<sup>66</sup> Gonzague de Sallmard, *Femme = Danger? Pour en finir avec le mythe de la femme dangereuse*, Paris, Homnisphères, 2007, p. 193.

<sup>67</sup> André Rauch, *Crise de l'identité masculine*, *op. cit.*, p. 34.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>69</sup> Dominique Godineau, *Les femmes dans la France moderne*, *op. cit.*, p. 191.

La littérature révolutionnaire se fait un devoir de dénoncer les interventions de la Dauphine et, de façon générale, l'ambition et la gloire des femmes de pouvoir. On le constate notamment dans le volumineux ouvrage républicain *Les crimes des reines de France* (1791) de Louis-Félicité Guinement de Keralio Robert<sup>70</sup>. L'auteur affirme que la dégradation du gouvernement est due aux différentes reines qu'a connues la France. Le frontispice présente diverses femmes nues se livrant à la débauche devant un souverain assoupi sur son trône (voir Annexe 1).

### *Les conséquences politiques des femmes assoiffées de pouvoir*

André Rauch observe que la littérature pamphlétaire participe à la critique de la présence féminine dans la vie politique. Il souligne que ces libelles « impute[nt] la décomposition de la société monarchique à l'essor social des “femmes publiques”<sup>71</sup> ». De nombreux révolutionnaires prennent la parole afin de dénoncer la royauté « corrompue en sa source (ténébreuse) par l'invisible omniprésence de la reine<sup>72</sup> ». Les pamphlétaires s'arment de leur plume et multiplient les textes pointant du doigt le laisser-faire de Louis XVI, le véritable pantin de Marie-Antoinette. Les ouvrages de notre corpus confirment cette tendance. Un « Meâ Culpa R... » clôt le libelle du *Godemiché royal*. Il ne s'agit pas d'un *mea culpa* ordinaire qui contiendrait les aveux des personnes ayant commis les offenses. L'auteur du texte adresse plutôt des reproches directs aux reines et aux rois, les blâmant pour les malheurs de la France. Il suggère notamment que la corruption du pays est due à la faute du roi qui a laissé Marie-Antoinette lui voler le pouvoir : « Mais du trône des Francs tu dois être le maître, / Et comment Antoinette osa-t-elle y monter<sup>73</sup> ? » La Dauphine a l'audace de prendre les rênes du pays, ce qui met tout le royaume en danger.

### **Des esprits frivoles et égoïstes**

Si les femmes sont guidées par des émotions dictées par leur utérus, qui est sujet à d'instables tourments, et que leurs comportements se caractérisent par des pulsions étourdies, comment une reine pourrait-elle veiller aux besoins d'une population entière ? « On reproche tout

<sup>70</sup> Louis-Félicité Guinement de Keralio Robert, *Les crimes des reines de France, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à Marie-Antoinette*, Paris, Louis-Marie Prudhomme, 1791.

<sup>71</sup> André Rauch, *Crise de l'identité masculine*, op. cit, p. 33.

<sup>72</sup> Chantal Thomas, *La reine scélérate ; Marie-Antoinette dans les pamphlets*, Paris, Seuil, 2003, p. 103.

<sup>73</sup> Anonyme, *Le godemiché royal*, s. n., 1789, p. 16.

particulièrement aux reines et maîtresses royales de ne pas agir pour le bien de l'État<sup>74</sup>. » On avance qu'elles souhaitent seulement combler leurs envies puériles. Elles ne portent aucun intérêt aux questions politiques et préfèrent les sujets gais comme les rubans et l'amour. Pour ces raisons, les besoins des citoyens sont les derniers de leurs soucis. Elles ne songent qu'à « leurs intérêts privés : avantageant leurs proches, dilapidant l'argent public à des fins personnelles, elles seraient la cause des malheurs du pays<sup>75</sup> ».

La reine Marie-Antoinette n'échappe à aucun de ces reproches. On l'accuse de piger directement dans les coffres du pays pour répondre à ses pulsions frivoles. « La détresse financière du règne de Louis XVI est imputée en grande partie à sa femme, surnommée Madame Déficit, à son goût du luxe et du jeu<sup>76</sup>. » L'une de ses folies est son goût pour les coquetteries. La Dauphine exerce une emprise sur le royaume par le biais de la mode. Elle incite les gens à s'adonner à des étourderies vestimentaires superficielles. On trouvait que « [l]es dépenses de temps et d'argent causées par la sujétion à la mode sentent le péché de la chair. La folie de parure est l'expression la plus manifeste de folies plus secrètes, de débauches plus perverses<sup>77</sup>. »

La reine « pervertit le sérieux des affaires d'État. Sous son règne, les plus graves problèmes sont traités avec plus d'insouciance qu'une question de mode<sup>78</sup> ». On le constate par exemple dans les *Fureurs utérines de Marie-Antoinette*, où le personnage de la reine fait « la sourde [oreille aux affaires sérieuses] & jou[e] la coquette<sup>79</sup> ». La gravure de notre corpus qui évoque le plus cette luxure, notamment par la présence de divers drapés, est justement celle qui tient lieu de frontispice au pamphlet en question (voir Annexe 2). Ce dernier utilise les mêmes couleurs que le frontispice de l'œuvre originale (1790) (voir Annexe 3). Cette similitude souligne l'importance des riches coloris, puisqu'on décide de les conserver d'une édition à une autre. On remarque la somptuosité dans ces illustrations par leurs couleurs vivantes qui sont plutôt rares si on la compare avec les autres images présentées à l'intérieur des libelles de l'époque. Le rose sature une grande partie des gravures. Il colore le sol du palais, les rideaux de la couchette, la robe de la reine ainsi que les joues et les organes sexuels des personnages, comme s'il était possible d'établir des liens unissant ces

---

<sup>74</sup> Dominique Godineau, *Les femmes dans la France moderne*, op. cit., p. 192.

<sup>75</sup> *Id.*

<sup>76</sup> *Id.*

<sup>77</sup> Chantal Thomas, *La reine scélérate*, op. cit., p. 99.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>79</sup> Anonyme, *Fureurs utérines de Marie-Antoinette, femme de Louis XVI, la mère en proscrira la lecture à sa fille*, (Suivi de) *Le triomphe de la fouterie, ou les apparences sauvées, comédie en deux actes et en vers*, Au manège, Et dans tous les Bordels de Paris, s.n. 1791, p. 8.



éléments. Ainsi, les richesses matérielles, dont le palais et l'ameublement, les modes vestimentaires, autres coquetteries de l'ordre de la parure ainsi que la sexualité, sont tous mis en rapport pour représenter la luxure. De plus, la couleur rose domine le côté droit de l'illustration où la figure de la reine est assise. Tel un effet miroir, on observe la même stratégie visuelle dans l'édition de 1790, mais cette fois du côté gauche de l'image. Ainsi, la couche et la robe de la reine semblent être confectionnés du même tissu. Il est alors envisageable de lier cette protagoniste au luxe en même temps qu'à la luxure.

Un autre plaisir est reproché au personnage de Marie-Antoinette dans les libelles : son envie constante de « foutre ». Elle délaisse volontiers la politique pour la fornication. Dans *La journée amoureuse ou Les derniers plaisirs*, Antoinette discute de quelques événements de l'actualité. Le lecteur commence ainsi à croire qu'elle se préoccupe réellement des affaires d'État. Bien entendu, il s'agit d'une mise en scène ironique destinée à rappeler la véritable nature débauchée du personnage Marie-Antoinette. À la suite d'un échange politique, cette dernière répond à ses partenaires : « Tous ces entretiens politiques ne sont point gais : ils noircissent l'imagination, et finissent par changer le caractère. Veux-tu que nous les laissions de côté pour un instant », puis, elle ajoute : « Méditons ensemble sur les charmes de la jouissance, et parlons un peu de polissonneries, pour nous égayer<sup>80</sup>. » La protagoniste ne prend nullement son rôle politique au sérieux. Elle préfère sans contredit élaborer des plans pour charmer de nouvelles conquêtes plutôt que pour adoucir la misère du peuple. Comme le remarque Stéphanie Massé, les brefs passages qui concernent l'actualité sont sans cesse interrompus par des actes sexuels. « Voilés par une multitude de corps pressés de jouir, les moments forts de la Révolution sont totalement occultés. Quand l'actualité est évoquée, c'est du seul point de vue anecdotique, entre deux scènes d'orgie, et souvent cette évocation s'accompagne d'un souvenir "foutatif"<sup>81</sup>. » Les pamphlétaires de ces ouvrages obscènes se livrent à une critique politique. Toutefois, ils délaissent en effet totalement, ou presque, les événements de la Révolution, afin de se consacrer à l'analyse du comportement de la figure d'État qu'est la reine.

La protagoniste de la Dauphine n'a que faire des privilèges politiques que sa position de reine lui octroie, sauf si ces derniers l'aident à assouvir ses pulsions sexuelles. Alors que Junon,

---

<sup>80</sup> Anonyme, *La journée amoureuse, ou Les derniers plaisirs de M... Ant... comédie en trois actes, en prose, représentée pour la première fois au Temple, le 20 août 1792*, Au Temple, Chez Louis Capet, 1792, p. 46.

<sup>81</sup> Stéphanie Massé, *Les Saturnales des Lumières*, op. cit., p. 278.

alias Marie-Antoinette, se plaint de ne pouvoir être satisfaite, Hébée, sa favorite, compatit avec elle dans *Le godemiché royal*. Elle répond devant les malheurs de sa souveraine :

Je méprise le trône et tous ses vains honneurs ;  
Un vit vaut seul un sceptre : au diable les faveurs,  
Et tout ce que le sort aveuglément nous donne,  
Deux couillons valent mieux qu'une illustre couronne<sup>82</sup>.

L'auteur ridiculise les désirs de ses personnages et révèle leurs réelles motivations. On croit que la satisfaction sexuelle demeure un besoin futile surtout pour une femme qui n'a pas à jouir, pour engendrer une descendance, ce qui reste, selon la vision de l'époque, sa principale destinée<sup>83</sup>. Pourtant, la Marie-Antoinette fictive est prête à tout pour parvenir à la jouissance. Au contraire des hommes, ces femmes ne peuvent faire abstraction de leurs propres envies afin de jouer un rôle dans l'État. Cette souveraine s'avise d'utiliser toutes les ressources du royaume, même aux dépens du peuple français, pour se satisfaire. On lui reproche d'entretenir de nombreux et nombreuses amant·e·s, tel·le·s que le cardinal de Rohan, la princesse de Lamballe et la duchesse de Polignac. Les excès amoureux de la reine Toinon sont mis en scène dans les *Fureurs utérines* :

De-là tous ces cadeaux qui ruinent la France,  
Le moindre camariste, un minois chiffonné,  
Dès qu'il branloit Toinon, devenir d'importance.  
On avait cet honneur pour peu qu'on fut bien né<sup>84</sup>.

L'auteur montre de façon hyperbolique que son personnage n'hésite pas à couvrir de luxueux cadeaux celles et ceux qui parviennent à se faufiler dans sa chambre à coucher. Son organe génital la pousse à tenter de rassasier une éternelle soif sexuelle. Ses envies incontrôlables rendent raison de l'aveuglement avec lequel elle choisit ses partenaires, ce qui explique pourquoi les coffres de l'État se vident à vive allure. On note également que la protagoniste de la Dauphine n'éprouve aucun remords à partager les ressources financières du royaume avec ses amant·e·s. Dans *L'Autrichienne en goguettes*, un quatuor est mené par la reine qui chante :

Rions, faisons bombance,  
Profitons de notre puissance ;  
Dissipons tous les biens  
Des bons Parisiens<sup>85</sup>.

<sup>82</sup> Anonyme, *Le godemiché royal*, op. cit., p. 8.

<sup>83</sup> Cette idée sera développée à l'intérieur des prochains chapitres, voir *infra*, ch. II.

<sup>84</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, op.cit., p. 8.

<sup>85</sup> François-Marie Mayeur de Saint-Paul, *L'Autrichienne en goguettes ou L'orgie royale, opéra proverbe, composée par un garde du corps..., publié depuis la liberté de la Presse ; & mis en musique par la reine*, Paris, s. n., 1789, p. 8.

Les rimes de ce couplet associent le pouvoir à la dilapidation des ressources par la luxure. Ils montrent évidemment le désir des protagonistes d'appauvrir le pays afin d'assouvir leurs besoins égoïstes. De plus, Marie-Antoinette est l'initiatrice de cette idée puisqu'elle commence le chant. Puis, « *Ensemble* », Polignac, la reine, le Comte d'Artois et le roi adhèrent aux propos en répétant ce couplet comme un refrain. Le personnage de la souveraine fait participer ses partenaires à la ruine de la France. Il est manifeste que cette protagoniste ne s'occupe que de ses envies sexuelles et matérielles ainsi que de ses plaisirs personnels, quand elle devrait plutôt veiller sur ses sujets.

### Une reine fielleuse

Il faut également reconnaître que, isolée dans son palais, la réelle Marie-Antoinette connaît peu les besoins des petites gens. En fait, elle ne connaît simplement pas sa population. « Au contraire du peuple qui, depuis des années, n'arrête pas de fantasmer sur son compte, Marie-Antoinette, elle, n'a aucune idée du peuple<sup>86</sup>. » On se demande ainsi comment elle pourrait gouverner adéquatement des citoyens qu'elle ne comprend aucunement et qu'elle semble n'avoir aucune envie de connaître. Elle ignore également la haine de la foule avec qui elle n'a de toute façon aucun contact. Elle fait de même avec les nombreuses critiques qui abondent à son égard. « La conduite d'aveuglement de Marie-Antoinette par rapport à l'hostilité de la cour et de la France aggrave son isolement, l'enferme dans une situation d'étrangère qui, depuis son arrivée en France, a toujours été difficile<sup>87</sup>. »

Plusieurs hommes de lettres de l'époque concluent que la méconnaissance des besoins et l'inaction de la Dauphine à l'égard des demandes de la population proviennent du mépris que celle-ci ressent à l'égard de ses sujets. Les pamphlétaires s'emparent de ces idées et créent une Marie-Antoinette qui, puisqu'elle déteste profondément son peuple, n'a pas du tout envie de combler les demandes criées par la foule turbulente qui approche de plus en plus des portes de Versailles. Dans *L'Autrichienne en goguettes ou L'orgie royale*, la reine affirme que sa population ne mérite que des « sottises ». On montre de plus qu'elle en parle avec haine et dégoût. Elle s'exclame : « C'est encore assez bon *pour les grenouilles de la Seine*.<sup>88</sup> » Les italiques indiquent qu'il s'agit d'une « réelle » citation attribuée à la véritable Dauphine, ou du moins c'est ce qu'on cherche à faire

---

<sup>86</sup> Chantal Thomas, *La reine scélérate*, op. cit., p. 53.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>88</sup> François-Marie Mayeur de Saint-Paul, *L'Autrichienne en goguettes*, op. cit., p. 8.

croire au lecteur. La note en bas de page, « Expression familière de la Reine pour désigner les Habitans de Paris », rattache cette insulte à la figure réelle de la reine. L’auteur tient à ce que le lecteur, faisant assurément partie de ces « *grenouilles* », se sente apostrophé. On retrouve une interpellation similaire, de façon plus évidente cette fois, dans *La journée amoureuse*. Le personnage de Marie-Antoinette s’adresse au peuple et elle leur crache : « vous paierez cher, infâmes parisiens, de m’avoir conduite en cette lugubre tour. » Elle enchaîne en disant : « Tremblez, vils agitateurs, que nous soyons aussi barbares que vous l’avez été. »<sup>89</sup> Ces menaces et insultes directement adressées au lecteur renforcent non seulement la théorie selon laquelle Marie-Antoinette déteste son peuple, mais elles exacerbent en plus l’animosité de sa population à son égard.

Dans le même ordre d’idées, la gravure en frontispice du pamphlet *La journée amoureuse* révèle les motivations haineuses du personnage de la reine (voir Annexe 4). Cette dernière, en position centrale et seule dans cette illustration, est présentée dans une posture banale, entourée de livres, dans une pièce réservée à l’étude. Elle semble délaisser sa lecture, puisqu’elle paraît avoir une idée, qu’on présume par le doigt qu’elle lève en l’air. L’éclairage provient de la gauche, ce qui illumine son visage, son cou et sa poitrine qu’on découvre nue. Les ombres créées à l’aide d’hachures supplémentaires dirigent le regard du lecteur vers les seins blanchâtres de la figurante. Cet élément érotique brise la posture banale et dévoile la véritable nature débauchée du personnage. Même si elle paraît sage et réfléchie, sa poitrine révèle son goût pour les plaisirs de la chair. La citation en exergue révèle l’idée sournoise qui vient en tête à la reine : « Elle a beau méditer la perte des Français, ses souhaits ne s’accompliront plus. » Ainsi, on l’accuse non seulement de haïr son peuple, mais en plus de désirer sa perte. Comment une reine, qui privilégie ses penchants libertins aux dépens des besoins de ses sujets et qui déteste ces mêmes sujets, peut-elle veiller à l’épanouissement du royaume ? Les pamphlets créent un personnage à l’image de la reine qui maudit sa population et songe même à quelques manigances pour la détruire.

### **De dangereux atouts utiles pour la manigance**

La participation des femmes à la politique aurait une influence nocive sur les hommes. Leur implication pourrait empêcher ces derniers d’accomplir leurs devoirs. Le décret, évoqué plus haut,

---

<sup>89</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, op. cit., p. 10.

du 30 avril 1793 interdisant aux femmes d'occuper une fonction publique le confirme. Il prétend qu'elles « sont l'objet continuel de distraction et de dissolution<sup>90</sup> ». Germaine de Staël avoue qu'un « homme de génie p[eut] devenir un homme puissant », mais qu'une femme « n'est appelée à leur offrir que ce qui les intéresse le moins, des idées nouvelles ou des sentimens élevés : sa célébrité n'est qu'un bruit fatigant pour eux<sup>91</sup>. » Elle affirme également que les hommes « leur pardonnent plutôt de manquer à leurs devoirs [liés à l'espace domestique] que d'attirer l'attention par des talens distingués<sup>92</sup> ». Ainsi, les qualités féminines pouvant hisser les femmes hors de la maisonnée, telles le charisme, l'éloquence, l'ambition, la persuasion, etc., sont perçues comme de dangereuses compétences qui pourraient perturber les hommes dans leur honnête travail de citoyen et leur ravir le pouvoir. Les femmes doivent alors se contenter de développer des qualités qui concernent la famille, plutôt que des talents capables de les élever dans la société en tant qu'individu. Elles auraient non seulement la capacité de détourner les hommes du « droit » chemin avec leurs futilités, mais également de les conduire vers le « mal ».

La fidélité du roi Louis XVI à la reine confère à Marie-Antoinette un statut exceptionnel dans l'histoire de France, contrairement aux reines précédentes qui devaient partager leur époux avec plusieurs maîtresses. « Dans l'opinion publique, cette situation, loin de servir l'image de Marie-Antoinette, contribue à lui attribuer tous les vices. Souveraine, elle est au-dessus de la loi. Favorite, elle régent le roi, soumet la cour à son plaisir<sup>93</sup>. » À de nombreuses reprises, au courant des décennies qui précèdent le règne de Louis, l'influence des favorites sur les rois est critiquée. On pense notamment aux contrecoups des charmes de la marquise de Pompadour sur le roi Louis XV. Dans le cas de Marie-Antoinette, il faut imaginer l'emprise d'une maîtresse alliée aux pouvoirs d'une reine.

Les pamphlétaires dénoncent grandement la mainmise malsaine qu'aurait Marie-Antoinette sur son époux. Dans *La journée amoureuse*, le personnage du roi s'emporte dans une longue tirade qu'il adresse à son épouse lorsque cette dernière nie sa responsabilité dans leurs malheurs. Cet élan de lucidité est inattendu de la part d'un homme qu'on décrit comme un imbécile. Le personnage Louis réplique à sa femme :

J'ai peut-être tort de vous accuser ! ce n'est point vous, qui m'avez conseillé de fournir de l'argent à d'Artois, à Condé ; ce n'est point vous, qui m'avez fait entrer dans toutes les machinations des princes

<sup>90</sup> Gonzague de Sallmard, *Femme = Danger ?*, op. cit., p. 192.

<sup>91</sup> Germaine de Staël-Holstein, *De la littérature*, op. cit., p.154.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p.142.

<sup>93</sup> Chantal Thomas, *La reine scélérate*, op. cit., p. 104.

fugitifs ; ce n'est point vous, qui m'avez bercé de l'espoir d'une contre-révolution prochaine ; ce n'est point vous, qui m'avez fait armer le frère contre le frère ; ce n'est point vous, qui avez nécessité l'affreuse journée du 10 août ; ce n'est point vous, qui avez ourdi toutes les trames<sup>94</sup>.

La négation accusatrice « ce n'est point vous », répétée à plusieurs reprises, indique bien entendu que le roi est sarcastique. Il tient sa femme responsable de tous les maux du royaume par la faute des mauvais conseils qu'elle lui a prodigués. Cette longue énumération dénonciatrice suggère la soudaine et violente rage du roi qui n'a pas le temps de reprendre son souffle entre ces diverses accusations. Pourtant, celui-ci ne reste pas longtemps colérique. Malgré l'emportement du roi, les manœuvres malicieuses d'Antoinette calment rapidement la situation. La souveraine y parvient à l'aide de ses doux charmes, qui seront analysés sous peu.

Dans *L'Autrichienne en goguettes*, on entrevoit, dès les premières interactions entre les protagonistes du roi et de la reine, les motivations de cette dernière. D'entrée de jeu, la didascalie en « *minaudant*<sup>95</sup> » révèle l'intention de la reine de séduire et de manipuler son époux. À la fin du même libelle, l'auteur expose la mauvaise influence de la Marie-Antoinette fictive. Un garde rencontre par hasard les corps de la reine, de ses amant·e·s ainsi que du roi endormi réalisant une posture sexuelle. C'est en l'honneur de cette découverte qu'il décide de créer le « *Proverbe-Opera* du nom de : Dimmi con chi vai, e sapero qual che fai<sup>96</sup> ». Ce célèbre proverbe peut être traduit de l'italien en français par « Dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai qui tu es. » Loin de paraître grandiloquent, le proverbe est tourné en ridicule. Comme l'explique Jean Leclerc, le pamphlétaire travestit les codes classiques en « transpos[ant] le style noble [...] en style familier ou vulgaire<sup>97</sup> ». La noblesse de l'opéra-proverbe est complètement désamorcée par les gestes réalisés par les personnages qui sont considérés comme bas à cause de leur nature sexuelle. Le roi ne peut être tenu responsable des personnes qu'il fréquente lors de la formation de cette posture, puisqu'il est assoupi. Toutefois, il a intérêt à ne pas côtoyer ce genre d'individus parce que ces derniers manipulent littéralement son corps sans son consentement. On dénonce la faiblesse du roi qui n'a pas les capacités de voir qu'il s'entoure de mauvaises fréquentations. Il s'agit d'une métaphore politique explicite affirmant que son gouvernement, comme c'est son cas dans cette posture, semble endormi.

<sup>94</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, op. cit., p. 31.

<sup>95</sup> François-Marie Mayeur de Saint-Paul, *L'Autrichienne en goguettes*, op. cit., p. 7.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>97</sup> Jean Leclerc, *L'Antiquité travestie*, op. cit., p. 125.

Dans tous les libelles étudiés, les auteurs signalent la facilité avec laquelle Marie-Antoinette manipule son mari « mou ». Le personnage de la reine avoue souvent sa grande emprise sur son époux à sa favorite. Elle prend presque pitié de l'imbécilité de celui-ci dans *L'Autrichienne en goguettes* en affirmant : « Ce pauvre Monarque! Je suis certaine que s'il s'éveillait maintenant, je lui ferais accroire qu'il se trompe. Il me coûte si peu pour lui persuader ce que je veux<sup>98</sup>. » Le motif de la duperie féminine rappelle le contenu des fabliaux, ces fables de la littérature médiévale qui avaient pour vocation de faire rire et d'offrir une morale aux lecteurs. Ces récits scabreux présentent couramment des maris trompés et des épouses surnoises mis en scène au cœur « d'intrigues ingénieuses dans lesquelles les plus rusés parviennent à satisfaire leurs pulsions aux dépens des détenteurs de pouvoir<sup>99</sup> ».

Inciter le personnage de Louis XVI à trop boire est l'un des outils utilisés par la reine pour le manipuler. Dans *La journée amoureuse*, une gravure insérée au milieu du pamphlet présente une table remplie de bouteilles (voir Annexe 5). Le but du personnage de la reine est clair. Elle affirme à sa suivante : « À propos, j'oubliais de faire apporter ici les bouteilles de liqueur qui sont dans la salle à côté. Le roi m'a promis de me rendre une visite particulière. Mon dessein est de le saouler, si je puis, afin qu'il prenne le tems en patience<sup>100</sup>. » Puis, elle lance un peu plus tard : « Je ne lui ferai point de grace. Il boira tant, tant, qu'il ne pourra plus se soutenir. Tu peux t'en rapporter à moi ; il est entre bonnes mains<sup>101</sup>. » Cette phrase est bien entendu une réplique ironique qui expose au lecteur les graves dangers courus par le roi lorsqu'il est entre les mains de cette femme.

Dans *L'Autrichienne en goguettes*, la reine tente tout autant de saouler le roi. Elle incite son époux à consommer des liqueurs en lui rétorquant : « Vous devez être fatigué ! Buvez un grand verre de ce champagne mousseux. » Louis semble faire totalement confiance à sa femme et croit qu'elle a de bonnes intentions. Il lui répond : « Volontiers » et « *Il boit*. » La reine ne s'arrête pas ainsi et elle continue sa tentative en ajoutant : « Vous ne redoublez pas ? » Louis fait ici preuve de modération. Il lui réplique : « Non. Je veux être sobre ce soir, il faut que je sois demain de bonne heure à mon Conseil. Des sens assoupis ne laissent pas à la tête cette faculté dont elle a besoin pour juger sainement<sup>102</sup>. » Les termes de « ce soir » annoncent qu'il n'est pas souvent sobre et, donc,

<sup>98</sup> François-Marie Mayeur de Saint-Paul, *L'Autrichienne en goguettes*, op. cit., p. 15.

<sup>99</sup> Dominique Godineau, *Les femmes dans la France moderne*, op. cit., p. 23.

<sup>100</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, op. cit., p. 27.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>102</sup> François-Marie Mayeur de Saint-Paul, *L'Autrichienne en goguettes*, op. cit., p. 7.

que son épouse l'amène souvent à boire, ce qui fait en sorte qu'il peut rarement « juger sainement » les décisions concernant la direction du royaume. Il est possible d'affirmer qu'en amenant Louis à ingurgiter tout cet alcool, la reine mène le pays à sa perte. Malgré ses bonnes volontés, le faible roi ne peut rien contre les habiletés malicieuses de sa femme. Il finit par « *vuid[er] sa bouteille [en] trois quarts d'une seconde [et] s'endor[mir] la tête appuyée sur la table*<sup>103</sup> ». Une fois son époux assoupi, la souveraine peut faire ce qu'elle veut du royaume. Ces passages rappellent le récit mythologique d'Héra, qui aurait endormi Zeus afin de répandre le chaos sur le champ de bataille et dans la ville de Troie.

Si elle n'arrive pas à manier le roi à sa guise en le saoulant, c'est par la séduction que la protagoniste de Marie-Antoinette parvient à faire faire tout ce qu'elle veut à Louis. Dans les pamphlets, on trouve le pouvoir subversif de la beauté des femmes construit notamment par des références bibliques. Les aristocrates sont présentés comme de profonds libertins dépourvus de conscience chrétienne. De leur côté, les bourgeois tentent de rétablir une certaine rigueur religieuse. La femme doit évidemment participer à cette réorientation. Ainsi, le discours de la République est influencé par le discours religieux, qu'elle désavoue pourtant, et par la peur de la féminité utilisée par « Satan pour conduire l'homme en enfer<sup>104</sup> » :

Pour ces auteurs, les hommes (et pas seulement les clercs) sont les victimes des femmes (et pas seulement des sorcières), de leur beauté qui les attire et les trompe, de leurs mensonges, de leurs passions désordonnées, de leur inconstance, etc. : elles sont « le mal nécessaire », « la calamité désirable ». Créature de Satan, elles lui ressemblent, sont aussi séductrices (c'est-à-dire mensongères) que lui et d'autant plus dangereuses que leur aspect extérieur est beau, alors que l'intérieur est noir. Il faut donc les surveiller, les soumettre pour les empêcher de nuire<sup>105</sup>.

Ainsi, le mythe de la femme dangereuse est réactualisé dans la crainte de l'implication des femmes dans l'espace public<sup>106</sup>. Les figures d'autorité féminines, armées de leurs séduisants atouts, sont accusées de créer des complots malhonnêtes pour, d'une part, combler leurs besoins égoïstes et, de l'autre, pour provoquer la déchéance du pays. L'anatomie féminine est alors perçue comme une arme redoutable. La beauté de la réelle reine Marie-Antoinette, qualifiée de pure et virginale, lui vaut au départ plusieurs hommages. « Par son type physique, sa blondeur, ses yeux bleus, sa finesse de porcelaine de Saxe, elle répond exactement au nouveau goût de l'époque qui bannit les brunes

---

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 9

<sup>104</sup> Dominique Godineau, *Les femmes dans la France moderne, op. cit.*, p. 16.

<sup>105</sup> *Id.*

<sup>106</sup> « Le mythe de la reine diabolique a d'autant plus de force qu'il rejoint le mythe biblique de la chute originelle. Ève, séduite et séductrice, profite de la faiblesse d'Adam pour faire réussir les projets du Diable », Chantal Thomas, *La reine scélérate, op. cit.*, p. 20.



et adule les blondes, leur beauté sensible et leurs grâces touchantes<sup>107</sup>. » Toutefois, plus les années passent, plus sa beauté devient inquiétante et sert plutôt à corrompre son image<sup>108</sup>. « “Reine superbe, profitez enfin de vos malheurs pour vous repentir de vos forfaits, considérez qu’en vous les rides de la débauche remplacent déjà les traits de la beauté...”, lit-on encore dans *Semonce à la reine* (1789)<sup>109</sup>. »

Ainsi, « ce serait en utilisant leurs charmes sur les dirigeants que, dit-on, elles interviennent dans la cité, introduisant le privé dans le politique<sup>110</sup> ». Par leur sexualité et leur corporalité, les femmes pervertissent les hommes et, par le fait même, la société, puisque ces derniers représentent et incarnent l’État. Selon la doctrine révolutionnaire, « [l]e pouvoir héréditaire et despotique [aurait] engendré séduction et duperie[.] Soupçonné de s’être appuyé sur les femmes et d’avoir encouragé leur participation au pouvoir, il a enlisé la société dans un système politique corrompu et dépravant<sup>111</sup> ».

Dans *La journée amoureuse*, le protagoniste du roi s’aperçoit des manigances de son épouse dans un élan inattendu de lucidité que nous avons cité plus tôt. « *En colère* », il lui lance : « Vous ne me séduirez plus par vos belles paroles, femme dangereuse et perfide. Ce sont vos infâmes conseils qui m’ont perdu<sup>112</sup>. » Le personnage d’Antoinette arrive toutefois à calmer le roi en utilisant sa beauté et ses charmes. La reine, « *ôtant son fichu* », répond à son époux : « N’es-tu point fâché, mon ami, d’avoir fait de la peine à une si belle femme que moi. Tiens, vois ma gorge : elle est grosse et ferme. (*levant ses jupons*). Vois mes cuisses ; comme elles sont blanches<sup>113</sup> ! » Les didascalies laissent croire qu’elle se dénude dans le but de révéler son corps au roi. Le pamphlétaire présente une reine en pleine conscience de ses principaux atouts physiques et qui ose s’en servir pour atteindre ses objectifs. De plus, tout en faisant l’éloge de son corps, la souveraine fait voir sa chair au lecteur. Ce procédé provient notamment des tableaux développés par les ouvrages libertins de l’Ancien Régime. Dans la mise en tableau érotique, tout :

se fonde sur le regard. Il faut donner à voir par l’écriture. Le livre ne peut faire naître le vouloir de jouissance qu’en décrivant les corps offerts au désir et le stimulant, ou en mettant en scène le tableau

---

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>108</sup> Laurence Daigneault Desrosiers, *Le fonctionnement de la pornographie politique*, op. cit., p. 71.

<sup>109</sup> Chantal Thomas, *La reine scélérate*, op. cit., p. 73.

<sup>110</sup> Dominique Godineau, *Les femmes dans la France moderne*, op. cit., p. 192.

<sup>111</sup> André Rauch, *Crise de l’identité masculine*, op. cit., p. 31.

<sup>112</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, op. cit., p. 31.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 37.

des gestes et des attitudes de la jouissance elle-même. C'est là l'origine de sa tension propre et peut-être de son pouvoir indéniable et, somme toute, étrange<sup>114</sup>.

Ainsi, le lecteur se voit participer aux échanges sexuels avec la reine. Les pamphlétaires utilisent ce procédé afin de révéler le caractère prostitué de leur souveraine. « Libelles et gravures développent le fantasme du libre accès au sexe de la reine<sup>115</sup> » à la condition d'avoir une façon de la rémunérer. « Avec une énergie d'imagination infatigable, orgiaque, le peuple roi fornique avec la reine de toutes les façons, lui fait tout ce que le roi est impuissant à lui faire<sup>116</sup>. »

À plusieurs reprises, elle utilise ses habiletés sexuelles pour littéralement manier son mari à sa guise. En effet, la protagoniste de la Dauphine masturbe le sexe du roi en même temps qu'elle lui réplique : « Tu vois que j'ai toutes les complaisances possibles. Ne me dis plus à l'avenir des choses désagréables ; ne montre jamais d'humeur à ton Antoinette, à ta femme<sup>117</sup>. » Le roi finit par délaisser ses craintes vis-à-vis son épouse. Après avoir atteint la jouissance, il lui répond : « Laisse parler le peuple. Je t'estime trop, ma belle Antoinette, pour jamais croire à leurs suggestions infernales<sup>118</sup>. » Le roi décide de ne pas être attentif aux inquiétudes de sa population qui, elle, voit le véritable visage de la reine débauchée. Il préfère écouter les paroles enivrantes de son épouse. Antoinette avoue ensuite sa manigance à sa favorite : « J'ai recouru en conséquence aux singeries de l'amour : je lui ai prodigué des caresses : j'ai à la fin vaincu sa vilaine humeur<sup>119</sup>. »

Derrière ces nombreuses manigances, les desseins de la protagoniste Marie-Antoinette sont multiples. D'une part, comme nous l'avons vu, elle tente de faire ignorer au roi les fautes qu'elle a commises et les cris de mécontentement de la population à propos de son comportement. D'autre part, elle le manipule pour lui soutirer des ressources financières dans l'optique de réaliser de folles dépenses, comme celles qui ont été précédemment mentionnées. Dans *La journée amoureuse*, Antoinette fait part à sa favorite des enjeux pécuniaires qui motivent ses manœuvres. Après avoir calmé la colère du roi, elle répond à sa suivante : « je n'ai, ma chère amie, jamais eu tant de peine à l'amener à mon but, même quand je voulois qu'il signât à mon profit des bons de trente mille francs<sup>120</sup>. » De plus, on prête les traits d'une manipulatrice à Marie-Antoinette, puisqu'on présume qu'elle souhaite faire oublier au roi ses importants devoirs dans le but de l'amener à se jeter dans

<sup>114</sup> Jean-Marie Goulemot, *Ces livres qu'on ne lit que d'une main*, op. cit., p. 55.

<sup>115</sup> Chantal Thomas, *La reine scélérate*, op. cit., p. 67.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>117</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, op. cit., p. 31.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>120</sup> *Ib.*

la débauche avec elle. Dans le même libelle, l'auteur utilise le sarcasme dans un monologue au sein duquel la reine s'adresse rhétoriquement au roi, absent de la scène : « Fiez-vous à moi : en tout j'ai voulu soutenir l'honneur de votre nom, je viendrai à mes fins<sup>121</sup>. » Elle est plutôt celle qui fait sombrer la réputation de Louis et son nom dans la déchéance. Dans « Le Meâ Culpa R... » du *Godemiché royal*, l'auteur reproche sa mollesse au réel roi en le désignant comme un « pourceau fangeux, tyran pusillanime, / Qu'une vile tribade a su conduire au crime<sup>122</sup>. » Ainsi, le pamphlétaire accuse Louis XVI d'avoir été souillé moralement par Marie-Antoinette. Il dénonce par ailleurs le manque d'audace et la crainte du roi qui n'a pas assumé sa responsabilité, soit celle de tenir sa femme à l'écart du pouvoir.

Au contact du personnage Marie-Antoinette, le protagoniste Louis se transforme en véritable pantin prêt à assouvir tous les désirs de son épouse. Cette mauvaise influence détourne le roi des décisions éclairées qu'il doit prendre pour son peuple. La reine arrive à le manipuler principalement en le saoulant et en utilisant ses charmes féminins. Elle souhaite ruiner le pays et entraîner le roi dans ses perfides aventures. La posture découverte par le garde dans *L'Autrichienne en goguettes* symbolise cet entraînement vers la déchéance sexuelle. Le roi, malgré lui et à son insu, finit par participer aux ébats de sa femme. À la vue de cette position digne de l'Arétin, le soldat, auquel on devrait ce pamphlet<sup>123</sup>, compose ce quatrain :

Sur le dos d'un Monarque humain  
Je vois la mère des vices  
Plonger dans d'affreuses délices  
Un Prince polisson, une Reine catin<sup>124</sup>.

Sur son dos, telle une cochère, le personnage de Marie-Antoinette prend littéralement le contrôle. Louis n'est plus le représentant de Dieu sur terre<sup>125</sup>. Il devient un simple « humain », voire une mule dirigée par sa femme vers les contrées de la perversion. De la reine découle la perversité parce qu'elle est « mère des vices ». Elle ne peut alors qu'entraîner la débauche. Ainsi, le pouvoir féminin

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>122</sup> Anonyme, *Le godemiché royal*, op. cit., p. 14.

<sup>123</sup> Je dis ici « devrait », puisque les pamphlets sont reconnus pour jouer avec la transparence mimétique. L'auteur de ce pamphlet serait un garde. On confirme ainsi la véracité de son histoire, puisqu'il aurait été en contact direct avec la souveraine. Il est, pour cette raison, plus au fait des activités de la reine, au contraire d'un citoyen ordinaire qui n'a aucun rapport avec elle. Il ne s'agirait donc pas d'une fiction. Or, on se doute bien que le libelliste n'est pas un soldat de la garde royale, mais plutôt un républicain.

<sup>124</sup> François-Marie Mayeur de Saint-Paul, *L'Autrichienne en goguettes*, op. cit., p. 16.

<sup>125</sup> La monarchie absolue est une monarchie de droit divin. Elle repose sur l'idée que le roi est le représentant de Dieu sur terre. Ainsi, l'expression « Monarque humain » participe à la désacralisation de la figure royale et confirme finalement que Louis XVI n'est qu'un homme.

est associé à la dangerosité. Les hommes doivent faire preuve de rigueur et s'en méfier, puisque les femmes peuvent les conduire vers le vice et le crime.

### **Une dégradation gouvernementale et sociétale**

Selon les libellistes, la Marie-Antoinette fictive tente de corrompre l'État à l'aide d'actes sexuels, ce qui aura pour effet, selon eux, d'entraîner la ruine de la société. Ces relations sexuelles extra-conjugales sont perçues comme des activités répréhensibles, voire criminelles. L'adultère de Marie-Antoinette serait l'un des principaux « crimes sexuels » étant à l'origine de la chute du royaume. Bien entendu, plusieurs autres lui sont reprochés, mais c'est celui-ci que nous analyserons en raison du lien étroit qu'elle entretient avec les affaires d'État.

On ne peut assurément pas envisager la vie conjugale de la reine comme celle d'une autre femme. En fait, son mariage demeure avant tout une alliance diplomatique. Cet arrangement matrimonial implique des rôles politiques qui reposent principalement sur la promesse d'un héritier à la famille Bourbon. Il n'est alors pas surprenant que les relations sexuelles de Marie-Antoinette soient liées à l'État et soient, par le fait même, l'objet de voyeurisme par les différentes instances politiques. L'avenir du gouvernement monarchique repose sur sa capacité à engendrer. La sexualité du couple royal ne peut se vivre dans l'intimité, elle demeure une affaire d'État. « On passe ainsi presque sans transition du domaine privé (impuissance du roi, libertinage de la reine) à la sphère publique<sup>126</sup>. » De fait, la littérature pamphlétaire utilise la sexualité de la reine pour critiquer les différentes manœuvres royales. La logique des libelles est « celle du dévoilement de la politique par la chronique scandaleuse du lit<sup>127</sup> ».

Marie-Antoinette tarde toutefois à produire cette descendance. L'intimité du couple royal est alors attentivement observée afin de déterminer la raison de ce retard. À la suite de leur union le 16 mai 1770, la souillure des draps par le sang est vérifiée afin de confirmer la perte de la virginité de la Dauphine<sup>128</sup>. Les années passent et le ventre de la reine ne s'arrondit point. Les rumeurs commencent à circuler à propos de l'incapacité érectile du roi. On dit notamment que le médecin Lassone aurait diagnostiqué un « défaut organique » au prépuce du roi qui l'indisposerait à pénétrer

---

<sup>126</sup> Maurice Lever, *Anthologie érotique. Le XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Robert Laffont, 2003, p. 1034-1035.

<sup>127</sup> Antoine Baecque, *Le corps de l'Histoire*, op. cit., p. 57.

<sup>128</sup> Cécile Berly, « Le corps écrit de Marie-Antoinette : entre jeux biographiques et enjeux historiographiques », *Cahiers Edmond et Jules de Goncourt*, n° 12, 2005, p. 67.

le sexe de la reine<sup>129</sup>. L'adultère prêté à Marie-Antoinette serait entre autres justifié par son insatisfaction sexuelle. Ce motif est fort présent dans les pamphlets. Dans *Le godemiché royal*, le personnage de la Dauphine, qui est ici incarné par la figure de Junon, ne pense qu'à venger ce manque. Junon affirme :

Je vais à mon époux planter cornes sur cornes ;  
Le jean-foutre aujourd'hui va sentir à son tour  
La vengeance qu'inspire & la rage & l'amour<sup>130</sup>.

Si elle souhaite « planter cornes sur cornes<sup>131</sup> », c'est qu'elle prévoit reconduire cette trahison à plusieurs reprises. Son motif est l'impuissance de Louis. Elle le désigne comme un « jean-foutre », c'est-à-dire comme quelqu'un sur qui on ne peut compter. Elle confirme donc que son mari ne remplit pas son rôle d'époux qui, selon elle, consiste à lui procurer la jouissance, contrairement à la pensée bourgeoise<sup>132</sup>. Or, la « véritable<sup>133</sup> » responsabilité de Louis est certes d'avoir des relations sexuelles avec son épouse, mais plutôt dans le but de lui faire un enfant. Pourtant, tout ce qui préoccupe le personnage de la Dauphine, c'est de jouir. La protagoniste justifie son adultère par l'incapacité du roi à lui procurer des plaisirs charnels. Cette *vendetta* montre son immoralité, puisqu'elle met son plaisir sexuel au-dessus de ses devoirs de reine et, par le fait même, de femme. En ayant des relations extra-conjugales, Marie-Antoinette ne comble pas les différents rôles politiques féminins qu'elle devrait remplir en tant qu'épouse du roi. Son union matrimoniale n'est plus significative si elle trompe son mari. Être infidèle à Louis XVI équivaut à trahir son pays, car sa liaison avec le roi demeure politique plutôt qu'amoureuse. Comme Lever le confirme, « Accuser la reine de tromper son époux, c'est l'accuser de trahir la France<sup>134</sup>. » Le personnage Marie-Antoinette semble à tout prix désirer « [f]aire cocus les rois<sup>135</sup> ». Elle énonce cette phrase, telle une résolution crapuleuse, dès les premiers vers des *Fureurs utérines*.

Sept années après leur mariage, la réelle Marie-Antoinette accouche de leur premier enfant<sup>136</sup>. Vu l'impuissance supposée du roi et connaissant les nombreuses rumeurs de libertinage de la reine, la population remet en doute la paternité des poupons royaux. Il s'agit alors d'une autre

---

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>130</sup> Anonyme, *Le godemiché royal*, *op. cit.*, p. 12.

<sup>131</sup> Expression qui signifie « cocufier ».

<sup>132</sup> Voir *infra*, ch. II.

<sup>133</sup> Le discours médical construit au XVIII<sup>e</sup> siècle prouve la non-nécessité de l'orgasme féminin pour la procréation. Ce discours sera davantage abordé lors du prochain chapitre.

<sup>134</sup> Maurice Lever, *Anthologie érotique*, *op. cit.*, p. 1030-1031.

<sup>135</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, *op. cit.*, p. 3.

<sup>136</sup> Cécile Berly, « Le corps écrit de Marie-Antoinette », *art. cit.*, p. 66.

occasion pour accuser la Dauphine de trahir son pays. Faire des enfants avec d'autres partenaires s'apparente à escroquer la France. « Lui imputer des bâtards, c'est la soupçonner de trancher elle-même le fil héréditaire de la dynastie<sup>137</sup>. » Dans les différents pamphlets, on attribue la paternité de la progéniture royale à d'autres qu'au roi. En fait, tous les partenaires sexuels masculins de la reine sont soupçonnés de trancher ce fil. Dans les *Fureurs utérines*, on dénonce l'imbécilité du réel monarque qui, dans cet ouvrage, ne se rend pas compte de l'adultère commis par sa femme alors que le peuple, plus perspicace que son souverain, la constate :

Au compte de Louis arrive un gros Dauphin,  
Juste au bout de neuf mois, à dater de l'époque  
Où Coigny le jetta dans le moule royal<sup>138</sup>.

Afin d'accuser implicitement la reine d'adultère, l'auteur fait coïncider le moment du coït avec un autre partenaire que le roi, avec les mois d'attente pour la mise au monde de l'enfant. Il ne s'agit toutefois pas d'une accusation subtile pour le lecteur de l'époque, qui est bien informé grâce aux multiples potins qui courent à ce sujet. Le seul personnage ne connaissant pas cette « vérité » est celui du roi. Dans *La journée amoureuse*, on présente plutôt la naïveté d'Antoinette qui n'est pas consciente des rumeurs concernant la remise en cause de la paternité de son époux. Elle avoue à la Princesse de Lamballe « que d'Artois a pris les armes : c'est par honneur, et pour que [s]on fils et [celui d'Artois] possèdent un trône brillant et solide. » « *A demi-voix* », elle ajoute : « [d]'Artois est le père du dauphin. » La didascalie indique que la reine souhaite que cette discussion demeure secrète. Toutefois, la Princesse de Lamballe lui répond : « Crois-tu m'apprendre quelque chose de nouveau ? toute la cour connoît cette aventure galante, qui eut lieu à Trianon<sup>139</sup>. » Ce pamphlet fait admettre au personnage de Marie-Antoinette son « crime » d'adultère et montre que tous sont au courant, tous sauf « l'imbécile » Louis qui ne voit pas le véritable visage de son épouse. Dans *L'Autrichienne en goguettes*, on trouve la même accusation d'infidélité. Le Comte d'Artois menace la reine en lui disant : « Taisez-vous, folle, ou je donne encore ce soir un nouveau fils à mon frere<sup>140</sup>. » On laisse croire que cette liaison demeure un acte prémédité réalisé à plusieurs reprises. Elle manigance avec le frère de son époux pour usurper le pouvoir en détruisant la dynastie des Bourbon. Elle empêcherait ainsi les éventuels enfants de Louis d'accéder au trône, puisqu'ils ne

---

<sup>137</sup> Maurice Lever, *Anthologie érotique*, op. cit., p. 1030-1031.

<sup>138</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, op. cit., p. 12.

<sup>139</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, op. cit., p. 44.

<sup>140</sup> François-Marie Mayeur de Saint-Paul, *L'Autrichienne en goguettes*, op. cit., p. 4.

verraient jamais le jour. Les tromperies du personnage de la reine seraient une autre façon de comploter pour s'accaparer et détruire le gouvernement en place.

De plus, la Marie-Antoinette fictive tente d'usurper le pouvoir en pratiquant l'adultère avec des hommes politiques. Ces diverses relations sexuelles avec les dirigeants sont perçues comme des tentatives de contrôler et de corrompre le gouvernement. On affirme que « Marie-Antoinette a utilisé la nature sexuelle de son corps pour corrompre le corps politique à travers des “liaisons” ou de “l'intimité”<sup>141</sup> ». Dans les *Fureurs utérines*, l'auteur doute de l'impartialité des politiques qui ignorent les bourdes de leur souveraine : « Tout le monde vit clair. Le parlement vit trouble<sup>142</sup>. » Ces hommes semblent déjà être sous l'influence de Toinon. Dans *La journée amoureuse*, Antoinette reconnaît avoir passé la nuit entière « entre les bras de Lafayette<sup>143</sup> », un réel officier et politicien. Elle déclare : « Qu'il étoit doux aussi pour mon oreille, tandis que ce guerrier entretenoit dans mes veines le feu violent des passions, de l'entendre jurer la mort prochaine des factieux<sup>144</sup> ! » La reine paraît utiliser la sexualité pour monter ce dirigeant contre les citoyens. Cette critique appartient à une série de nombreuses dénonciations à la suite de politiques mises en place par La Fayette. La gravure fortement médiatisée *Ma Constitution* fait partie de ces cris de contestations qui accusent l'officier de corruption (voir Annexe 6). Elle :

s'inscrit dans la série de pamphlets qui visent La Fayette (dont deux de Marat, 1790 et 1791), au moment de la Constitution de septembre 1791, jugée insuffisante par les partisans de la République. Elle le montre aux pieds de Marie-Antoinette – assise, la gorge dénudée, relevant sa robe, les jambes écartées – et lui prêtant serment, la main droite posée sur son sexe, en dessous duquel se lit, inscrit sur les plis de la robe, *Res publica*. C'est dire que La Fayette trahit la République pour les plaisirs qu'offre la reine, fille publique<sup>145</sup>.

« Emblème de la femme s'immisçant dans le public, [Marie-Antoinette] devient “femme publique”. [...] Par cette prétendue sexualité débridée et “déviant”, le corps de la reine est chargé de ce qu'il y a de plus néfaste pour le corps politique et social : l'anarchie<sup>146</sup>. » La reine introduirait les affaires privées dans les affaires publiques par ce genre d'apparitions sexuelles. En effet, elle brouillerait les frontières entre le privé et le public en pratiquant une sexualité de façon publique, puisqu'elle s'y adonnerait avec différents hommes d'État sous les regards de tous. Pour cette raison,

<sup>141</sup> Traduction de : « Marie-Antoinette had used her sexual body to corrupt the body politic either through “liaisons” or “intimacies” » (Lynn Hunt, « The Many Bodies of Marie-Antoinette », *op. cit.*, p. 120).

<sup>142</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, *op. cit.*, p. 14.

<sup>143</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, *op. cit.*, p. 9.

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>145</sup> Patrick Wald Lasowski, *Scènes du plaisir*, *op. cit.*, p. 201.

<sup>146</sup> Dominique Godineau, *Les femmes dans la France moderne*, *op. cit.*, p. 193.

nombreux la considèrent comme une fille de joie. Les libelles à l'étude l'accusent pour la plupart de prostitution. Dans les *Fureurs utérines*, « Toinon s'étoit donnée ; elle voulut se vendre. / Le cardinal rougit d'acheter ses bienfaits<sup>147</sup>. » On retrouve la même condamnation dans le « Discours préliminaire à Antoinette » de *La journée amoureuse*. L'auteur déclare avoir présenté tous les détails de la vie de la reine « sans oublier du raffinement de [son] libertinage et de [sa] prostitution<sup>148</sup>. » La prostitution pratiquée par le personnage de la reine entraînerait la société vers le chaos, la dépravation et la décadence.

Dans les *Fureurs utérines*, le pouvoir féminin est intrinsèquement lié à la dégénérescence de toute la société. À la fin du pamphlet, l'auteur tente d'inclure les lecteurs dans cette affirmation : « Pouvons-nous écrier avec le cardinal, / Que les reines catins ont toujours fait du mal<sup>149</sup>. » Dans ce passage, le pamphlétaire s'identifie, avec les lecteurs, à l'autorité religieuse pour dénoncer l'influence féminine et sa dangerosité. Le libelliste crée une filiation du vice à travers les générations féminines possédant le pouvoir, comme le fait *Les crimes des reines de France*. Il les associe à la prostitution et à la dépravation sexuelle. On retrouve la même expression de « Reine catin<sup>150</sup> » dans *L'Autrichienne en goguettes*. Ainsi, dans les pamphlets, la vie sexuelle de la reine semble avoir une incidence plus que désastreuse sur les affaires d'État.

### La féminisation de l'espace public

La présence des femmes dans la vie publique s'avère d'autant plus un problème selon la perspective républicaine, puisqu'en introduisant le féminin dans l'espace politique, elles créent un renversement de genre. En effet, l'une des principales craintes masculines repose sur l'idée que les hommes deviendraient des femmes à leurs contacts. Les bourgeois reprochent aux nobles de s'être laissé efféminer, ce qui aurait affaibli et nécrosé le gouvernement. « L'honnêteté, la franchise, la virilité d'un gouvernement républicain s'opposent à la royauté [qui, elle, s'incarne désormais] sous le signe de la faiblesse, de la fausseté, de l'efféminé<sup>151</sup>. »

Cette féminisation est amorcée par les nobles masculins au XVII<sup>e</sup> siècle. Voyant la montée progressive de la bourgeoisie, les aristocrates français croient en la nécessité d'établir une

<sup>147</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, op. cit., p. 14.

<sup>148</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, op. cit., p. 5.

<sup>149</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, op. cit., p. 14.

<sup>150</sup> François-Marie Mayeur de Saint-Paul, *L'Autrichienne en goguettes*, op. cit., p. 16.

<sup>151</sup> Chantal Thomas, *La reine scélérate*, op. cit., p. 103.



distinction sociale autrement visible que par leur titre nobiliaire. Ils élaborent un modèle de raffinement masculin qui repose sur l'appréciation des belles choses, la discussion des sentiments, la fréquentation des dames, etc. « Or, avec l'exacerbation de la tension sociale entre bourgeoisie et noblesse, c'est précisément ce modèle qui est ridiculisé à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle pour son caractère "efféminé" en même temps qu'est dénoncée la présence des femmes dans l'espace public<sup>152</sup>. » Plusieurs hommes de lettres vont ainsi condamner cet archétype<sup>153</sup>, qu'ils considèrent comme une supercherie qui « tourne en dérision [le] régime monarchique<sup>154</sup> ». Dominique Godineau relève une critique virulente de ce modèle dans l'œuvre de l'écrivain Louis-Sébastien Mercier. Ce dernier constate que :

Comme les femmes, [l'aristocrate masculin] prend des bains chauds et amollissants. [I]l préfère le joli et le délicat au beau et au sublime ; les auteurs « efféminés » qui écrivent pour lui plaire usent de termes gracieux, doux, mous. Il est le négatif du sain bourgeois (et parfois du peuple)<sup>155</sup>.

« Quelques [...] écrits, plus rares, s'en prennent aussi aux [...] guerriers en campagne [qui] s'avachissent mollement dans des lits "plus doux que ne font damoiselles"<sup>156</sup>. » Ainsi, la fréquentation des dames et la participation des activités dites « féminines », comme l'appréciation d'occupations sédentaires telles des bains, des siestes, etc., auraient transformé les autrefois virils chevaliers en courtisans efféminés. Dans les pamphlets étudiés, le personnage du roi n'échappe pas à cette observation. « L'empire des femmes à la cour de Louis a dicté la féminisation de tous les hommes près ou au centre du pouvoir. Mais l'homme le plus profondément féminisé par la montée du pouvoir féminin était, bien sûr, le monarque lui-même<sup>157</sup>. » Ce dernier est sans cesse décrit comme un faiblard qui ressent le besoin pressent de faire de longues siestes pour retrouver ses forces. Dans *La journée amoureuse*, après avoir finalement éjaculé, il avoue à Antoinette : « Je suis

<sup>152</sup> Dominique Godineau, *Les femmes dans la France moderne*, op. cit., p. 194.

<sup>153</sup> Cette critique envers les aristocrates de cour n'est pas propre au XVIII<sup>e</sup> siècle, puisqu'on l'observe dès le XVI<sup>e</sup> siècle sous le règne d'Henri III. Elle s'intensifie cependant pendant le siècle des Lumières. « On connaît quantité de pamphlets et de libelles, en dehors même des plus connus de l'époque d'Henri III, qui fustigent les "mignons", "pimpetz" et autres "godronnez" "frisez", "fraisez" et "passefillonez" qui empestent l'air de la cour "des eaux alambiquées, fards, civetes, et poudres de senteur dont ils se pulvérisent et paonnent" » (Michèle Riot-Sarcey, *De la différence des sexes*, op. cit., p. 145).

<sup>154</sup> André Rauch, *Crise de l'identité masculine*, op. cit., p. 29.

<sup>155</sup> Dominique Godineau, *Les femmes dans la France moderne*, op. cit., p. 193.

<sup>156</sup> Michèle Riot-Sarcey, *De la différence des sexes*, op. cit., p. 145.

<sup>157</sup> Traduction de : « The empire of women in Louis's court dictated the feminization of all men close to or at the center of power. But the man most thoroughly feminized by the rise of female power was, of course, the monarch himself » (Sarah Maza, « The Diamond Necklace Affair », art. cit., p. 68).

fatigué, abattu. Je ne ferois point mal d'aller roupiller une couple d'heures<sup>158</sup> », tandis que son épouse est prête, elle, pour un second coït.

La sédentarité des nobles fâche la protagoniste Junon dans *Le godemiché royal*. Cette dernière implore Hébée de lui amener des partenaires qui sont tout le contraire des aristocrates. Lasse de se retrouver devant ces hommes ramollis, elle critique, dans une longue tirade, ceux qui, au lieu de « passer à l'action », demeurent contemplatifs pendant la relation sexuelle :

Ne m'amenez donc point de ces foutus viédazes  
Que la vue d'un con fait rester en extâse<sup>159</sup>.

Junon les accuse d'être des imbéciles davantage portés vers la réflexion et la discussion des sentiments plutôt que vers l'action. Elle continue :

Et qui pouvant à peine, au fort de leurs desirs,  
Effleurer foiblement le centre des plaisirs,  
S'amuse, comme on dit, toujours à la moutarde<sup>160</sup>.

Elle continue de dénoncer la nonchalance dont font preuve ces hommes qui devraient plutôt passer aux choses sérieuses, « foutre » dans ce cas, au lieu d'être sentimentaux. Junon leur reproche également leur faiblesse qui, malgré eux, les empêche de jouir et d'être de bons amants.

Une filiation se construit dans toutes les œuvres à l'étude entre la puissance physique virile et la capacité à atteindre l'érection ou l'orgasme. En effet, la mollesse de caractère est transposée à la mollesse corporelle, et se poursuit jusqu'au sexe masculin. Le roi « étoit si mou<sup>161</sup> » et son sexe devient tout autant « mou<sup>162</sup> » et « flasque<sup>163</sup> » Dans *La journée amoureuse*, la Princesse de Lamballe le compare même à une « grosse masse de chair, et rien de plus<sup>164</sup>. » Ainsi, les protagonistes des pamphlets sont persuadés que Louis n'a plus aucun tonus. De plus, on croit que cette féminisation a rendu les aristocrates si faibles et mollasses, qu'ils auraient perdu toute autorité envers les femmes et se seraient laissé mener par elles. Ce processus explique la faiblesse de caractère du roi qui est aveuglément guidé par son épouse. « Le roi, chiffé molle, est l'esclave de la reine coquette<sup>165</sup>. »

---

<sup>158</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, op. cit., p. 40.

<sup>159</sup> Anonyme, *Le godemiché royal*, op. cit., p. 10.

<sup>160</sup> *Id.*

<sup>161</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, op. cit., p. 3.

<sup>162</sup> Anonyme, *Le godemiché royal*, op. cit., p. 5.

<sup>163</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, op. cit., p. 38.

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>165</sup> *Id.*

Les aristocrates sont alors accusés d'avoir perdu leurs forces corporelles et morales. Ils sont dorénavant dépourvus des qualités « viriles » :

Le noble n'est plus un guerrier fort et vigoureux<sup>166</sup>, il a troqué sa bravoure contre le goût de la parure, son génie militaire contre l'art de bien associer les « pompons ». [Il] avilit la dignité de son sexe. Riche oisif, il a troqué sa virilité naturelle contre le goût « féminin » de la mode, de la toilette, des dentelles, des diamants, des parfums et du fer à friser<sup>167</sup>.

L'idéal masculin du noble chevalier défenseur du peuple est complètement corrompu par les aristocrates de cour qui se laissent influencer par les modes vestimentaires superficielles. La reine Marie-Antoinette est désignée comme celle qui les entraîne vers ce « vice ». Telle une icône de la mode moderne, la souveraine est perçue comme l'arbitre suprême des tendances et plusieurs individus de la cour copient son style<sup>168</sup>. Elle est accusée d'avoir influencée non seulement les femmes, mais également les hommes politiques. L'une des modes qu'elle introduit est celle des hautes coiffures couramment agrémentées de plumes qui sont l'une des cibles symboliques des révolutionnaires pour accuser la souveraine d'être légère et volage. Afin de réaliser de telles coiffes, Marie-Antoinette d'Autriche « décide de confier ses cheveux à un coiffeur à la mode, contre la tradition qui affecte aux reines de France un coiffeur attitré qui s'acquitte de sa charge honorifique sans fantaisie<sup>169</sup> ». Les républicains y voient une preuve explicite de la responsabilité de la reine dans le renversement du genre et dans le processus de féminisation. Mercier condamne :

ceux qui coiffant les belles, tirant l'aiguille, vendant linge et colifichets, exercent des métiers « que la nature a assigné aux femmes » : « au mépris du nom d'homme », « ils deviennent femmes par état », usurpent leur vie sédentaire et devraient [...] être contraints à porter des habits féminins<sup>170</sup>.

On craint à l'époque que, par l'intrusion des femmes dans l'espace public, « progressivement les “métiers d'homme” se féminisent et les “métiers de femme” se “virilisent”<sup>171</sup> ». L'emploi qui nous intéresse plus particulièrement dans ce chapitre est celui de politiques ou de dirigeant. Ces hommes de cour sont si préoccupés à s'adonner à des métiers et des passe-temps féminins qu'ils en oublient leurs rôles masculins. Ces aristocrates passeraient plus de temps à se mirer et à se prélasser qu'à faire leur travail.

---

<sup>166</sup> L'idéal du guerrier, réactualisé par les républicains à la fin de l'Ancien Régime, sera étudié en profondeur dans le deuxième chapitre. Voir Dominique Godineau, *Les femmes dans la France moderne*, op. cit., p.193.

<sup>167</sup> Dominique Godineau, *Les femmes dans la France moderne*, op. cit., p. 190.

<sup>168</sup> Chantal Thomas, *La reine scélérate*, op. cit., p. 85 à 100.

<sup>169</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>170</sup> Dominique Godineau, *Les femmes dans la France moderne*, op. cit., p. 190.

<sup>171</sup> Gonzague de Sallmard, *Femme = Danger ?*, op. cit, p. 176.

La reine Marie-Antoinette aurait ainsi détourné les dirigeants des sujets sérieux, comme la politique et la guerre, pour les entraîner dans les étourdissements de la parure et l'appréciation des plaisirs futiles. Dans les *Fureurs utérines*, Toinon déclare qu'elle ne veut désormais partager son lit qu'avec des femmes. Pourtant, quelques vers plus loin, elle semble charmée par Coigny qui « [p]arle chevaux, plaisirs, toilettes, fariboles<sup>172</sup> ». L'auteur décrit les intérêts futiles auxquels le personnage s'adonne pour montrer que Coigny est si efféminé, que la reine le confond avec une femme. Toinon envisage alors la relation sexuelle avec lui. Dans *Le godemiché royal*, Junon condamne l'aristocrate superficiel :

Hébée, choisis bien, & prouve-moi ton zèle ;  
Qu'un extérieur flatteur ne frappe point tes sens,  
Souvent un beau dehors cache un mauvais dedans<sup>173</sup>.

La reine met en garde sa suivante contre les apparences trompeuses de ces hommes. Elle les accuse de se pomponner afin de cacher leur véritable visage, décadent et corrompu. Junon poursuit :

Garde-toi d'amener cette race bâtarde,  
Ces blonds colifichets, ces marquis charlatans,  
Qui prennent à se mirer la moitié de leur tems,  
Ces atômes brillans, qu'on nomme petits-maîtres<sup>174</sup>.

La souveraine considère que ces hommes appartiennent à une « race » d'une lignée impure. Cet avis rejoint les idéaux révolutionnaires qui souhaitent éliminer la « race » des nobles pour laisser place à celle des bourgeois. Junon les présente en plus comme des objets de fantaisie et de peu de valeur, utiles pour la parure, (« colifichets »), et souligne leur blondeur, qui est à l'époque un symbole de la beauté féminine<sup>175</sup>. Elle associe ensuite le titre de noblesse de marquis à celui qui exploite la crédulité publique. Rappelons que les nobles ont l'obligation d'administrer leur territoire en représentant le peuple et en veillant sur ce dernier. Néanmoins, on leur reproche lors de la Révolution de s'enrichir aux dépens de la population et lui faire de fausses promesses. Dans ce passage, ce marquis imaginé est hypnotisé par son reflet, ce qui explique qu'il ne s'occupe pas des tâches sérieuses que lui impose son titre. Junon termine cette longue tirade pour finalement qualifier les aristocrates masculins de « petits-maîtres ». Cette appellation est utilisée de manière péjorative afin de désigner un jeune élégant, à la mode et prétentieux. Elle rappelle, par exemple, la comédie en trois actes *Le petit-maître corrigé* de Marivaux (1734) qui met en scène le marquis

<sup>172</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, op. cit., p. 10.

<sup>173</sup> Anonyme, *Le godemiché royal*, op. cit., p. 10.

<sup>174</sup> Id.

<sup>175</sup> Michèle Riot-Sarcey, *De la différence des sexes*, op. cit., p. 139.

Rosimond. Ce dernier n'a pas de succès en amour parce qu'il est trop arrogant, ce que Junon reproche justement aux nobles superficiels, lesquels ne pourront accéder à son cœur, ou, dans le cas de ce pamphlet, à son corps. Ainsi, le contact féminin déviriliserait l'espace politique et détruirait les fondements masculins du pouvoir. « [A]ller contre la nature en acceptant la présence féminine dans la sphère publique conduirait à une décadence, une corruption des mœurs et du monde, les femmes délaissant leur rôle maternel, les hommes devenant amollis, efféminés<sup>176</sup>. »

\*\*\*

À l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, plusieurs discours liés au genre et à la sexualité sont réactualisés pour justifier la nature passive de la femme. Cette dernière doit rester dans la maisonnée et ne peut participer aux affaires publiques. Un des principaux motifs expliquant cette exclusion est la subordination de la femme à son organe génital. Elle est déterminée par son utérus instable qui la pousse à prendre des décisions frivoles et mauvaises. Pour cette raison, la femme se caractérise par sa faiblesse mentale et physique. Elle doit alors être protégée et guidée par l'homme. Si elle occupe une position publique, elle s'avère un danger pour la société. Les aristocrates féminines doivent ainsi être éjectées de la sphère publique. Le désir des pamphlétaires dans les différents libelles à l'étude est de faire de même avec la reine Marie-Antoinette. Ceux-ci exposent les contrecoups de la participation féminine. Les femmes ne s'intéressent pas réellement au peuple, mais, guidées par leur organe instable et impulsif, elles préfèrent s'attarder à des sujets futiles et frivoles comme la mode et les plaisirs charnels. En outre, elles s'adonnent à des activités sexuelles qui corrompent la moralité publique. Les femmes distraient les hommes de leurs devoirs politiques. Elles les séduisent et arrivent à les manipuler dans l'objectif de combler leurs besoins égoïstes. La participation des femmes aux affaires publiques entraîne aussi une « inquiétante » féminisation des dirigeants. Elle menace la virilité des hommes et, par le fait même, leurs compétences et l'établissement d'une « saine » société bourgeoise. Marie-Antoinette, dans les pamphlets, ne respecte pas du tout le rôle passif attribué à son genre au sein de la collectivité. Elle devient très « dangereuse » pour la population française, ce qui permet de justifier le désir de l'exclure de la place publique.

---

<sup>176</sup> Dominique Godineau, *Les femmes dans la France moderne*, op. cit., p. 192.

## CHAPITRE DEUXIÈME

### MARIE-ANTOINETTE : LA NYMPHOMANE

[L]'un soit actif et l'autre passif ; le Soleil est actif, la Terre est passive ; elle ne produit que d'après l'influence qu'elle reçoit de l'astre qui l'échauffe<sup>177</sup>.

Mme Des-Arcis dans *Les gynographes*

Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, les femmes ne peuvent être actives dans les projets gouvernementaux. Les initiatives lors d'échanges amoureux, ou dans l'intimité du lit nuptial, leur sont également interdites. Lors de l'effondrement de l'Ancien Régime, une nouvelle définition de la féminité, développée par plusieurs penseurs, gagne en popularité. Les femmes doivent nier leurs désirs et faire preuve de retenue pour devenir de bonnes et vertueuses citoyennes. Quelques années plus tôt, plusieurs médecins, appuyés par des intellectuels de divers milieux, inventent des maladies telles que la nymphomanie, ou fureur utérine, une pathologie qui touche seulement les femmes. Ils parviennent ainsi à contrôler et superviser la sexualité féminine. Rapidement, les femmes qui osent déroger de cette chaste vision de la féminité sont tout de suite isolées et traitées en tant que malades. La reine Marie-Antoinette n'y échappe pas. Si on en croit les nombreuses rumeurs qui circulent sur la vie sexuelle de la souveraine, on peut la considérer comme une véritable bête assoiffée de sexe, qui est sans cesse à la recherche de nouvelles conquêtes susceptibles de partager son lit. En effet, les pamphlets la mettent en scène dans d'innombrables échanges sexuels de toutes les sortes. Les différentes protagonistes qui la représentent dévient des codes réservés à son genre et peuvent être, pour cette raison, qualifiées de véritables nymphomanes.

---

<sup>177</sup> Restif de la Bretonne, Nicholas Edme, *Les Gynographes, ou Idées de deux honnêtes femmes sur un projet de règlement proposé à toute l'Europe pour mettre les femmes à leur place et opérer le bonheur des deux sexes*, Paris, A la Haie, p. 281.

## *La sexualité passive des femmes*

Une conception asexuée de la féminité circule de plus en plus à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle pour être finalement adoptée de façon quasi unanime par les intellectuels républicains. « [L]es historiens des femmes rendent compte de l'émergence d'un nouvel idéal de féminité qui a confiné les femmes, devenues chastes, modestes et maternelles, au sein d'une famille de plus en plus privatisée<sup>178</sup>. » Cette nouvelle définition coïncide avec l'expulsion des femmes de la sphère publique. Dans le cinquième livre d'*Émile*, Rousseau considère que la modestie est « l'effacement de la femme dans la société » et « l'expression morale de la pudeur physiologique [du] sexe [de la femme]<sup>179</sup>. » Celle-ci doit se comporter de manière effacée dans l'espace public, mais également dans l'espace privé lors des relations sexuelles. Elle a l'obligation de mettre de côté son plaisir sexuel, voire de n'en manifester aucun, même dans l'intimité la plus totale, pour se consacrer à sa vocation procréatrice. Thomas Laqueur constate qu'« être une femme dans la société civile, c'est être modeste, créer sans avoir de désir. Être autrement serait “contre-nature”<sup>180</sup> ». « [L]es femmes étaient souvent punies quand elles prenaient l'initiative, et seules les prostituées étaient censées afficher un “désir sexuel exceptionnel”<sup>181</sup>. » Une « bonne » citoyenne ne doit pas manifester et combler ses envies sexuelles, puisque celles-ci sont sans aucun doute immorales et déviantes. Lors du coït, elle ne sert que de réceptacle passif.

### **Le corps des femmes comme un réceptacle inerte**

Certaines pseudo découvertes scientifiques des Lumières permettent notamment de nombreuses dérives dans le domaine de la biologie, qui prétendent justifier la passivité des femmes dans les relations sexuelles. Le caractère « interne » des organes féminins entretient un certain mystère, lequel suscite depuis l'Âge classique de multiples débats dans les différents traités. Selon le modèle unisexe qui était autrefois admis, le corps féminin est une version inférieure de celui du mâle. « Dans cet univers, le vagin est imaginé comme un pénis intérieur, les lèvres sont l'équivalent du prépuce, l'utérus du scrotum, et les ovaires des testicules<sup>182</sup>. » Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le mystère du

<sup>178</sup> Karen Harvey, « Le Siècle du sexe ? », *art. cit.*, p. 214.

<sup>179</sup> Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe*, *op. cit.*, p. 28.

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 324.

<sup>181</sup> Karen Harvey, « Le Siècle du sexe ? », *art. cit.*, p. 218.

<sup>182</sup> Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe*, *op. cit.*, p. 31.

corps des femmes « en dissimule un autre [...] qui agite les médecins autant que les philosophes ou les écrivains : qu'est-ce qui définit la féminité ? En quoi la femme diffère-t-elle de l'homme<sup>183</sup> ? » Le modèle des deux sexes gagne alors en popularité. On tente de cerner les caractéristiques propres à chacun des organes sexuels afin de trouver ce qui les distingue dans le but de justifier le statut social genré de leur possesseur.

De plus, l'une des « avancées » médicales concerne la procréation. « On entrevoit la possibilité que “la majorité des femmes ne fussent point tant troublées de sentiment sexuels”<sup>184</sup>. »

Les valences d'antan se trouvèrent renversées. Le lieu commun d'une bonne partie de la psychologie contemporaine – que les hommes veulent du sexe quand les femmes désirent des relations sexuelles – est l'inversion précise des notions qui avaient cours avant les Lumières et remontaient à l'Antiquité, assimilant l'amitié aux hommes et, aux femmes, les appétits de la chair. Les femmes, dont les désirs ne connaissaient point de limites dans l'ancien ordre des choses et dont la raison offrait si peu de résistance à la passion, devinrent dans certains tableaux des créatures dont toute la vie reproductrice pouvait se dérouler insensible aux plaisirs de la chair<sup>185</sup>.

De plus, contrairement aux anciennes théories, on avance à présent que l'orgasme féminin n'est plus nécessaire pour engendrer un enfant, tandis que le plaisir des hommes est déclaré essentiel à la construction de la nouvelle société souhaitée. « [L]es femmes ne produisent pas de semence si bien que l'éjaculation féminine n'est pas nécessaire ; la conception a lieu quand la substance active de l'homme agit sur la substance passive de la femme contenue dans son sang menstruel<sup>186</sup>. » Quelques théories progressistes, principalement l'ovisme, supposent l'activité de la femme lors de la procréation par l'ovulation. Pourtant, la plupart des contemporains ignorent totalement cette théorie et se concentrent sur celles qui justifient la passivité des femmes pendant le coït. La médecine confirme que le désir et le plaisir sexuels féminins sont inutiles.

Différents littéraires reprennent cette idée dans leurs écrits. Dans *Les gynographes, ou Idées de deux honnêtes femmes sur un projet de règlement proposé à toute l'Europe pour mettre les femmes à leur place et opérer le bonheur des deux sexes* (1777)<sup>187</sup>, Restif de La Bretonne fait sienne l'idée de réceptacle en reliant la femme à la terre. Le titre évoque par ailleurs le besoin de contrôler les pulsions, et les femmes, dans l'optique d'assurer le bien de tous. L'auteur élabore une utopie, assez courante, à partir d'une fausse étymologie qui associe *gunê* (la femme, en grec) et *gê* (la

<sup>183</sup> Catriona Seth, Anne et Henry Deneys et Hélène Cussac, *Les discours du corps au XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 264.

<sup>184</sup> Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe*, op. cit., p. 30.

<sup>185</sup> *Ibid.*, p. 29-30.

<sup>186</sup> Karen Harvey, « Le Siècle du sexe ? », art. cit., p. 213.

<sup>187</sup> Nicholas Edme Restif de la Bretonne, *Les gynographes*, op. cit., p. 281.



terre). L'homme, quant à lui, est représenté sous le « principe actif » du soleil qui réchauffe et donne la vie :

Nous sommes absolument passives – dit Mme Des-Arcis, l'une des Gynographes –, et notre éducation doit tendre à cette destination. En effet, il semble que ce soit la marche de la nature, toutes les fois qu'il y a deux êtres qui ont entr'eux des rapports nécessaires, que l'un soit actif et l'autre passif : le Soleil est actif, la Terre est passive ; elle ne produit que d'après l'influence qu'elle reçoit de l'astre qui l'échauffe. Ainsi nous sommes à l'égard de l'homme dans une dépendance physique et morale absolue, et cette dépendance est aussi naturelle dans le moral que dans le physic [*sic*] : l'une est l'image de l'autre<sup>188</sup>.

Restif de La Bretonne conçoit des personnages féminins fictifs qui acceptent leur état passif et s'assujettissent à l'homme. Il appuie son argumentaire sur le discours scientifique circulant au XVIII<sup>e</sup> siècle selon lequel la femme doit se soumettre à ses devoirs naturels et biologiques. Les comportements qui s'écartent de ce chemin représentent une entorse aux fondements établis par le patriarcat. Les hommes se désignent comme les fiers médiateurs des lois d'une nature qu'ils décryptent à l'aide de conventions sociales déjà bien présentes.

### L'initiatrice du mouvement

Il est évident que le personnage de Marie-Antoinette se démarque par son activité dans les différents pamphlets. Elle n'est pas du tout asexuée, puisque toutes ses actions sont posées dans le but de fornicuer ; son existence entière tend vers le sexe. Le personnage de la reine vit plusieurs insatisfactions sexuelles. Elle se voit confrontée à des hommes passifs qui n'arrivent pas à faire preuve de vigueur phallique. Au lieu de se contenter de son sort et de rester dans une position passive, elle va à la recherche de son plaisir. Dans les *Fureurs utérines*, la gravure en frontispice montre une reine qui semble non-participative et soumise au roi (voir Annexe 2). En effet, elle est assise sur le sofa, contrairement à son époux qui, lui, prend place debout devant elle. Toutefois, cette scène montre en réalité la protagoniste Marie-Antoinette refuser son état passif. Elle recule devant le sexe mou de Louis et détourne son regard. Elle entrevoit la relation sexuelle insatisfaisante à venir et n'accepte pas sa situation. Cette illustration s'inspire explicitement du libelle original de 1790 (voir Annexe 3). Bien qu'il soit possible d'apercevoir quelques différences entre les deux éditions, la posture de la reine reste la même, tout comme l'état inactif du sexe du roi. On ne peut alors douter de la signifiante de ce passage du pamphlet. Il s'agit d'un moment clef que l'éditeur, d'une édition à une autre, choisit de souligner. Placées au seuil de l'ouvrage, ces deux gravures s'avèrent représentatives du contenu du libelle. Elles donnent au lecteur un avant-goût du

<sup>188</sup> Catriona Seth, Anne et Henry Deneys et Hélène Cussac, *Les discours du corps au XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 281.

récit qu'il tient entre ses mains. Le frontispice annonce la principale quête du personnage : comment la reine se sort-t-elle de sa passivité ou comment peut-elle accéder aux plaisirs ?

La protagoniste Marie-Antoinette ne se contente pas d'être un réceptacle passif pour le sexe masculin. Elle fait preuve d'une grande initiative lors des multiples coïts. Dans *L'Autrichienne en goguettes*, elle convie ses partenaires aux rapprochements intimes. Les différentes didascalies montrent qu'elle initie la relation sexuelle en indiquant ce qu'elle souhaite aux autres personnages. Tout d'abord, elle « va s'asseoir sur un canapé » puis, en « s'étendant », elle énonce : « Ah! qu'on est bien ici ! »<sup>189</sup> On y voit une invitation claire ; invitation qui est aussitôt saisie par le Comte d'Artois. De plus, la protagoniste de la reine ne recule devant rien pour atteindre la jouissance. Elle tente d'y parvenir même pendant les rapports sexuels avec des partenaires « non efficaces ». Alors que ses amants n'arrivent pas à raidir leur membre, la reine n'attend pas que la situation change d'elle-même. Dans le même libelle, elle multiplie les démarches pour parvenir à son objectif et chevauche son partenaire. Artois remarque les mouvements du postérieur de sa reine : « Ah ! comme tu l'agittes ! / Quel heureux mouvement<sup>190</sup> ! » On ne peut qualifier la Marie-Antoinette fictive de passive, puisqu'elle ne compte pas sur les capacités de son partenaire, mais bien sur son propre dynamisme pour atteindre l'orgasme.

Le personnage de la reine se démarque d'autant plus par sa proactivité parce qu'elle multiplie les démarches pour aider ses compagnons. Elle sait comment parvenir à la jouissance et dirige alors la relation sexuelle en conseillant ses amante·s. Dans *La journée amoureuse*, Antoinette multiplie les ordres qu'elle adresse à Mademoiselle de Lamballe. Elle lui commande : « Donne moi un baiser... », « viens un peu sur ce canapé », « Déshabille-toi », « Enfonce ton doigt plus avant dans ma matrice »<sup>191</sup>, « Continue, je t'en prie : gamahuche moi le bout du teton<sup>192</sup> », etc. Dans la même œuvre, Antoinette guide Dubois en lui donnant des directives précises : « Avec ton index, desserre les lèvres de mon bijou : tu y es : pousse, pousse fort<sup>193</sup>. » Le personnage de la reine communique également ses instructions à Artois en rythmant le coït :

LA REINE

Va bien.

LE Cte. D'ARTOIS

Ah! Tiens...

<sup>189</sup> François-Marie Mayeur de Saint-Paul, *L'Autrichienne en goguettes*, op. cit., p. 9.

<sup>190</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>191</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, op. cit., p. 16-17.

<sup>192</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>193</sup> *Ibid.*, p. 63.

## LA REINE

Va vite...<sup>194</sup>

L'activité découle de Marie-Antoinette, puisque celle-ci incite ses partenaires au mouvement. La stichomythie est utilisée dans le texte pour « rendre l'énergie de l'action érotique<sup>195</sup> ». De plus, « les verbes à l'impératif [...] décuplent l'énergie » des corps tout comme les « signes de mouvement »<sup>196</sup>. Ils donnent une cadence au texte et sont tous créés grâce à la protagoniste Marie-Antoinette ou sont initiés par elle.

La reine des libelles s'accapare le rôle actif dans les interactions sexuelles et quitte la passivité pour la transposer à d'autres personnages. Elle utilise des techniques de séduction qui sont habituellement employées par des hommes. Dans *La journée amoureuse*, Antoinette rappelle à son amie la cour qu'elle lui a faite : « Tu dois te rappeler les avances que je fis pour t'obtenir, et les refus obstinés dont tu me gratifias. Tandis que je désirois connoître les secrets de ton tempéramment, et que je convoitois goûter le plaisir avec toi, tu te livrois sans cesse aux amoureux transports avec le cardinal<sup>197</sup>. » Les rejets de son amie incitent Antoinette à redoubler d'ardeur. Il s'agit d'un motif qu'on retrouve couramment dans les œuvres romanesques de l'époque. Un véritable séducteur n'éprouve un sentiment d'accomplissement que lorsque sa conquête paraît imprenable. Prenons l'exemple bien connu de Valmont qui, dans *Les liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos (1782), fait une cour assidue à la Présidente de Tourvel qui se refuse sans cesse à lui. Le séducteur peut être comparé à un conquérant et la séduite à la terre conquise. Or, le charmeur s'avère dans ce cas être une charmeuse. Le comique surgit de l'inversion carnavalesque, que théorise notamment Bakhtine<sup>198</sup>, observée dans les comportements genrés renversés. La séduction féminine se perçoit dans la littérature, la plupart du temps, sous des formes passives, par le biais de manipulations discrètes ou de coquetteries physiques qui témoignent davantage d'une volonté d'être prise que de prendre. Toutefois, Antoinette désire posséder sa confidente Lamballe et non pas être possédée par elle. Elle lui avoue : « je prétends à toi, à la possession de ton cœur<sup>199</sup>. » Puis, elle affirme : « Maintenant tu es à moi<sup>200</sup>. » Son amante est objectifiée, puisqu'elle est

<sup>194</sup> François-Marie Mayeur de Saint-Paul, *L'Autrichienne en goguettes*, op. cit., p. 11-12.

<sup>195</sup> Stéphanie Massé, *Les Saturnales des Lumières*, op. cit., p. 255.

<sup>196</sup> *Id.*

<sup>197</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, op. cit., p. 47.

<sup>198</sup> Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais*, op. cit..

<sup>199</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>200</sup> *Ibid.*, p. 47.

considérée comme un bien qu'on prend et qu'on consomme. À l'époque, la femme demeure la possession juridique et économique du mari ou du père. Si la reine possède amoureusement ou sexuellement une femme, elle s'octroie un droit réservé au genre masculin.

Une fois son amie conquise, les initiatives sexuelles presque agressives et insistantes de la reine obligent sa partenaire à être passive. Antoinette suggère à Mademoiselle de Lamballe : « Imite-moi : Découvre cette gorge que tu prends trop de soins à cacher. » La didascalie suivante annonce qu'il ne s'agit aucunement d'une suggestion, mais bien d'un ordre. La reine ne laisse pas à sa compagne le temps d'exécuter sa demande qu'elle « *ôte elle-même le fichu de Made. De Lamballe* ». Elle déshabille sa partenaire sans lui demander son accord. Par la suite, elle lui ordonne : « Reçois ce baiser sur tes lèvres merveilles ...<sup>201</sup> » Le verbe « recevoir » témoigne de l'inertie de Lamballe. Elle ne participe pas et subit plutôt le baiser. La confidente semble demeurer immobile, alors que la reine la déshabille et la bécote comme elle le souhaite. Antoinette lui impose ses envies. Elle se comporte comme un homme dictant ses désirs à la femme asexuée qui doit subir et remplir les demandes de son partenaire. Par la suite, la souveraine insiste. Elle continue d'inciter sa compagne à se dévêtir complètement. « *[I]vre d'amour* », elle lui commande : « Déshabille-toi, ma belle compagne, afin que j'admire en détail toutes les parties de ton superbe corps. Que tu es aimable et jolie ! ... que tes fesses sont amoureuses ! ... elles tremblent de voluptés<sup>202</sup>. » Avec ses ordres, Antoinette se fait insistante et autoritaire. Elle ne laisse pas sa confidente la possibilité de rejeter ses avances et ne considère pas les besoins de celle-ci. Sa partenaire est présentée tel un objet inerte contemplé par la reine et avec lequel la souveraine peut s'amuser comme bon lui semble.

### La castratrice

En outre, l'activité de la protagoniste Marie-Antoinette est remarquée par les divers personnages masculins, qui s'étonnent de la participation de leur partenaire. Sa collaboration pendant le coït dérange même ses amants. Dans les *Fureurs utérines*, Artois débände par la faute de l'initiative de la reine.

Il est déjà dessus, quand d'un coup sec de reins,  
La reine vivement lui donne une secousse,  
Qui soudain le fait cheoir au milieu d'un chemin.  
Sans le déconcerter, cette chute l'étonne ;

---

<sup>201</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>202</sup> *Id.*

Il remonte. Aussi tôt un VOUS ME FATIGUEZ,  
Fait que sans le vouloir son pauvre vit déconne<sup>203</sup>.

Lors de ce rapport, Toinon effectue plusieurs mouvements dans l'optique de trouver son plaisir. Ces démarches semblent inhabituelles pour Artois qui n'arrive pas à se synchroniser avec le bassin de la reine. On tente d'attirer la sympathie sur son « pauvre » membre qui n'arrive pas, malgré ses efforts, à performer par la faute de son amante trop active.

Le dynamisme de la souveraine est la cause de son incapacité érectile. « [L]'un doit être actif et fort, l'autre passif et faible<sup>204</sup> » ; si la reine occupe ici le rôle actif, l'homme, quant à lui, ne peut qu'occuper le rôle passif. En revanche, la passivité de l'homme n'est pas associée à son corps en entier. Elle est plutôt réduite à celle de son phallus. En effet, par exemple, la vitalité du roi est couramment associée à celle de son membre. Désespérée, la reine constate que « [r]ien ne ravitailla le bijou monarchique, / Louis est mort<sup>205</sup>. » Malgré tous ses efforts, « [l]e sire étoit si mou, / Que les yeux de Toinon, & tout l'art de son dextre, / N'y purent rien<sup>206</sup>. » Par sa faute, la reine est confrontée au sexe mollasse de son époux. Les illustrations de notre corpus mettent souvent en scène le phallus inerte de Louis (voir Annexes 2 et 3). Dans *La journée amoureuse* (voir Annexe 5), la reine est représentée en s'efforçant d'activer l'organe en question. La légende « *ah ! gros coquin voila que tu déblandes*<sup>207</sup> » souligne l'inertie du roi. Cette récurrence nous permet de prendre conscience de l'importance pour les pamphlétaires à ridiculiser la mollesse du sexe de Louis.

Lors de ce genre de rapport, la relation sexuelle est impossible si le sexe masculin est passif. S'il ne peut parvenir à l'érection, la pénétration est inexistante. Selon une perspective reproductive phallogénique, la relation sexuelle se résume à l'introduction du membre masculin dans le vagin. Le sexe féminin n'a pas besoin d'être en action. Lors des relations lesbiennes, comme le rapport mentionné plus tôt avec Mademoiselle de Lamballe, le personnage Marie-Antoinette occupe une position active pendant le coït ce qui ne pose pas de problème pendant l'acte. Néanmoins, elle ne peut faire la même chose pendant une relation hétérosexuelle. Le but est de confirmer une fois de plus la nécessité de l'activité de l'homme. Le personnage de Marie-Antoinette est la propre source de son malheur, puisqu'elle émascule les protagonistes masculins par son comportement.

<sup>203</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, op. cit., p. 9.

<sup>204</sup> Catriona Seth, Anne et Henry Deneys et Hélène Cussac, *Les discours du corps au XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 279.

<sup>205</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, op. cit., p. 4.

<sup>206</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>207</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, op. cit., p. 38.

## La guerrière

La protagoniste Marie-Antoinette s'empare du rôle masculin alors qu'elle fait la cour à sa favorite, mais également pendant la relation sexuelle. Pour cette raison, les pamphlétaires lui accordent à de nombreuses reprises les traits du nouvel idéal viril qu'on tente de mettre en place pendant la Révolution en réaction au modèle de l'aristocrate efféminé. Le bourgeois devient le double négatif du noble. À l'époque, la masculinité constitue un enjeu important. « Dans un contexte de montée en puissance du mouvement ouvrier, il y a chez [plusieurs] médecins la crainte d'une décadence, d'un affaiblissement physique et mental des élites et de leur descendance. » « L'enjeu ici, c'est la virilité des fils de la bourgeoisie. À travers la question de la filiation (nos fils seront-ils des hommes ?), se joue celle de la perpétuation de sa domination en tant que classe. Cette crainte d'une décadence de classe se double d'un discours de la dégénérescence de la race. »<sup>208</sup> On souhaite alors retrouver cette

« énergique fermeté » que [certains intellectuels], dans un mythe particulièrement présent au XVIII<sup>e</sup> siècle, font converger vers le temps des premiers Francs. Gaulois ou Francs, au-delà de la polémique sur les origines raciales du Français, la régénération de juillet 1789 se veut d'abord virile, ou, du moins, vertueuse, porteuse d'une incorruptible énergie : « Français, vous avez reconquis votre liberté, cette liberté dont les premiers Francs, vos ancêtres, étaient jaloux ; allez redevenir comme eux, forts et sains, comme eux vous laisserez croître votre barbe, et vous arborerez la chevelure longue qu'ils avaient en honneur. Adieu les coiffeurs, coiffeuses et les marchands de mode, vous vous couvrirez de toile ou de bure. Vous dédaignerez désormais tous les ornements du luxe et vous ferez usage de toutes vos facultés physiques et intellectuelles. » Géant, colosse, Spartiate, Gaulois ou Francs, l'homme régénéré né de la prise de la Bastille est un corps renouvelé, ce que n'hésite pas à mettre en scène la « régénération foutative » du récit pornographique de la Révolution<sup>209</sup>.

Ainsi, les notions de vitalité, d'énergie, de force, de rapidité sont intimement liées à la virilité. Elles s'incarnent dans plusieurs pamphlets sous les traits de héros valeureux et puissants comme Hercule.

L'objectif pédagogique est ici double : saluer l'énergie des acteurs de la Révolution, et dénoncer l'impuissance des « petits-mâtres ». Le message s'appuie sur une confrontation d'images : au torse musculeux d'Hercule s'oppose l'organisme affaibli des courtisans « mondains », ces survivants des boudoirs de l'Ancien Régime. Les gravures dont ces ouvrages sont le plus souvent illustrés accentuent encore ce contraste tirant le corps révolutionnaire vers un athlétisme idéalisé<sup>210</sup>.

Par exemple, les personnages mythologiques de *L'Arétin d'Augustin Carrache, ou Recueil de postures érotiques, d'après les gravures à l'eau-forte par cet artiste célèbre, avec le texte explicatif*

<sup>208</sup> Elsa Dorlin, Grégoire Chamayou, « L'objet = X. Nymphomanes et masturbateurs XVIII<sup>e</sup> — XIX<sup>e</sup> siècles », *Nouvelles questions féministes*, 2005, vol. 24.

<sup>209</sup> Antoine Baecque, *Le corps de l'histoire*, op. cit., p. 154.

<sup>210</sup> Stéphanie Genand, « Le corps féminin : fantasmes et représentation au XVIII<sup>e</sup> siècle », dans Catriona Seth, Anne et Henry Deneys et Hélène Cussac, *Les discours du corps au XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 291.

*des sujets*, qui circule abondamment à l'époque, sont tous dotés d'une musculature impressionnante, voire invraisemblable (voir Annexes 7 et 8).

De plus, les libellistes proposent en grande partie des parodies du théâtre canonique du Grand siècle. Le héros masculin tragique n'échappe pas à cette ridiculisation. On lui ampute sa vigueur, son courage, son héroïsme ; sa virilité. Les protagonistes masculins sont relégués au rang de personnages secondaires. Ils deviennent de simples objets de luxure pour les femmes des libelles, qui, elles, deviennent les véritables héroïnes. Ils demeurent passifs et ne peuvent participer à l'acte en raison de leur problème érectile. Leurs manques de force et de bravoure sont tournés en dérision, puisque ces caractéristiques sont octroyées aux protagonistes féminins.

Quelles étaient les motivations de ces hommes écrivains mettant en scène, d'un côté, des personnages masculins dont la virilité est chancelante et qui font sans cesse face à l'humiliation d'un fiasco et, de l'autre, représentant sous des traits triomphants et presque virils dans l'expression sans équivoque de leur détermination à jouir, des femmes obsédées, certes, mais en pleine possession de leurs moyens. Se pourrait-il que l'affront parodique dont fait l'objet la figure de la gloire engage simplement l'imitation à un renversement des valeurs s'effectuant d'une double façon, d'abord en introduisant les mouvements d'un corps érotique là où la tragédie avait coutume de célébrer une grandeur, ensuite en attribuant aux femmes plus qu'aux hommes les prérogatives d'un comportement « héroïque » qui s'accomplit soit dans la déception sexuelle, soit par l'assouvissement du besoin auprès de plusieurs partenaires<sup>211</sup> ?

En effet, ce type de renversement s'observe dans plusieurs pièces érotiques. Par exemple, dans *Vasta, Reine de Bordélie* (1776), Vasta ne recule devant rien pour affronter un régiment de « vit bandant<sup>212</sup> ». Au sein du même recueil, Messaline est comparée à un « Général d'armée / Qui sort victorieux d'un combat incertain<sup>213</sup> ».

Bien qu'une quinzaine d'années les séparent de ce théâtre, on observe la même tendance dans les pamphlets révolutionnaires. Le personnage Marie-Antoinette est comparé à une valeureuse guerrière masculine. Les combats amoureux deviennent de véritables batailles héroïques. Dans les *Fureurs utérines*, le coït est décrit comme un duel entre Toinon et le Comte d'Artois :

Sitôt dit, elle volle à la couche du fat.  
Et l'amour & la rage y vole avec elle ;  
L'amour seul entre au lit, & livre le combat ;  
L'amour a le dessus, & le foutre ruisselle.

Le foutre d'Artois, le foutre de Toinon ;  
Sans cesse anéantis, régénérés sans cesse,  
Innondant de ses flots, tettons, cul, couilles & con<sup>214</sup>.

<sup>211</sup> Stéphanie Massé, *Les Saturnales des Lumières*, op. cit., p. 245.

<sup>212</sup> « Vasta, Reine de Bordélie », *Théâtre Gaillard*, tome second, s. n., Glasgow, 1776, p. 19.

<sup>213</sup> « La nouvelle Messaline », *Ibid.*, p. 58.

<sup>214</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, op. cit., p. 4.

Afin de prouver sa valeur, Toinon souhaite attaquer le Comte, qu'on désigne comme un vaniteux. La couche se transforme alors en champ de bataille. L'amour triomphe et fait, non pas jaillir le sang de son adversaire, mais bien les liquides jouissifs sécrétés par les sexes excités. L'image impressionnante des corps meurtris et souillés par la bataille devient un tableau érotique mis en valeur par une allitération. La répétition finale de la consonne « c » simule presque l'accélération des échanges entre les combattants et imite les sons créés par les coups d'épées.

Dans *Le godemiché royal*, le vocabulaire guerrier employé par Hébée octroie la gloire et la virilité à Junon. La suivante lui rétorque :

Enfin, à mes desirs vous voilà donc rendues,  
Dites un mot, madame, & vous voilà foutue,  
Ou bien, en un instant formez vingt bataillons  
De trente mille vits armés de beaux couillons ;  
À votre illustre con donnez ample carrière<sup>215</sup>.

Junon lui ordonne alors : « Range autour de mon con un bataillon de vits ; / À foutre tu verras que mon adresse excelle<sup>216</sup> ». La reine devient la commandante d'une armée de sexes masculins. À l'aide de cette troupe, Junon ne souhaite pas asservir un territoire, des ressources ou des citoyens. Son vagin devient sa conquête, puisque le bataillon devra l'affronter ou le « foutre ». L'ampleur de son régiment, composé d'un grand nombre de phallus, témoigne du courage, de la force, et de l'habileté de Junon parce qu'elle devra se livrer à un combat amoureux avec chacun d'entre eux.

Dans le « Discours préliminaire à Antoinette » de *La journée amoureuse*, on constate la même volonté de vanter les talents de guerrière de la reine, alors que l'auteur souhaite raconter les « exploits amoureux » et les « prouesses »<sup>217</sup> de la souveraine. Pendant la pièce, Antoinette remercie Lamballe de l'avoir initiée à la pénétration anale avec un godemiché. Elle répond à sa favorite : « je ne me sens point d'aise de t'avoir attachée à mon char ; j'en suis vraiment glorieuse. Je savais parfaitement que tu étois une excellente monture d'hommes, une garçonnière avérée, une pineuse infatigable<sup>218</sup>. » Tel un aurige conduisant un véhicule de guerre, Antoinette effectue des offensives sur les terrains du plaisir. Son attelage est composé de sa confidente, la Princesse de Lamballe, qui lui permet de mener le combat à vive allure. Sa monture, son amante, la guide en le proposant des formes de coïts qui lui permettent de profiter des plus grandes jouissances. De plus, Antoinette admet le caractère masculin de son amie, puisque celle-ci la pénètre tel un homme. Un

<sup>215</sup> Anonyme, *Le godemiché royal*, op. cit., p. 9.

<sup>216</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>217</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, op. cit., p. 5.

<sup>218</sup> *Ibid.*, p. 51.



peu plus tard, la reine s'interroge sur l'identité de l'individu qu'elle aperçoit : « Si c'est Dubois, je vais aller droit au but ; si c'est Lamballe, je veux qu'elle me fournisse elle-même les moyens d'attaques<sup>219</sup>. » Donc, s'il s'agit d'un homme, Antoinette prend les devants pour assujettir sa nouvelle conquête. Toutefois, si cette nouvelle venue s'avère une femme, qui est par conséquent une autre conquérante, elle désire former des plans avec elle pour vaincre d'autres ennemis.

Louis XVI, contrairement à sa femme, est perçu comme un piètre guerrier. On fait sans cesse référence à ses capacités médiocres de combattant pendant ses « performances » sexuelles. Dans *La journée amoureuse*, Antoinette s'indigne de la mollesse du phallus royal qui est comparé à une épée inefficace : « voyons ; ta lame est-elle en arrêt<sup>220</sup> ? » Pendant le coït, elle tente de transmettre ses qualités valeureuses à son époux : « Decharge, mon homme, décharge. (*De tems à autre elle glisse sa langue dans la bouche du roi*). Point de foiblesse ; du courage<sup>221</sup>. » On observe qu'il faut les caractéristiques d'un brave guerrier pour parvenir à la jouissance. Antoinette lui rappelle qu'il est un homme et qu'il doit donc faire preuve de force.

Dans les *Fureurs utérines*, le roi est tout autant considéré comme un pitoyable soldat, doublé d'un imbécile qui ne s'aperçoit même pas de sa propre médiocrité. « En la foutimassant, il croit faire prouesses, / Toïnon riposte à sec, & le sire est content<sup>222</sup>. » On met en scène son désir de performer, mais il n'arrive pas à réaliser d'exploits et accumule plutôt les échecs. On dit de lui qu'il « va savoir sa défaite<sup>223</sup> ». Dans le même ordre d'idées, le frontispice de *L'Autrichienne en goguettes* présente les efforts insuffisants du roi. L'auteur y inscrit en exergue : « *Veni, vidi*<sup>224</sup>. » Ce passage fait bien entendu référence à la célèbre expression latine *Veni, vidi, vici* que Jules César aurait prononcée à la suite d'une victoire militaire. Cette phrase peut être traduite par : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. » Elle témoigne du succès infaillible du général qui est reconnu pour avoir conquis tout ce qu'il souhaitait. Toutefois, dans le passage du pamphlet qui nous intéresse, il manque le terme *vici*. Cette absence montre l'incapacité du roi de « vaincre » parce qu'il n'est pas un bon stratège, ni un bon guerrier, ce qui est ici transposé dans le domaine de la jouissance.

Ultimement, une opposition comique entre la femme forte et l'homme impuissant résulte de l'inversion de genre. Si on tente avant tout de faire rire le lecteur dans le *Théâtre gaillard*, il

---

<sup>219</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>220</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>221</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>222</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, op. cit., p. 6.

<sup>223</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>224</sup> François-Marie Mayeur de Saint-Paul, *L'Autrichienne en goguettes*, op. cit., p. 1.

s'agit davantage, dans le corpus révolutionnaire, d'une critique virulente de la crédibilité et de la compétence du roi.

Il existe cependant des guerriers masculins dans notre corpus. En effet, les partenaires qui parviennent à faire jouir le personnage Marie-Antoinette sont dotés d'attributs combattifs. La reine, dans tous les libelles, n'hésite pas à leur rendre hommage. Dans les *Fureurs utérines*, la pièce s'entame avec ce vers à consonnance épique : « D'Artois, Coigny, Rohan, je chante vos exploits<sup>225</sup>. » Ce début fait croire au lecteur que l'ouvrage aura pour sujet les prouesses de valeureux guerriers. C'est plutôt ironique, puisque ces hommes ne sont que de passage dans la pièce alors que Toinon est la véritable héroïne. La reine y vante tout de même l'adresse de ses amants masculins. Elle affirme tout d'abord à propos du Comte d'Artois : « D'Hercule il a la force, il aura mes appas<sup>226</sup> ». La reine compare la robustesse du Comte à ce héros mythique connu, entre autres, pour ses douze travaux. L'athlétisme est tout de suite lié à la performance sexuelle. Après avoir participé à diverses formes de délices charnels avec ce dernier, elle confirme ses qualités d'amant en avouant qu'« [e]n vrai héros d'amour, d'Artois s'est comporté<sup>227</sup>. » Elle détaille leurs relations sexuelles et souligne la performance du personnage : « Le fort dix fois repris, fut dix fois emporté ; / Et plus il fut vainqueur, plus il desira l'être<sup>228</sup>. » La reine compare son sexe à une construction fortifiée dont Artois s'empare à plusieurs reprises. Le nombre hyperbolique de coïts fait voir les prouesses physiques de l'envahisseur.

Dans *La journée amoureuse*, Antoinette qualifie Lafayette de « vigoureux ! Hercule même [n]'auroit point procuré de plus vives sensations<sup>229</sup> ». La performance de l'amant est encore mise en parallèle avec les exploits physiques de ce personnage mythologique. Elle avoue par la suite que « ce guerrier entretenoit dans [s]es veines le feu violent des passions<sup>230</sup> ». Plus loin dans la pièce, Antoinette fait aussi l'éloge de Dubois qu'elle qualifie de « champion valeureux<sup>231</sup> ».

Le Comte d'Artois demeure tout autant reconnu pour ses capacités guerrières dans *L'Autrichienne en goguettes*. Après avoir joui, il affirme : « Montrant cet instrument encore plein de vigueur. Vous le croyez prêt à courir une nouvelle carrière. » Polignac lui répond : « Le bon

---

<sup>225</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, op. cit., p. 3.

<sup>226</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>227</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>228</sup> *Id.*

<sup>229</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, op. cit., p. 9.

<sup>230</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>231</sup> *Ibid.*, p. 26.

Monarque vous en laisse le loisir ; il ronfle comme un Templier. »<sup>232</sup> Louis XVI ne remplit pas sa tâche chevaleresque de défendre la Sainte Terre contre les envahisseurs. Tel un conquérant, le Comte peut s'adonner à une nouvelle expédition qui consiste à voler les reliques saintes ou la propriété du roi ; ici le sexe de la reine.

### Marie-Antoinette passive ?

Si ses partenaires font preuve de vivacité guerrière, on se doute alors que la protagoniste de Marie-Antoinette n'est pas qu'une amante active. La reine intègre certains schémas sexuels passifs et affirme même être un réceptacle pour le sperme de Dubois alors qu'elle dit dans *La journée amoureuse* : « Je vais donc recevoir dans mon vagin, le foutre de M. Dubois<sup>233</sup>. » C'est lorsque la reine agit comme une amante passive que ses partenaires masculins, comme le Comte d'Artois, parviennent à l'érection. Les didascalies montrent le Comte en mouvement dans *L'Autrichienne en goguettes*. Il initie le rapport sexuel en « *passant la main sous la jupe de la Reine, [en] établissant son doigt medius sur la partie royale* », en « *plaçant une jambe entre les genoux de la Reine* »<sup>234</sup>, etc. Son « *action* » met « *dans un brillant état* »<sup>235</sup> son sexe. Le coït peut ainsi être réalisé. Il « *pren[d] un baiser sur la bouche de la Reine* »<sup>236</sup>, ce qui suppose l'immobilisme du personnage Marie-Antoinette. Dans les *Fureurs utérines*, avec le même partenaire, cette dernière joue à l'inerte, même presque à la morte. Elle « *feint de dormir* »<sup>237</sup> et semble prendre plaisir à subir la relation sexuelle.

La reine à chaque coup légèrement riposte ;  
Entr'ouvre une paupière humide de plaisir,  
La referme aussi-tôt qu'Amour se rend au poste<sup>238</sup>.

Le sexe masculin est comparé à l'« Amour » qui effectue le mouvement tandis que le sexe féminin est un « poste » immobile. Puisqu'elle est endormie, le Comte peut faire ce qu'il veut de la reine, comme avec un objet. La belle endormie est une posture qu'on retrouve de façon récurrente dans les romans libertins (voir Annexes 9 et 10), mais également de façon générale dans la culture

<sup>232</sup> François-Marie Mayeur de Saint-Paul, *L'Autrichienne en goguettes*, op. cit., p. 13.

<sup>233</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, op. cit., p. 55.

<sup>234</sup> François-Marie Mayeur de Saint-Paul, *L'Autrichienne en goguettes*, op. cit., p. 11.

<sup>235</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>236</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>237</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, op. cit., p. 10.

<sup>238</sup> *Id.*

occidentale<sup>239</sup>. Il s'agit d'un lointain motif qui provient notamment de récits mythologiques mettant en scène des nymphes endormies qui se font surprendre, puis prendre. Ce genre de relation rappelle que la femme est passive au sein de la relation et que son consentement n'est pas nécessaire. Dans le même ordre d'idées, dans *L'Autrichienne en goguettes*, on retrouve le schéma du viol. Le personnage de la reine somme le Comte de mettre fin au coït à cause de la douleur qu'elle éprouve. Celui-ci demande au départ la permission de « pousser [son] argument » dans le sexe de la reine, mais cette dernière exige qu'il cesse le mouvement lors d'un « DUO dialogué » :

LA REINE.

Non, laisse moi, mon ami ;  
Doucement cet effort me blesse.

LE Cte. D'ARTOIS.

Pardonne à mon ivresse ;  
Ce n'est pas à demi,  
Que je veux prouver ma tendresse.

LA REINE.

Non, laisse moi, mon ami ;  
Doucement cet effort me blesse.

LE Cte. D'ARTOIS.

Pardonne à mon ivresse ;  
Ce n'est pas à demi,  
Que je veux prouver ma tendresse<sup>240</sup>.

Les paroles répétées simultanément une seconde fois à l'unisson mettent en évidence la divergence d'opinions des personnages. Les rimes confrontent « blesse » et « tendresse » ; des termes totalement contradictoires. Le Comte continue la pénétration malgré le refus et la plainte de sa partenaire. La conception du viol est plutôt floue au XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle est exprimée par les termes d'agressions physiques ou morales. Nos prédécesseurs ne possédaient pas la même notion de consentement ou d'intégrité du corps<sup>241</sup>. Dans plusieurs récits, le viol est fortement banalisé. Les différentes instances culturelles du siècle des Lumières participent de la diffusion de cette culture du viol. Différentes représentations, notamment visuelles, mettent en scène des femmes tentant de se libérer des bras d'hommes (voir Annexe 11), comme la peinture rococo *Le verrou* du Parisien Jean-Honoré Fragonard (1777). « [A]u XVIII<sup>e</sup> la femme n'est pas considérée comme un sujet à

<sup>239</sup> De nombreux exemples peuvent être cités : notamment plusieurs contes dont *La Belle au bois dormant* ou *Blanche-neige* qui, endormies, attendent le baiser de leur prince charmant pour les sortir de leur inertie (Virginie Leroux, « L'érotisme de la belle endormie », *Seizième siècle*, 7, 2011, p. 15 à 35).

<sup>240</sup> François-Marie Mayeur de Saint-Paul, *L'Autrichienne en goguettes*, op. cit., p. 11.

<sup>241</sup> Voir Georges Vigarello, *Histoire du viol XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 1998.

part entière avec le pouvoir de dire non à une sexualité imposée<sup>242</sup>. » Le viol s'avère impossible d'un certain point de vue, parce que la femme a l'obligation de satisfaire les besoins sexuels de l'homme. Elle ne peut disposer de son corps comme elle souhaite. C'est à l'homme que revient ce « privilège ». Le libelle en question démontre bien le déni de la violence et de trauma provoquées par le viol. En effet, la protagoniste de Marie-Antoinette renonce à combattre les avances d'Artois. Bien qu'elle veuille mettre fin au coït au départ, elle cède finalement à l'homme et y trouve même du plaisir, puisqu'elle atteint l'orgasme à la page suivante.

De plus, le corps de la protagoniste de la reine est comparé à un territoire qu'un personnage masculin vient occuper. Dans les *Fureurs utérines*, « Coigny se permet tout ; / se rend maître du lieu qu'on n'ose pas défendre<sup>243</sup>. » L'auteur fait ici référence au sexe de la reine qui n'est pas soumis à une supervision du roi. Dans *L'Autrichienne en goguettes*, la souveraine se définit elle-même comme un territoire à conquérir. Elle assume sa position soumise et passive quand elle ordonne à Artois : « Toi, Comte, tu vois quel chemin il te reste à prendre. » Artois lui répond : « Et j'y marche sans différer. »<sup>244</sup> Ce dernier « écart[e] d'une main furtive la route de la volupté, il lance la fléchée [sic] de l'amour dans le temple de la félicité ». Le sexe de la reine est ensuite comparé à un « portique du Temple dans lequel le Comte s'introduit par une voie détournée »<sup>245</sup>. L'auteur utilise des lieux antiquisants pour désigner les parties génitales de la reine. Selon Gérard Genette, le comique provient ici de « la “disconvenance” ou discordance stylistique [qui] s'établi[t] précisément entre la noblesse conservée des situations sociales (rois, [reines,] princes, [princesses,] héros, [héroïne,] etc.) et la vulgarité du récit, des discours tenus et des détails thématiques mis en œuvre dans l'un et les autres<sup>246</sup>. » Malgré ces termes nobles, l'auteur transforme des répliques qui pourraient être prises au sérieux, si elles étaient sorties de leur contexte, en discours grotesque. L'échange des personnages devient humoristique puisqu'il est question de rapports sexuels. Il transfère le caractère sacré et mythique du temple au sexe féminin. Cet organe ne peut être compatible avec la noblesse de ce lieu vu son caractère vulgaire et « bas ». Le même parallèle peut

---

<sup>242</sup> « Le viol est inscrit dans le code pénal de 1791 dans la catégorie des crimes contre les personnes, ce qui renforce l'identité personnelle de la victime aux dépens de celles de son père, de son mari ou de sa famille. Pourtant, le viol se prouve encore davantage par l'état de l'hymen dont témoigne le médecin légiste que par la plainte de la victime. Ceci traduit un véritable blocage du processus judiciaire qui aurait mérité davantage d'attention. » Ainsi, il s'agit davantage de traiter le viol comme une atteinte à la propriété de l'homme, à la préservation de la pureté de la femme pour l'homme, que de rendre justice à la victime (Georges Vigarello, *Histoire du viol XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, op. cit.).

<sup>243</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, op. cit., p. 10.

<sup>244</sup> François-Marie Mayeur de Saint-Paul, *L'Autrichienne en goguettes*, op. cit., p. 14.

<sup>245</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>246</sup> Jean Leclerc, *L'Antiquité travestie*, op. cit., p. 223.

être établi entre les comportements royaux qu'on attend de la protagoniste de la reine et les comportements immoraux auxquels cette dernière s'adonne réellement. Celle-ci doit incarner le sacré puisqu'elle est reine. Selon ses contemporains, Marie-Antoinette le déshonore plutôt en pratiquant une sexualité débridée à laquelle seule une « catin » peut s'adonner. Faisant honte à son titre royal, elle ne peut porter le prénom virginal et sacré de « Marie ». Plusieurs pamphlétaires l'appellent ainsi « Antoinette » ou « Toinon », par exemple.

Nous avons vu que le Comte d'Artois ne peut participer au coït lorsque le personnage de Marie-Antoinette y occupe la position active. En effet, il semble complètement dérouté par l'attitude entreprenante de sa souveraine et, pour cette raison, il ne parvient pas à l'érection. Il en est autrement quand le protagoniste masculin reprend le rôle actif qu'il croit lui revenir. Lorsque la reine est littéralement prise comme un objet ou un lieu, le mâle parvient à éjaculer. Cherche-t-on à montrer que le personnage de la reine n'est pas si déviant ? Qu'elle arrive à performer des rôles sexuels « acceptables » ? On tente plutôt de justifier les enfants mis au monde par la reine Marie-Antoinette. Pour cette raison, il faut mettre en scène des relations sexuelles « fécondes » au cœur des pamphlets. Ces dernières ne se réalisent qu'à condition que chacun respecte le rôle assigné à leur genre pendant les rapports. Il s'agit également d'une façon de ridiculiser le roi qui est un incapable soumis aux désirs d'une femme, alors qu'un véritable guerrier du sexe, tel Artois, arrive à dominer la reine grâce à son énergie virile.

### **Les orgasmes de la reine**

Dans tous les libelles, la protagoniste Marie-Antoinette arrive finalement à jouir. Même si, selon plusieurs discours que nous avons précédemment présentés, les femmes n'ont pas à atteindre la jouissance, la reine multiplie les orgasmes. Les pamphlétaires emploient différentes marques textuelles pour simuler l'extase sexuelle. Ils dynamisent leur texte, et du même coup le comportement de leur reine, à l'aide de plusieurs procédés. Ils utilisent des techniques qu'on observe régulièrement dans les ouvrages érotiques de l'époque. Stéphanie Massé consacre son chapitre « La sexualité en acte » à ces nombreux procédés visibles dans les pamphlets obscènes :

[D]e manière identique aux romans libertins, la répétition des points de suspension marque dans le corps du texte le rythme de ce coït. L'énergie se déploie ici d'abord à la faveur d'un rapport intime où le rendu de l'action ne fait aucun doute et ensuite par les points de suspension, signes explicites qui viennent renforcer et accentuer la mise en scène des corps en mouvement<sup>247</sup>.

---

<sup>247</sup> Stéphanie Massé, *Les Saturnales des Lumières*, op. cit., p. 253.

La ponctuation est en effet couramment utilisée dans le but de suggérer la jouissance du personnage. Dans *La journée amoureuse*, Antoinette déclare : « Ah ! ma bonne amie, ah ! ah ! je n'en puis plus, je me pa..a..a..me.<sup>248</sup> » Les points de suspension et d'exclamation ainsi que les onomatopées « ah ! » répétés sont « pensé[s] pour rendre sensible l'énergie des corps et celle des scènes<sup>249</sup> ». Selon une convention dramatique dans le théâtre érotique, la mise en scène d'un coït est élaborée à l'aide de la ponctuation en plus des « ah ! je me pâme » et des « ah ! je n'en puis plus ». On constate la récurrence de ces expressions dans les libelles à l'étude. En effet, dans *L'Autrichienne en goguettes*, le personnage de la reine s'exclame : « Ah ! Ah ! va bien... bon... je me pâme<sup>250</sup> ! » La Princesse de Lamballe atteint également la jouissance dans *La journée amoureuse* : « Je parts aussi ; les forces me quittent : Je n'en puis plus. Je décha..a...a...arge<sup>251</sup>. » La jouissance est en plus exprimée dans la littérature érotique par la perte des forces physiques ou l'impression que les personnages ont de mourir. Il est possible d'observer ces procédés à plusieurs reprises dans notre corpus. La protagoniste de la reine affirme notamment : « je veux absolument mourir entre tes bras. Je sens dans tout mon corps un chatouillement... Ah ! ah ! ah ! ...<sup>252</sup> » Elle s'exclame également : « Je n'en puis plus....., mon amie, ..... je me meurs<sup>253</sup>. » Les pamphlétaires additionnent ces marques textuelles pour créer « une cadence au texte [en] amplifiant l'impression de mouvement<sup>254</sup> » et parviennent finalement à « une gradation de l'excitation sexuelle<sup>255</sup> » pour imiter l'orgasme. Les marques de jouissance s'accumulent à grande vitesse dans certains pamphlets, donnant l'impression que les différentes héroïnes possèdent une sexualité très active. Leur corps semble sans cesse en action, activé à tout moment par des stimuli de toutes sortes. Les protagonistes féminines se démarquent alors par leur proactivité, parce qu'elles réussissent à se procurer les jouissances charnelles tant attendues. Le personnage Marie-Antoinette ainsi que celui de Mademoiselle de Lamballe peuvent être considérés comme des femmes « déviantes », puisqu'elles priorisent l'extase sexuelle plutôt que la chasteté et la « pureté ».

<sup>248</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, op. cit., p. 51.

<sup>249</sup> Stéphanie Massé, *Les Saturnales des Lumières*, op. cit., p. 257.

<sup>250</sup> François-Marie Mayeur de Saint-Paul, *L'Autrichienne en goguettes*, op. cit., p. 12.

<sup>251</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, op. cit., p. 18.

<sup>252</sup> *Id.*

<sup>253</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>254</sup> Stéphanie Massé, *Les Saturnales des Lumières*, op. cit., p. 254.

<sup>255</sup> *Id.*

## *Une sexualité féminine « anormale »*

La sexualité féminine est tout d'abord envisagée comme anormale et déviante, puisqu'on la croit dangereuse. « Les cultures occidentales considèrent généralement le sexe comme une force dangereuse, destructrice, négative [...]. La plupart des traditions chrétiennes, à la suite de Paul, tiennent le sexe pour intrinsèquement mauvais, et l'assimilent au péché<sup>256</sup>. » Cette crainte du Diable conduit à diaboliser la femme et à la désigner comme le bouc émissaire des malheurs des hommes.

[L]a libido féminine, motif de rire au Moyen Âge, peut maintenant apparaître dangereuse à certains. [...] La peur de la femme, de son corps, de sa sexualité « dévorante » (Muchembled) prend une ampleur nouvelle au début des Temps modernes, car elle quitte le monde traditionnel des clercs pour toucher un public plus large de laïcs. Dans les derniers siècles du Moyen Âge, cette image diabolique était déjà véhiculée dans les sermons qui ont « diffusé et tenté de faire pénétrer dans les mentalités la peur de la femme » (Delumeau)<sup>257</sup>.

Bien que la comparaison entre les textes médiévaux et ceux des Lumières paraisse anachronique, on observe une peur similaire de la sexualité féminine dans les ouvrages du XVIII<sup>e</sup> siècle. « Brusquement, au détour d'une page, on retrouve dans plusieurs textes cette peur archaïque d'une Femme destructrice, fatale à l'homme et à la société<sup>258</sup>. » Selon Rousseau dans son *Émile*, il est possible de comprendre la pudeur comme une formule qui évite « que la femme n'épuise l'homme par ses “désirs illimités”<sup>259</sup> » :

« Avec la facilité qu'ont les femmes d'émouvoir les sens de l'homme », si c'étaient elles qui faisaient les avances amoureuses, leurs compagnons ne pouvant leur résister « se verraient tous traîner à la mort (par épuisement sexuel) sans qu'ils pussent jamais s'en défendre » : « Il en résulterait la ruine de tous deux, et le genre humain périrait par les moyens établis pour le conserver »<sup>260</sup>.

Face à ces diverses menaces imaginaires, les hommes mettent en place des « garde-fous afin de réguler les pulsions lubriques des femmes. [...] Tantôt préventives, tantôt répressives, les mesures prises varièrent sensiblement selon les époques et les pays mais toutes admettaient implicitement le caractère hautement dangereux de la nature féminine.<sup>261</sup> »

La science tente également de confirmer la dangerosité de la sexualité féminine en mobilisant les connaissances dans le but d'élaborer des pathologies. Vers la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, plusieurs intellectuels composent des traités sur la sexualité des femmes. Ces médecins « font partie des acteurs sociaux qui élaborent un discours d'autorité sur la nature

<sup>256</sup> Gayle Rubin, « Penser le sexe. Pour une théorie radicale de la politique de la sexualité », *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Paris, Epel, 2010, p. 155.

<sup>257</sup> Dominique Godineau, *Les femmes dans la France moderne*, op. cit., p. 186.

<sup>258</sup> *Id.*

<sup>259</sup> Catriona Seth, Anne et Henry Deneys et Hélène Cussac, *Les discours du corps au XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 281.

<sup>260</sup> Dominique Godineau, *Les femmes dans la France moderne*, op. cit., p. 186.

<sup>261</sup> Gonzague de Sallmard, *Femme = Danger ?*, op. cit., p. 31.



féminine<sup>262</sup>. » Celui-ci « repose sur des fondements inégaux : il intègre des données d’observation et d’expérience, mais aussi des hypothèses, qui, pour être vraisemblables, n’en sont pas moins des constructions, des représentations, des produits de l’imagination destinés à suppléer aux lacunes de l’observation<sup>263</sup>. » Comme nous l’avons vu précédemment, ces chercheurs portent un intérêt particulier à une partie précise du corps féminin : l’organe sexuel. « Ce ne sont pas les “bizarreries” buccales, musculaires ou osseuses des femmes qui le[s] préoccupaient le plus mais bien leurs dérèglements gynécologiques. [...] [C]es recherches [donnèrent] une apparence de légitimité à l’intrusion de l’homme dans la surveillance de la vie intime de la femme<sup>264</sup>. » À la suite de ces observations, les scientifiques arrivent à la conclusion que les désirs sexuels féminins sont anormaux et ils encouragent les femmes à les contenir.

Gilles Barroux constate que « [p]our représenter le corps “normal”, la médecine a recours de manière très récurrente à deux ensembles de représentations : le pathologique et le monstrueux<sup>265</sup>. » Dans son célèbre ouvrage *Histoire de la sexualité*, Foucault distingue des dispositifs spécifiques de savoir et de pouvoir construits au XVIII<sup>e</sup> siècle en lien avec la sexualité. Il évoque l’*Hystérisation du corps de la femme* qui se résume par un « triple processus par lequel le corps de la femme a été analysé – qualifié et disqualifié – comme corps intégralement saturé de sexualité ; par lequel ce corps a été intégré, sous l’effet d’une pathologie qui lui serait intrinsèque, au champ des pratiques médicales<sup>266</sup> ». Les comportements qui s’éloignent de ce que les hommes de science établissent comme la norme sont désignés comme des conduites anormales et malades. Selon leur point de vue, il est impossible pour les femmes d’être saines et en santé si elles vivent une sexualité active.

## Une sexualité malade

Ces hommes de science rédigent des traités dans l’optique de partager leurs « découvertes » à un plus grand nombre. Ils croient pertinent d’informer leur lectorat des dangereuses pathologies qui découlent de la sexualité, plus particulièrement de celle des femmes. Les caractéristiques de

---

<sup>262</sup> Anne Carol, « Le genre face aux mutations du savoir médical : sexes et nature féminine dans la fécondation (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles) », *Le genre face aux mutations*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, p. 86.

<sup>263</sup> *Id.*

<sup>264</sup> Gonzague de Sallmard, *Femme = Danger ?*, *op. cit.*, p. 17.

<sup>265</sup> Gilles Garroux, « Regards anatomiques sur le corps pathologique et sur le corps monstrueux dans la médecine du XVIII<sup>e</sup> siècle », *Les discours du corps au XVIII<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 326.

<sup>266</sup> Michel Foucault, *Histoire de la sexualité. I La volonté du savoir*, Paris, Gallimard, 1976, p. 137.

l'utérus sont celles qui font couler le plus d'encre et permettent de justifier la position inférieure des femmes au sein de la collectivité. « Organe caché volontiers décrit comme un animal tyrannique et irascible errant dans le corps féminin, en proie à de terribles agitations s'il n'est pas rassasié sexuellement, il [serait] à l'origine du caractère instable et coléreux des femmes<sup>267</sup>. » Tissot, dans son ouvrage *L'onanisme ; ou dissertation physique, sur les maladies produites par la masturbation* (1760), avance que :

les femmes sont plus particulièrement exposées à des accès d'histeries ou de vapeurs affreux ; [...] à des prolongemens & à des darts du clitoris ; à des fureurs utérines, qui leur enlèvent à la fois la pudeur & la raison, les mettent au niveau des brutes les plus lascives, jusqu'à ce qu'une mort désespérée les arrache aux douleurs & à l'infamie<sup>268</sup>.

Différents médecins tentent de cerner et de qualifier ces terreurs féminines. Pour y arriver, ils créent la nymphomanie, ou fureur utérine, une maladie qui permet d'expliquer les comportements sexuels « anormaux » des femmes et de comprendre les « dérèglements » de l'utérus. Plusieurs spécialistes des Lumières partagent des définitions similaires de la pathologie qui « oscille[nt] entre réalité et fantasme<sup>269</sup> ». Dans l'*Encyclopédie*, D'Aumont décrit la « Fureur utérine » comme « une maladie qui est une espece de délire attribué par cette dénomination aux seules personnes du sexe [féminin]<sup>270</sup> ». Quant à J. T. D. de Bienville, ce dernier consacre l'entièreté de son volume *La nymphomanie : ou traité de la fureur utérine* aux dangereux tiraillements des fibres et des nerfs de l'utérus.

Stéphanie Massé affirme que la mise en scène de cette maladie, dans les différents écrits fictifs, n'est pas influencée que par les traités scientifiques, mais provient aussi d'une longue tradition littéraire. Elle reconnaît dans les pamphlets :

le souvenir érudit de la femme de l'empereur Claude et dont les historiens ont évoqué les frasques. Juvénal décrit admirablement bien le comportement de celle qui, la nuit, camouflait son rôle d'impératrice pour aller se prostituer dans le lupanar : « *adhuc ardens rigidae tentigine volae, / et lassata viris necdum satiata recessit* ». « Encore ardente du prurit de ses sens tout vibrants, elle s'en va, fatiguée de l'homme, mais rassasiée non pas »<sup>271</sup>.

Elle constate en plus que la représentation de la femme nymphomane provient aussi des « “fabliaux [qui] montrent des femmes dont la libido dépasse celle des hommes”. [...] Sur la scène clandestine

<sup>267</sup> Dominique Godineau, *Les femmes dans la France moderne*, op. cit., p. 15.

<sup>268</sup> Samuel Auguste André David Tissot, *L'onanisme*, op. cit., p. 44-45.

<sup>269</sup> Catriona Seth, Anne et Henry Deneys et Hélène Cussac, *Les discours du corps au XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 268.

<sup>270</sup> D'Aumont, « Fureur utérine », dans *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, par une Société de Gens de lettres, tome VII, p. 337, cité par Stéphanie Massé dans *Les Saturnales des Lumières*, op. cit., p. 244-245.

<sup>271</sup> Juvénal, *Satires*, texte établi et traduit par Pierre de La Briolle Villeneuve, Paris Les Belles Lettres, 1950, VI, v. 129-130, p. 64, cité par Stéphanie Massé dans *Les Saturnales des Lumières*, op. cit., p. 240.

de l'Ancien Régime, on contribue à perpétuer ce *topos* de la femme à l'appétit sexuel démesuré et prête à n'importe quoi pour assouvir le feu qui la dévore<sup>272</sup>. »

### La reine nymphomane

Les auteurs des pamphlets que nous étudions octroient au personnage de la reine une sexualité active dans le but de dénoncer la déviance de la réelle Marie-Antoinette. Le comportement sexuel de sa protagoniste déjoue les conventions émergentes modernes réservées à son genre. Pour cette raison, l'établissement de plusieurs correspondances demeure possible entre sa conduite « anormale » et celle d'une patiente atteinte des « fureurs utérines » décrites par les différents médecins de l'Ancien Régime. « La sexualité attribuée à Marie-Antoinette dans les pamphlets pornographiques la stigmatisait comme monstrueuse dans ses “fureurs utérines” à une époque où la nymphomanie pouvait être invoquée soit comme norme féminine, soit pour expliquer les écarts par rapport à la passivité “naturelle” des femmes<sup>273</sup>. » La nymphomanie devient un puissant outil critique pour les libellistes. On observe l'utilisation de cette pathologie dès le titre des *Fureurs utérines*. Dans le « Le Meâ Culpâ R... » du *Godemiché royal*, l'auteur s'adresse directement à Marie-Antoinette : « O toi ! dont l'existence étonne l'univers, / Monstre qu'en leurs fureurs ont vomi les enfers<sup>274</sup>. » On comprend que son comportement fortement tourné vers la sexualité « étonne », même dérange, à un degré si élevé qu'on lui prête les traits d'une créature repoussante qui est dirigée par la violence de ses pulsions infernales. Les auteurs lui accordent toutes les caractéristiques de la maladie dans le but de montrer la dangerosité de son emprise sur le royaume et de confirmer la nécessité de mettre fin à son règne. Poser ce diagnostic pour la reine permet de justifier son retrait forcé de la société afin de veiller sur elle et son rétablissement. Qu'on se le dise, on souhaite plutôt la contrôler, puisque sa conduite est perçue comme monstrueuse et dangereuse pour elle-même et ses semblables. Les recherches et définitions de Bienville et D'Aumont sont d'ailleurs fort utiles pour étudier la santé de la reine dans ces libelles.

Dans son traité, Bienville détaille premièrement plusieurs causes de la maladie. Cette dernière est tout d'abord provoquée par le dérèglement de l'utérus qui peut être ressenti par une

---

<sup>272</sup> *Id.*

<sup>273</sup> Traduction de : « The sexuality ascribed to Marie-Antoinette in the pornographic pamphlets stigmatized her as monstrous in her “uterine furors” in an age in which nymphomania could be invoked either as the feminine norm or to explain deviations from women's “natural” passivity » (Elizabeth Colwill, « Pass as a Woman, Act like a Man, Marie-Antoinette as Tribade in Pornography of the French Revolution », *art. cit.*, p. 70).

<sup>274</sup> Anonyme, *Le godemiché royal*, *op. cit.*, p. 14.

« violente secousse des organes » que sont le clitoris, le vagin ainsi que « la face interne de la matrice »<sup>275</sup> ou l'utérus. Dans *Le godemiché royal*, Junon mentionne à plusieurs reprises l'état fiévreux de son organe sexuel. Elle trouve son « con enflammé »<sup>276</sup> ou parle des « ardeurs »<sup>277</sup> de ce dernier. La protagoniste de la reine affirme aussi ressentir « dans [s]on con l'agréable fureur / Du plaisir qui [l]'échauffe & [la] fout jusqu'au cœur »<sup>278</sup>. La source de la pathologie est clairement identifiée. Elle naît au cœur de l'organe génital pour ensuite se diffuser partout dans le corps de sa victime.

Selon le même médecin, les femmes peuvent déclencher ce genre de tiraillements de plusieurs façons. Bienville constate qu'une femme peut souffrir de la maladie si elle suit l'influence d'une nymphomane :

La familiarité criminelle de ces malheureuses avec leurs jeunes Maîtresses, ou de jeunes Eleves, est une contagion plus générale qu'on ne pense. [...] Il sera donc nécessaire, si la malade s'obstine à la dissimulation, de ne la pas perdre un instant de vue, ni le jour ni la nuit, pendant laquelle on lui donnera pour compagne de sommeil une fille dont la vertu & la prudence seront à tout épreuve<sup>279</sup>.

Il importe donc de retirer les nymphomanes de la société afin qu'elles ne contaminent pas d'honnêtes demoiselles. Dans les divers pamphlets, le personnage de la reine est initié à diverses pratiques sexuelles par différentes favorites. Dans les *Fureurs utérines*, Polignac, « de ses talens instruisit Toinon. / Toinon suivit de près son lubrique modele »<sup>280</sup> et devint experte dans le domaine de la masturbation. Dans *La journée amoureuse*, la Princesse de Lamballe souhaite éduquer sa reine sur le sujet de la sodomie. Elle lui avoue : « Je te veux initier un jour dans la pratique de ce doux exercice »<sup>281</sup>. Lamballe note également l'influence que sa souveraine a eue par le passé sur sa personne : « Vous me flattez assurément : la gloire est à vous seule, qui m'avez fait brûler du même feu qui vous consumoit »<sup>282</sup>. La princesse constate qu'elle est aux prises avec les mêmes passions et remercie la reine d'en être l'initiatrice. L'influence qu'ont les personnages féminins entre elles est désignée comme une véritable menace. En effet, elles s'enseignent des façons de vivre leur sexualité sans les hommes.

---

<sup>275</sup> J. D. T. Bienville, *La nymphomanie : ou traité de la fureur utérine*, François Grasset et Comp., 1788, p. 53-54.

<sup>276</sup> Anonyme, *Le godemiché royal*, op. cit., p. 8.

<sup>277</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>278</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>279</sup> J. D. T. Bienville, *La nymphomanie*, op. cit., p. 112.

<sup>280</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, op. cit., p. 8.

<sup>281</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, op. cit., p. 49.

<sup>282</sup> *Ibid.*, p. 18.

Bienville explique également qu'il est possible de provoquer la nymphomanie si les femmes n'empruntent pas le chemin d'une vie « saine ». Il affirme qu'elles augmentent le risque de contracter la maladie en s'adonnant à une vie de débauche. « On voit aussi des filles débauchées, qui ont vécu quelques temps dans le désordre d'une vie voluptueuse, être tout d'un coup atteintes de ce mal ; ce qui arrive lorsqu'une retraite forcée les tient éloignées des occasions qui favorisent leur fatal penchant<sup>283</sup>. » Dans les *Fureurs utérines*, « Polignac épuisée [sexuellement] eut une maladie »<sup>284</sup>. Quant à la vie du personnage de Marie-Antoinette, elle ne peut certainement pas être qualifiée de vertueuse. La filiation entre la prostituée et la reine dans les libelles n'est plus à prouver. La même pièce dit être présentée « dans tous les Bordels de Paris<sup>285</sup> », ce qui laisse présager qu'on y fera participer des prostituées. De plus, la protagoniste de la reine est à plusieurs reprises accusée de vendre son corps :

Toinon pendant ce tems pour enrichir sa bonne,  
Pour fournir au besoin de caprices divers,  
Met à prix ses faveurs, courtise le Calonne,  
Et dans tous ses plaisirs fait entrer l'univers<sup>286</sup>.

On l'associe à la prostituée puisqu'elle octroie des plaisirs charnels en échange de rémunérations. Or, il est évident que ce salaire est superflu, puisque la famille royale a accès à toutes les richesses disponibles. Donc, la protagoniste s'adonne à la prostitution non par nécessité, mais parce qu'elle désire à tout prix s'accoupler, ce qui pose problème. Seules les prostituées peuvent manifester leurs désirs charnels et faire preuve d'initiative sexuelle. Si une femme n'est pas passive pendant le coït, cette dernière est traitée telle une fille de joie. Pour cette raison, la figure de la femme de rue est sans cesse mise en parallèle avec celle de la reine.

De plus, l'une des plus grandes causes de la nymphomanie identifiées par Bienville est la masturbation. Il décrit cette pratique comme un fléau. « On ne tardera point à découvrir que la véritable cause de la maladie est la masturbation<sup>287</sup>. » « Cette funeste manie de Masturbation, dont l'imagination est artisanne, conduit à des excès dont insensiblement on n'est plus maître, excès d'autant plus dangereux qu'il ne se trouve jamais d'obstacle dans l'action, que ceux que fait naître l'épuisement, ou l'extinction des forces<sup>288</sup>. » La masturbation ne sera pas ici analysée en détail,

---

<sup>283</sup> J. D. T. Bienville, *La nymphomanie*, op. cit., p. 33.

<sup>284</sup> Anonyme, *Fureurs utérines de Marie-Antoinette*, op. cit, p. 13.

<sup>285</sup> *Id.*

<sup>286</sup> *Id.*

<sup>287</sup> J. D. T. Bienville, *La nymphomanie*, op. cit., p. 113.

<sup>288</sup> *Ibid.*, p. 174.

puisque le prochain chapitre du présent mémoire s'y consacrera en grande partie. Toutefois, soulignons la présence de cette « detestable manœuvre<sup>289</sup> » entre autres dans *Le godemiché royal*. Le personnage de Marie-Antoinette parle du godemiché comme d'un « remède<sup>290</sup> », comme si elle était malade. Cette pratique solitaire peut être entraînée par le pouvoir de livres dangereux. Bienville met alors en garde les femmes contre les « néfastes » lectures. Ces dernières « donneront encore de l'extension à cette véhémence naturelle, si elles s'entretiennent avec des romans luxurieux qui commencent par disposer le cœur aux sentiments tendres, & finissent par inspirer & apprendre les lascivités les plus grossières<sup>291</sup>. » On croit que les femmes sont plus sensibles à ce type de danger à cause de la qualité de leur imagination. « La sensibilité de leurs fibres molles, fluides et délicates les rend particulièrement sensibles aux effets de la lecture<sup>292</sup>. » Dans *L'Autrichienne en goguettes*, Polignac succombe à un célèbre livre érotique. Elle répond à ses partenaires : « Vous me laissez-là dans une belle situation ! heureusement que, tandis que vous occupiez bien votre temps, je tenais d'une main *le Portier des Chartreux*, & de l'autre je ne restais pas oisive<sup>293</sup>. » Cet ouvrage possède une « mauvaise » influence, puisqu'il l'incite à s'adonner aux plaisirs solitaires. La représentation de femmes exaltées par leur lecture, une main cachée sous leurs jupons et l'autre tenant un livre, demeure un thème fréquent dans la littérature érotique de l'Ancien Régime. Il s'agit souvent d'un moment clef dans l'ouvrage, puisqu'il est illustré à de nombreuses reprises (voir Annexes 12, 13 et 14).

Selon Bienville, l'inefficacité de l'homme peut être tout autant une cause de la nymphomanie. Le médecin constate que « [l]es femmes mariées n'en sont point exemptes, sur-tout celles qui se trouvent unies à des époux d'un tempérament foible, qui exige de la sobriété dans les plaisirs, ou à un homme froid, peu sensible aux délices de la jouissance<sup>294</sup>. » Les insuffisantes performances masculines sont sans cesse évoquées dans les pamphlets par le personnage Marie-Antoinette. Elle justifie son adultère par les incapacités de son époux. Dans les *Fureurs utérines*, elle s'exclame en parlant d'Artois : « il aura mes appas ; / Lui seul de mon affront va me faire justice<sup>295</sup>. » L'amant de la reine parvient à la satisfaire contrairement à Louis. La souveraine

---

<sup>289</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>290</sup> Anonyme, *Le godemiché royal*, *op. cit.*, p. 6.

<sup>291</sup> J. D. T. Bienville, *La nymphomanie*, *op. cit.*, p. 34.

<sup>292</sup> Jean-Marie Goulemot, *Ces livres qu'on ne lit que d'une main*, *op. cit.*, p. 71.

<sup>293</sup> François-Marie Mayeur de Saint-Paul, *L'Autrichienne en goguettes*, *op. cit.*, p. 12-13.

<sup>294</sup> J. D. T. Bienville, *La nymphomanie*, *op. cit.*, p. 33.

<sup>295</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, *op. cit.*, p. 4.

demande justice, puisque son mari n'arrive pas à la combler. Ces vers noblement tournés semblent issus de textes antiques. Toutefois, l'héroïsme se dégonfle rapidement quand le lecteur comprend les visées sexuelles et égoïstes de la reine. Il constate le ridicule du personnage qui place le plaisir corporel au sommet de ses priorités.

En plus d'établir l'origine des fureurs utérines, Bienville et Aumont détaillent les différents symptômes physiques et psychologiques qu'il est possible d'observer chez une femme atteinte de la pathologie. Ces hommes sont persuadés que les nymphomanes ne se préoccupent que de foutre ; que leur « con » contrôle l'entièreté de leurs pensées et de leurs gestes. En effet, Aumont confirme que ces femmes ne sont « occupées que des idées relatives à cet objet<sup>296</sup> ». Bienville constate également qu'elles « ne songent qu'au fatal objet qui cause leur maladie, elles ne voient que lui, toutes les puissances de leur ame en sont comme immobiles, elles n'apperçoivent & n'entendent plus rien de ce qui se passe autour d'elles<sup>297</sup> ». Dans *Le godemiché royal*, Junon confie : « Mon con parle, il suffit, que m'importe le reste ? Ces mouvemens lascifs en mon con excités, / Voilà mon seul oracle, il doit être écouté<sup>298</sup> ». On constate qu'elle est à la totale merci de ses pulsions vaginales. L'auteur compare cet assujettissement à celui des oracles, lesquels dictaient aveuglement les comportements des personnages du théâtre classique. Dans les *Fureurs utérines*, le personnage de la reine ne plie pas devant les consignes prudes qu'elle devrait suivre. Elle détourne le langage galant : « Pudeur défend d'oser ; amour me dit que j'ose ; / Au dernier j'obéis<sup>299</sup>. » Elle se laisse entraîner par ses désirs plutôt que de tenter de les restreindre.

Les deux mêmes médecins affirment également que les nymphomanes sont prêtes à tout pour rassasier cette faim qui tenaille leur utérus. Aumont croit que les femmes, « qu'un appétit vénérien demésuré porte violemment à se satisfaire, à chercher sans pudeur les moyens de parvenir à ce but », peuvent « être porté[es] jusqu'à la manie, jusqu'aux plus grands excès physiques & moraux, qui tendent tous à la jouissance de l'objet, par le moyen duquel peut être assouvie la passion ardente pour le coit<sup>300</sup> ». Dans *La journée amoureuse*, Antoinette n'éprouve aucun remords à s'accaparer l'amant de sa femme de chambre, la demoiselle Dumont, pour jouir. Le monologue de l'acte II, scène II, fait voir les intentions de la reine de voler Dubois, le valet-de-chambre du roi.

<sup>296</sup> Stéphanie Massé, *Les Saturnales des Lumières*, op. cit., p. 244-245.

<sup>297</sup> J. D. T. Bienville, *La nymphomanie*, op. cit., p. 36.

<sup>298</sup> Anonyme, *Le godemiché royal*, op. cit., p. 13.

<sup>299</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, op. cit., p. 3.

<sup>300</sup> Stéphanie Massé, *Les Saturnales des Lumières*, op. cit., p. 244-245.

« *Seule* », elle confie aux spectateurs : « Mais chut ... Mlle. Dumont revient ... il faut qu'elle ignore que je veux lui souffler son amant<sup>301</sup>. » Cet aparté révèle à l'auditoire le réel visage d'Antoinette. Toute comme le peuple, les spectateurs connaissent le caractère malveillant de la reine. De plus, Bienville ajoute que « [t]outes les personnes connues ou inconnues sont sollicitées, pressées & poursuivies par [ces malades], dans l'espoir d'en jouir<sup>302</sup>. » Elles acceptent ainsi de partager leur lit avec « les premiers venus<sup>303</sup> ». Dans *Le godemiché royal*, le personnage de la reine reconnaît : « Tous les vits désormais pourront foutre Junon, / Et je veux me servir de mon illustre con<sup>304</sup>. » Pour Hébée et Junon, il est clair que « [t]ous les vits sont faits pour les cons<sup>305</sup>. » Ainsi, Hébée présente à sa souveraine différents sexes masculins de tailles ou de formes variées. « Priape au vit quarré, Pan au vit de Triton, / Silene au vit perçant & plus vif qu'un poisson, / De foutre imbiberont votre illustre derrière<sup>306</sup>. » Ces personnages mythologiques évoquent les orgies antiques. Priape est le dieu des plaisirs de la chair, Pan est une divinité reconnue pour ses pouvoirs sexuels et Silene est un satyre lié à l'ivresse, puisqu'il est le fils adoptif de Dionysos. Le physique varié de leur sexe ne dérange aucunement les protagonistes féminines parce que les membres masculins servent tous à assouvir leurs pulsions sexuelles. C'est tout ce qui compte. Dans *La journée amoureuse*, la Princesse de Lamballe adopte le même raisonnement. « La philosophie est bonne à connoître : je veux la mettre en pratique le reste de ma vie : tous les vits me plairont, quelque soit leur taille<sup>307</sup>. » Cette réflexion est présentée comme s'il s'agissait d'une résolution, voire d'une révélation éclairée et sage prise par les protagonistes, ce qui a pour effet d'accentuer le ridicule de la situation. De plus, le statut social de ses partenaires n'importe pas non plus aux personnages de Marie-Antoinette. La diversité des origines sociales chez ses amants excite même celle-ci. Dans *La journée amoureuse*, plusieurs scènes sont dédiées aux monologues d'Antoinette. « *Seule* », elle raconte :

J'ai foutu avec les courtisans les mieux famés sur l'article ; je me suis fait manier par les célèbres tribades : j'ai fait en un mot un fréquent exercice de la fouterie, j'en conviens. Mais il manquoit à mon histoire galante d'avoir éprouvé la valeur des couilles roturières. Grâce à M. Dubois, que j'attends, ce trait ne manquera plus à ma vie<sup>308</sup>.

<sup>301</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, op. cit., p. 28.

<sup>302</sup> J. D. T. Bienville, *La nymphomanie*, op. cit., p. 80.

<sup>303</sup> *Ibid.*, p. 39-40.

<sup>304</sup> Anonyme, *Le godemiché royal*, op. cit., p. 6.

<sup>305</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>306</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>307</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, op. cit., p. 67.

<sup>308</sup> *Ibid.*, p. 55-56.



La reine souhaite expérimenter tous les partenaires possibles sans faire de discrimination. Il est d'autant plus nécessaire de s'orienter vers de nouveaux types de partenaires, puisque la plupart des nobles ne parviennent plus à l'érection dans les pamphlets révolutionnaires. Dubois, ne possédant aucun titre, est plus près symboliquement du peuple bourgeois, idéalisé pour sa vitalité et sa performance. En préférant cet homme modeste, Antoinette constate la faiblesse et la déchéance de sa propre classe. Lasse des « petits-mâîtres », elle annonce l'avènement d'un autre groupe.

En outre, un des symptômes physiques majeurs décrits par Bienville est une « chaleur brûlante par-tout le corps<sup>309</sup> ». Le champ sémantique du feu pour présenter la passion, comme tant de métaphores usuelles, est intrinsèquement lié à celui du corps fiévreux et malade dans l'ouvrage du médecin. Les protagonistes féminines, dans les pamphlets sélectionnés, sont tout autant tourmentées par le même brasier. Dans *Le godemiché royal*, Junon se dit être « plus chaude que braise<sup>310</sup> ». Dans les *Fureurs utérines*, « [p]ar les plus chauds baisers elle prouve sa flamme<sup>311</sup> ». Dans *La journée amoureuse*, le personnage de la reine est emporté par « le feu violent des passions<sup>312</sup> » et son « con est brûlant d'amour<sup>313</sup> ». Elle « sen[t] dans tout [s]on corps un feu<sup>314</sup> », puis avoue qu'un « feu [la] dévore : [qu'elle est] dans un brasier d'amour<sup>315</sup> ». Bienville explique la nonchalance du choix des partenaires des nymphomanes par leurs visions, qui sont troublées par leurs pulsions. « Dans le tourbillon de flammes qui composent leur atmosphère, les traits de feu qui partent de leurs yeux, peuvent bien briller l'objet, quelque défectueux qu'il puisse être, jusqu'à transformer un Vulcain en un Adonis<sup>316</sup>. » Dans les *Fureurs utérines*, Artois devient « aussi beau que le fringant Narcisse<sup>317</sup> ».

Selon les études de D'Aumont et de Bienville, les personnages de Marie-Antoinette ainsi que ses compagnes peuvent être qualifiées de nymphomanes pour de nombreuses raisons. Ces dernières souffrent des mêmes symptômes physiques et psychologiques. Leurs comportements et leurs fréquentations peuvent entraîner une contagion. Il faut ainsi enfermer la reine pour empêcher

---

<sup>309</sup> J. D. T. Bienville, *La nymphomanie*, op. cit., p. 80.

<sup>310</sup> Anonyme, *Le godemiché royal*, op. cit., p. 12.

<sup>311</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, op. cit., p. 11.

<sup>312</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, op. cit., p. 10.

<sup>313</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>314</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>315</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>316</sup> J. D. T. Bienville, *La nymphomanie*, op. cit., p. 37.

<sup>317</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, op. cit., p. 4.

la contamination ou la soigner pour éviter qu'elle n'influence d'autres femmes. On peut ainsi considérer sa sexualité comme déviante. On ne voudrait que d'autres l'imitent.

\*\*\*

Plusieurs hommes de science de l'Ancien Régime arrivent à la conclusion que l'organe sexuel féminin n'a pas besoin d'être actif lors des rapports intimes. Les femmes deviennent ainsi passives à leurs yeux et doivent le rester afin d'engendrer une descendance. La protagoniste de Marie-Antoinette fait preuve d'agentivité à de nombreuses reprises dans les différents libelles. Elle initie les rapports avec ses amant·e·s, prend les devants pour atteindre la jouissance en indiquant les rapprochements qu'elle préfère, etc. Même si la plupart du temps elle parvient à ses buts, il arrive que, par la faute de son dynamisme, elle fasse perdre la vigueur au sexe mâle. Ses partenaires masculins, particulièrement le Comte d'Artois, ne réussissent à avoir des rapports avec leur reine qu'en accédant eux-mêmes au rôle actif. La naissance des enfants royaux peut ainsi être justifiée par des relations hétérosexuelles « normales » et « saines ». Ces rapports sont toutefois rares dans les pamphlets étudiés. Le personnage Marie-Antoinette peut être considéré comme une femme déviante, puisque celle-ci tente d'usurper le rôle masculin lors du coït. Afin de confirmer la déviance de son corps, les pamphlétaires lui prêtent toutes les caractéristiques d'une nymphomane. On souhaite l'isoler en prétextant vouloir la soigner, mais ce qu'on désire réellement, c'est la faire disparaître symboliquement et physiquement.

## CHAPITRE TROISIÈME

### MARIE-ANTOINETTE : LA LIBERTINE

[C]onsidérant à quel point l'espèce humaine est dégradée par le vice de notre ancien système social, je me suis convaincu de la nécessité d'opérer une entière régénération et, si je peux m'exprimer ainsi, de créer un nouveau peuple<sup>318</sup>.

Fêtards, égocentriques, malhonnêtes, mais surtout libertins, les aristocrates ont mauvaise réputation à la fin de l'Ancien Régime. Plusieurs rumeurs circulent : des réceptions orgiaques auraient cours à Versailles et Marie-Antoinette en serait la grande organisatrice<sup>319</sup>. La reine est perçue comme la pire libertine. Nymphomane, elle tente de jouir de toutes les sortes de plaisirs imaginables. Au même moment, les discours scientifiques et philosophiques de l'époque condamnent cette sexualité dévergondée. Les républicains désirent créer une nouvelle descendance bourgeoise « saine » et en « santé » à l'aide d'activités hétérosexuelles et procréatrices seulement. Les pratiques sexuelles qui diffèrent de ces dernières sont alors perçues comme non-naturelles et dangereuses. Elles représentent une menace pour la continuité de l'humanité parce qu'elles visent le plaisir charnel au lieu de la création d'un avenir humain. Dans les libelles, la sexualité libertine de la reine la détourne du « droit » chemin. Cette protagoniste cherche et revendique la jouissance dans ses relations sexuelles. Elle s'écarte de son rôle de génitrice et n'incarne pas les rôles de « bonne » épouse et de « bonne » mère. Sa recherche des plaisirs l'éloigne de la monogamie et de l'hétérosexualité, puisqu'elle pratique diverses formes de sexualité. Ces sexualités « anormales »

<sup>318</sup> Maximilien de Robespierre cité par Chantal Thomas, *La reine scélérate*, op. cit., p. 137.

<sup>319</sup> Cécile Berly, « Le corps écrit de Marie-Antoinette », art. cit., p. 186, Chantal Thomas, *La reine scélérate*, op. cit., p. 46, 98.

sont réclamées à plusieurs reprises par la reine et sont préférées à la pénétration masculine sur laquelle elle ne peut pas toujours compter.

## *La condamnation de la sexualité épicurienne*

### **La noblesse malade**

Les fondements politiques de la monarchie ne sont pas les seuls à être fortement contestés pendant la crise révolutionnaire. On reproche tout autant à la noblesse son mode de vie, puisque « l'aristocrate devient l'ennemi officiel du régime, et le libertinage la marque d'une appartenance coupable à l'Ancien Régime<sup>320</sup>. » Dans son ouvrage, Tissot rapporte les paroles de Montesquieu qui constate que « se livrer à la débauche [...] a toujours été funeste à la population[. Ce] n'est point suivre les loix de la nature, mais les violer<sup>321</sup>. » Divers mouvements de pensée, tels que le naturalisme, le matérialisme et le sensualisme, ont promu, pendant le siècle des Lumières, le libertinage. Les bourgeois considèrent à présent ces idées comme rétrogrades et veulent réimplanter des mœurs vertueuses au sein de la population française. Plusieurs pamphlétaires prêtent leur plume à ces nouveaux idéaux. « Face à la société aristocratique, épris d'écrits licencieux, le libelliste patriote s'érige en défenseur de l'ordre moral. [...] Grâce à lui se propage en même temps la vision idéalisée du peuple innocent et de la bourgeoisie vertueuse<sup>322</sup>. »

Afin de confirmer la dangerosité de ce mode de vie épicurien, les aristocrates sont décrits comme des malades. En effet, il n'y a pas que Marie-Antoinette qui est aux prises avec des symptômes pathologiques. « Avant même la Révolution qui s'empare avec force de cette idée, les récits de séduction entretiennent [...] le mythe d'une noblesse épuisée à force de débauches<sup>323</sup>. » Tissot avoue que les jeunes gens qui pratiquent le libertinage « prennent & l'air & les infirmités des vieillards ; ils deviennent pales<sup>324</sup> ». Dans les pamphlets, par exemple, le comte d'Artois souffre de « mal vénérien », la reine de « fureurs utérines », des « tares emblématiques qui, au dire des libellistes, infectent les courtisans de Versailles<sup>325</sup>. » Dans *Le godemiché royal*, la suivante

---

<sup>320</sup> Stéphanie Genaud, « Éros politique », *art. cit.*, p. 582.

<sup>321</sup> Montesquieu, *Esprit des loix*, livre 16, ch. 12, cité par Samuel Auguste André David Tissot, *L'onanisme*, *op. cit.*, p. 170.

<sup>322</sup> Maurice Lever, *Anthologie érotique*, *op. cit.*, p. 1029-1030.

<sup>323</sup> Stéphanie Genaud, « Éros politique », *art. cit.*, p. 580.

<sup>324</sup> Samuel Auguste André David Tissot, *L'onanisme*, *op. cit.*, p. 6.

<sup>325</sup> Antoine Baecque, *Le corps de l'histoire*, *op. cit.*, p. 176.

s'inquiète même que la reine ait attrapé la « chaude-pisse<sup>326</sup> » (la gonorrhée). « Usé, énervé au sens étymologique, le libertin représente ainsi un [...] fléau pour la collectivité<sup>327</sup>. » On souhaite montrer la dégénérescence du système politique monarchique en associant métaphoriquement le corps noble au corps politique. Ce dernier est menacé par la perversité de ses dirigeants. Il devient à son tour défectueux, décadent et malade.

## Le droit au plaisir

Afin d'attaquer le libertinage, les pamphlétaires peignent les pensées qui motivent le dévergondage comme absurdes et déraisonnables. Leurs personnages invoquent sans cesse le droit aux jouissances charnelles. Leurs arguments s'inspirent des idées épicuriennes présentes dans les ouvrages érotiques de l'Ancien Régime. Pour les républicains, ces propositions ne méritent plus d'être débattues parce qu'elles sont dépassées. La façon de concevoir le monde des protagonistes est déchue au même titre que le système féodal. Les libellistes mettent en scène des personnages qui s'obstinent devant de vertueuses « avancées » idéologiques. Ils confirment que le temps de ces réfractaires est révolu.

Le premier argument des libertins, dans les pamphlets étudiés, repose sur une interprétation poussée à l'extrême du naturalisme. Ils perçoivent les besoins dictés par la nature dans leurs pulsions sexuelles et, pour cette raison, se donnent le droit de les combler. Dans son *Traité de l'âme* (1751), le philosophe La Mettrie remarque : « À vrai dire, le bonheur dépend des causes corporelles, telles que certaines dispositions du corps, naturelles ou acquises, je veux dire, procurées par l'action de corps étrangers sur le nôtre<sup>328</sup>. » « [S]a conception s'enracine dans un fond culturel renvoyant ici à un univers savant d'un naturalisme à l'antique où la lecture de Lucrèce conduit à des conclusions plus pratiques que théoriques et où les leçons de volupté du *De rerum natura* [(poème traduit des doctrines d'Épicure)] s'appliquent à la lettre<sup>329</sup> ». Stéphanie Massé note une certaine évolution de la conception naturaliste dans les libelles. La nature devient une « grande ordonnatrice des ardeurs sexuelles excessives<sup>330</sup> » :

Mais alors que la « représentation du corps emprunte [chez les romanciers libertins] les détours d'une éloquence qu'inspire une conception savante de la nature », dans le théâtre érotique, cette conception

<sup>326</sup> Anonyme, *Le godemiché royal*, op. cit., p. 7.

<sup>327</sup> Stéphanie Genaud, « Éros politique », art. cit., p. 580.

<sup>328</sup> Stéphanie Massé, *Les Saturnales des Lumières*, op. cit., p. 259.

<sup>329</sup> *Id.*, p. 260.

<sup>330</sup> *Id.*

devient uniquement « foutative », axée sur des corps beaucoup plus préoccupés par l'action que par une réflexion sur les mouvements de la nature<sup>331</sup>.

Les personnages ne cherchent plus à débattre du droit aux plaisirs dans de longues tirades, comme le faisaient leurs prédécesseurs. Au théâtre, l'action devient maître. « En effet, rien ne sert de réfléchir aux causes ou aux “ramifications” des mouvements physiologiques, puisque foutre, bander, décharger est dans la nature de l'homme et que la volonté, enchaînée par cette même nature, ne peut, de toute façon, y résister<sup>332</sup>. » Dans *La journée amoureuse*, Antoinette implore sa suivante de mettre fin aux hypocrites protocoles et au langage galant. Alors que la Princesse de Lamballe conserve « *son ton de cour* », le personnage de la reine lui répond : « Ecoute, ma belle, n'emploi [*sic*] plus, je t'en conjure, ce ton respectueux dans nos têtes-à-têtes. Tu as déclaré ne point vouloir me quitter. Eh bien ! il est inutile de faire les bégueules, les hypocrites. Parlons le langage de la nature. Donne moi un baiser...<sup>333</sup> » Trêve de bavardage ! On révèle les véritables intentions par le biais des besoins sexuels que la nature nous dicte. On ne tente plus de voiler sa réelle nature. Dans *Le godemiché royal*, Hébée et Junon justifient leur mode de vie à l'aide d'un chant. Elles entament un duo sur l'air de *Votre cœur, aimable bergère* :

Dans la nature tout engaine,  
 Dans les eaux foutent les poissons,  
 La chevre s'accouple dans la plaine,  
 Et dans les airs les moucheron :  
 Foutons, foutons à perdre haleine,  
 Tous les vits sont faits pour les cons<sup>334</sup>.

Ces femmes utilisent les thèses naturalistes pour justifier la recherche du plaisir. La chanson ridiculise également la passion de la reine Marie-Antoinette pour les animaux, bien connue entre autres par le hameau qu'elle fait aménager à côté de son Petit Trianon en 1782. Cet extrait fait également écho aux vers de Lucrèce dans son Livre IV *De natura rerum*, un ouvrage fréquemment repris au XVIII<sup>e</sup> siècle :

Au détroit fougueux de la vie, dès que s'épanche en nous  
 la semence première, le jour de sa maturation,  
 de l'extérieur confluent les images de divers corps,  
 promesse d'un beau visage et d'un teint éclatant,  
 qui excitent les régions gonflées par la semence [...]  
 Tels les amants, jouets des images de Vénus [...]  
 Jamais les oiseaux, les fauves, les bestiaux petits ou gros,  
 les juments ne pourraient se soumettre aux mâles  
 si leur nature, brûlant, débordant, n'entraîne en rut

<sup>331</sup> *Ibid.*, p. 261.

<sup>332</sup> *Ibid.*, p. 265.

<sup>333</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, *op. cit.*, p. 16.

<sup>334</sup> Anonyme, *Le godemiché royal*, *op. cit.*, p. 8.

et ne jouissait du plaisir donné aux assaillants<sup>335</sup>.

Dans l'extrait du pamphlet, comme dans celui de Lucrèce, les protagonistes sont réduits à des animaux. L'humain est ici un animal comme un autre qui est poussé par le désir naturel de se reproduire. Peu importe leur nature ou leur milieu – marin, aérien ou terrestre –, toutes les créatures vivantes se tournent vers ce but. Toutefois, « pour les philosophes et les médecins des Lumières, [...] [e]n se prenant comme objet de jouissance, l'individu se réduit lui-même à n'être qu'une chose au service d'un penchant animal<sup>336</sup>. » L'usage de la métaphore animale est d'ailleurs courant dans les libelles. « À lire la littérature pamphlétaire, il semble même que l'humanité, en particulier cette part d'humanité que représentent la reine et le clan aristocrate et royaliste, se soit dégradée jusqu'à retomber en deçà de l'humain<sup>337</sup>. » Il s'agit d'une technique que les auteurs de travestissement emploient pour transformer leurs personnages royaux et sacrés en « une humanité assez basse » et pour les démasquer en les rabaissant « jusqu'à un degré animal »<sup>338</sup>. Rappelons que plusieurs caricaturistes révolutionnaires prêtent également des traits d'autruche ou de hyène à Marie-Antoinette (voir Annexes 8 et 9). Il existe un pamphlet intitulé *La chasse aux bêtes puantes et féroces, qui, après avoir inondé les bois, les plaines, etc., se sont répandues à la cour et à la capitale* (1789). La reine y est assimilée à une panthère qui s'est « échappée à la cour d'Allemagne, a séjourné en France quelques années sans y commettre de ravages... mais [qui] depuis un certain temps, [...] a repris toute la rage germanique<sup>339</sup>. » Louis subit le même genre de railleries et est souvent comparé à un gros verrot (voir Annexe 10). « [D]ans les journaux, [...] Desmoulins annonce ainsi la fuite du roi, dans *Les Révolutions de France et de Brabant* : “On prévient les citoyens qu'un gros cochon s'est enfui des Tuileries”<sup>340</sup>. » Dans *La journée amoureuse*, le personnage de Marie-Antoinette l'appelle à plusieurs reprises son « cochon<sup>341</sup> ».

Les libertins représentés dans notre corpus s'appuient également sur les thèses matérialistes pour justifier leur recherche des plaisirs. Dès le XVI<sup>e</sup> siècle, des intellectuels développent cette philosophie inspirée notamment de Démocrite et d'Épicure. « [A]cceptant le monde pour éternel, ils nient l'immortalité de l'âme [...]. Au mépris des interdictions liées au salut, le libertin, affranchi

<sup>335</sup> Lucrèce, *De la nature. De rerum natura*, L. IV, v. 1030-1208.

<sup>336</sup> Elsa Dorlin, Grégoire Chamayou, « L'objet = X. Nymphomanes », *art cit.*

<sup>337</sup> Chantal Thomas, *La reine scélérate*, *op. cit.*, p. 138.

<sup>338</sup> Jean Leclerc, *L'Antiquité travestie*, *op. cit.*, p. 287.

<sup>339</sup> Chantal Thomas, *La reine scélérate*, *op. cit.*, p. 139-140.

<sup>340</sup> Laurence Daigneault Desrosiers, *Le fonctionnement de la pornographie politique*, *op. cit.*, p. 21.

<sup>341</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, *op. cit.*, p. 24.

des dogmes et des doctrines, revendique la jouissance immédiate et se donne lui-même pour fin<sup>342</sup>. » Le corps humain se caractérise par sa matérialité et sa nature éphémère. Il n'y a rien après la mort ; ni paradis, ni enfer. Le libertin jouit au maximum de l'unique vie qui lui est offerte. Dans *L'Autrichienne en goguettes*, Artois se réduit symboliquement à son éjaculation. Il affirme à la reine : « Tu vas recevoir mon âme<sup>343</sup>. » Dans les *Fureurs utérines*, Coigny fait de même. Il « decharge l'âme<sup>344</sup> ». D'un côté, le sperme peut être ici comparé à l'âme, qui, du latin *anima*, anime le corps de la femme, comme l'âme anime le corps d'un être vivant. Cette semence masculine activerait la passivité des œufs de la femme qui, selon la vision biologique de l'époque, n'attendent que d'être « animés » pour donner naissance. L'âme n'est plus considérée pour sa spiritualité et son immatérialité. Elle est plutôt réduite « à n'être que le fruit d'une activité mécanique<sup>345</sup> ».

De plus, la philosophie morale matérialiste s'articule autour de « la distinction entre plaisir et déplaisir[. Cette démarcation] éclaire seule la voie conduisant au bien que chacun poursuit<sup>346</sup> ». Le bonheur est intimement lié au plaisir charnel. Dans *L'Autrichienne en goguettes*, comme dans tous les libelles à l'étude, le récit s'articule autour de la question de la jouissance. Les protagonistes y chantent l'éloge de la volupté :

LA REINE

Quand je vois autour de moi  
le Plaisir, l'amour & les Graces ;  
me fixer sur leurs traces  
c'est du bonheur suivre la loi.

LE CTE. D'ARTOIS, à la Reine

O bien suprême !  
Je suis près de ce que j'aime ;  
Mon cœur navré de plaisirs,  
Ne forme plus de desirs.

MAD. DE POLIGNAC

Aimable Princesse,  
pour moi quelle allégresse,  
lorsque je puis à tous moments  
plonger vos sens  
dans la plus douce ivresse !

*Ensemble*

Quand je vois autour de moi

<sup>342</sup> Raymond Trousson, *Romans libertins du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Robert Laffont, 1999, p. III.

<sup>343</sup> François-Marie Mayeur de Saint-Paul, *L'Autrichienne en goguettes*, op. cit., p. 12.

<sup>344</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, op. cit., p. 11.

<sup>345</sup> Stéphanie Massé, *Les Saturnales des Lumières*, op. cit., p. 262.

<sup>346</sup> *Ibid.*, p. 259.



le Plaisir, l'amour & les Graces ;  
me fixer sur leurs traces,  
c'est du bonheur suivre la loi<sup>347</sup>.

Ces protagonistes sont dirigés par les lois de la jouissance. La recherche des plaisirs demeure leur seul code de conduite. Les personnages délaissent les règles morales de la pudeur. La reine est, en quelque sorte, la porte-voix de la pensée matérialiste. Ses partenaires répètent son couplet et valident ainsi sa façon de concevoir le monde. Elle les guide dans la débauche libertine.

Dans cet extrait, on remarque également que les propos sensualistes illustrent des thèses et des arguments empruntés à la philosophie matérialiste. Le discours sensualiste, très présent dans la littérature érotique de l'Ancien Régime, provient des recherches effectuées dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle sur la notion de sensibilité rattachée aux cinq sens et au système nerveux. Le but des démarches scientifiques n'est pas uniquement de comprendre la manière dont les sensations physiques influencent les idées et les mœurs. On souhaite en plus rendre cette connaissance utile et s'en servir pour rendre les êtres humains meilleurs et même plus heureux. « Le désir, apprend-on à la lecture du *Traité des sensations* de l'abbé de Condillac, est toujours lié à la représentation d'un besoin, lequel retrace le tableau d'une sensation antérieure qui devient à son tour "la cause des degrés de vivacité, avec lesquels les facultés de l'âme s'appliquent à un bien, dont la jouissance devient nécessaire"<sup>348</sup>. »

Il s'agit, en somme, de poser le problème de la sensation de manière à fonder le savoir sur le terrain de l'expérience. C'était là le parti défendu par John Locke dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et cette hypothèse empiriste élevée au statut paradoxal d'axiome sera sans cesse reprise et radicalisée au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. « Je suis corps et je pense » : tel est le principe auquel s'en remet cette nouvelle forme du savoir et que condense en une maxime Voltaire<sup>349</sup>.

Dans le *Cinquième discours en vers sur l'homme* de Voltaire (1737), on note l'influence des trois philosophies que nous venons de mentionner :

Par le seul mouvement il [le dieu de la nature] conduit la matière ;  
Mais c'est par le plaisir qu'il conduit les humains [...]  
Par lui le corps agit, le cœur sens, l'esprit pense [...]  
Les mortels en un mot n'ont point d'autre moteur<sup>350</sup>.

Les pamphlets étudiés présentent diverses expériences physiques qui éveillent les sens. Dans *La journée amoureuse*, Lafayette procure les « plus vives sensations<sup>351</sup> » à la reine. Le toucher est

<sup>347</sup> François-Marie Mayeur de Saint-Paul, *L'Autrichienne en goguettes*, op. cit., p. 5-6.

<sup>348</sup> Marc-André Bernier, *Libertinage et figures du savoir. Rhétorique et roman libertin dans la France des Lumières (1734-1751)*, Ste-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2001, p. 211-212.

<sup>349</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>350</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>351</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, op. cit., p. 9.

également omniprésent par les nombreuses « caresses<sup>352</sup> » et les différentes parties du corps mises en scène à la manière des tableaux tels que présentés dans les ouvrages érotiques. Un personnage « va du con au cul, de la bouche à l'aisselle, / De l'aisselle il retombe & part sur un tetin<sup>353</sup> », un autre « [b]aise le cul, la motte, & pour tout dire, fout<sup>354</sup> », etc. Dans *L'Autrichienne en goguettes*, les longues didascalies sont transformées en tableaux érotiques, montrant bien que la pièce est destinée à être lue plutôt que jouée. La reine dit elle-même former un tableau avec ses partenaires<sup>355</sup> :

*Antoinette s'avance dans les bras de Polignac qu'elle embrasse étroitement, tandis que sa langue cherche et joue avec celle de la Confidente. Elle représente par conséquent au Comte d'Artois la plus belle croupe de monde [...] Il [Artois] lève un léger jupon de linon, découvre deux fesses blanches comme la neige [...]*<sup>356</sup>.

Ces descriptions accumulent les parties du corps, les textures et les couleurs. L'auteur précise en plus le poids du vêtement de la reine. Le lecteur peut ainsi visualiser aisément ces participants et presque ressentir à son tour l'exaltation de l'expérience. Grâce à l'utilisation de tableaux érotiques, le peuple peut accéder librement au sexe de la reine prostituée<sup>357</sup>.

Dans les pamphlets, le libertin se donne la mission de participer à toutes les aventures qu'on lui propose, peu importe de quels types il s'agit. Cette philosophie souligne l'importance du recentrement sur soi dans le but d'accéder au plaisir instantané. Elle est toutefois poussée à l'extrême dans les pamphlets. Dans cette quête charnelle, les protagonistes ne s'intéressent qu'à combler dans l'immédiat leurs besoins sexuels et à le faire de façon exagérée. Les personnages se « no[ient] ensemble [de façon démesurée] / Dans des flots de plaisirs<sup>358</sup> ». Il n'y a pas de demi-mesure. « *Ensemble* », ils « [v]uid[ent] la coupe du bonheur »<sup>359</sup>. La recherche des plaisirs ne se réalise pas dans la modération, mais plutôt dans l'excès. De plus, dans les libelles, la mise en scène du groupe – des orgies – accentue l'exubérance et l'outrance des coïts. Un seul partenaire ne suffit plus à combler la soif de la reine.

Les pamphlétaires révolutionnaires invalident ces arguments libertins et soutiennent que ces idées appartiennent au passé. Ils présentent ces philosophies comme étant excessives dans

<sup>352</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, op. cit., p. 11.

<sup>353</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>354</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>355</sup> François-Marie Mayeur de Saint-Paul, *L'Autrichienne en goguettes*, op. cit., p. 15.

<sup>356</sup> *Ibid.*, p. 14-15.

<sup>357</sup> Voir supra, ch. I, p. 16.

<sup>358</sup> François-Marie Mayeur de Saint-Paul, *L'Autrichienne en goguettes*, op. cit., p. 11.

<sup>359</sup> *Ibid.*, p. 12.

l'optique d'en montrer les failles et de confirmer la nécessité de les éradiquer. Les libellistes « fustige[nt] les mœurs des grands au moyen de leur propre obsession libertine, et retourne[nt] contre eux le langage de l'obscène, dans une surenchère qui ne cessera de s'amplifier jusqu'à la fin du siècle<sup>360</sup>. » L'apogée de ces pensées épicuriennes se manifeste à la fin du siècle notamment dans l'ouvrage *La nouvelle Justine, suivie de L'histoire de Juliette* (1797) de Donatien Alphonse François de Sade. L'excitation sexuelle y est due à des activités criminelles comme la torture et le meurtre. L'auteur les peint comme étant des conduites non répréhensibles, puisqu'elles seraient dictées par la nature.

### *Marie-Antoinette : la mère et l'épouse*

#### **Le désir de régénérescence de la population**

L'éradication de la noblesse à l'aide de la guillotine provient d'un profond souhait de renouveler le peuple afin qu'il soit à l'image du nouveau gouvernement qui se met en place. « Il faut à la France régénérée une population dynamique, à la hauteur du bouleversement accompli<sup>361</sup>. » Maximilien de Robespierre, figure majeure de la cause révolutionnaire, affirme : « considérant à quel point l'espèce humaine est dégradée par le vice de notre ancien système social, je me suis convaincu de la nécessité d'opérer une entière régénération et, si je peux m'exprimer ainsi, de créer un nouveau peuple<sup>362</sup>. » « C'est la puissance de procréer qui change de constitution : la fécondité bourbonne s'est perdue, corrompue puis éliminée par les plaisirs infructueux de la cour ; voici, en recours, la puissance séminale du patriote, seule capable de faire naître un nouveau corps, une nouvelle Constitution<sup>363</sup>. » Le libertinage « compromet [l']avenir [de la société bourgeoise] en menaçant le renouvellement de la nation<sup>364</sup> ». On souhaite à présent mettre de l'avant le bonheur de la masse, et non du particulier, et ce processus passe par la reconstitution d'un peuple « vertueux » à l'aide d'activités reproductrices.

Dans *L'Autrichienne en goguettes*, le sexe masculin est comparé au « régénérateur de l'espèce humaine<sup>365</sup> » et à un « Priape<sup>366</sup> » vigoureux, Priape étant le Dieu de la fertilité. Différents

<sup>360</sup> Maurice Lever, *Anthologie érotique*, op. cit., p. 1029-1030.

<sup>361</sup> Stéphanie Genaud, « Éros politique », art. cit., p. 585.

<sup>362</sup> Maximilien de Robespierre cité par Chantal Thomas, *La reine scélérate*, op. cit., p. 137.

<sup>363</sup> Antoine Baccue, *Le corps de l'histoire*, op. cit., p. 64.

<sup>364</sup> Stéphanie Genaud, « Éros politique », art. cit., p. 580.

<sup>365</sup> François-Marie Mayeur de Saint-Paul, *L'Autrichienne en goguettes*, op. cit., p. 10.

<sup>366</sup> *Ibid.*, p. 13.

pamphlets et caricatures soulignent l'importance du sexe masculin comme le fait Dominique Vivant Denon dans son *Œuvre priapique, Le phallus phénoménal* (1790-1794) en exagérant les dimensions du phallus (voir Annexe 11). Le sexe masculin devient l'emblème de cette régénération et est surreprésenté dans diverses illustrations. « Nombreuses sont les guirlandes de phallus au seuil des recueils de contes, chansons et romans [...]. Elles prennent la place de l'image emblématique – héritière d'une longue tradition, que poursuit ironiquement le roman libertin – qui affiche l'allégorie du récit à venir au frontispice du livre<sup>367</sup> » (voir Annexes 12 et 13). On retrouve également Marie-Antoinette représentée devant des « priape[s] révolutionnaire[s] [qui] se f[on]t coq ou cheval, fouetté[s] par la puissance renversante du grotesque<sup>368</sup> » (voir Annexes 14 et 15).

Restif de La Bretonne, dans *Le pornographe, ou Idées d'un honnête homme sur un projet de règlement pour les prostituées, propre à prévenir les malheurs qu'occasionne le publicisme des femmes* (1769), propose diverses mesures pour parvenir au renouvellement. Il affirme notamment :

Ne devront avoir cours que celles [(les relations sexuelles)] qui permettent la procréation, au détriment de la seule recherche du plaisir. [...] Je viens ensuite, Messieurs, vous apprendre les moyens d'obvier à ces profanations, d'épurer les mœurs, de prévenir l'abâtardissement de la race humaine, de détruire l'adultère, la sodomie, la bestialité et autres vices qui dégradent les Français depuis cinq à six générations<sup>369</sup>.

Le discours de La Bretonne participe à construire un dispositif que Foucault nomme la *Socialisation des conduites procréatrices*. Le sociologue distingue cet ensemble stratégique, mis en place à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui restreint les relations sexuelles à l'unique « bonne » sexualité reproductive. Il le résume ainsi :

- une socialisation économique « par le biais de toutes les incitations ou freins apportés, par des mesures “sociales” ou fiscales, à la fécondité des couples » ;
- une socialisation politique « par la responsabilisation des couples à l'égard du corps social tout entier » ;
- une socialisation médicale « par la valeur pathogène, pour l'individu et l'espèce, prêtée aux pratiques d'un contrôle des naissances »<sup>370</sup>.

<sup>367</sup> Patrick Wald Lasowski, *Scènes du plaisir, op. cit.*, p. 166.

<sup>368</sup> *Ibid.*, p. 185.

<sup>369</sup> Restif de la Bretonne, *Le pornographe, ou Idées d'un honnête homme sur un projet de règlement pour les prostituées, propre à prévenir les malheurs qu'occasionne le publicisme des femmes*, Londres, 1769, p. 548, cité par Stéphanie Genaud, « Éros politique », *art. cit.*, p. 585-586.

<sup>370</sup> Michel Foucault, *Histoire de la sexualité, op. cit.*, p. 137-138.

Les différentes instances rappellent avec insistance aux individus leurs devoirs de parents. La femme est d'autant plus rattachée à ces rôles domestiques. Contrairement à l'homme, elle n'est pas considérée pour son individualité, mais plutôt pour ses qualités d'épouse et de mère. Dans *L'Autrichienne en goguettes*, la reine répond à un autre homme que son époux : « Oh ! non, cueillons les fleurs du plaisir, mais n'y mêlons plus de fruits<sup>371</sup>. » Par cette métaphore, la protagoniste priorise les relations épicuriennes aux relations procréatrices. Or, à l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, il n'est plus question de songer au bonheur élitiste individuel. Le titre *La journée amoureuse ou Les derniers plaisirs de M... Ant...* présage l'importance du plaisir au sein de la pièce. Il annonce également la fin de l'ère du dévergondage.

## La mère

Les femmes participent à la formation de cette nouvelle société en créant une nouvelle génération. Dans la quête scientifique des Lumières de distinguer les spécificités de l'utérus, les femmes se voient réduites à leur organe et on accorde à ce dernier « une prédestination écrasante [...] à la maternité<sup>372</sup>. » « Ce rôle devient dès lors sa fonction essentielle, voire sa mission, qui justifie l'assignation de toutes les femmes à une identité commune, centrée sur la maternité – qu'elles soient mère ou non<sup>373</sup>. » Roussel constate dans son ouvrage que le rôle de la femme demeure dans « la conservation de l'espèce<sup>374</sup> ». Il rappelle qu' : « Après avoir donné la vie à un nouvel être, elle lui a donné la force de la conserver lui-même. Tout ce que la nature avoit fait de particulier pour la femme, n'étoit que pour la conduire là : lorsqu'elle y est arrivée, le plan de la nature est rempli<sup>375</sup>. »

Il semble donc qu'une femme n'a droit à tous les avantages qu'elle procure à ses membres, que quand elle a rempli tous les devoirs ; & elle n'a fait que la moitié de sa tâche lorsqu'elle ne nourrit point l'enfant qu'elle a mis au jour. Elle n'est bien digne du rang qu'elle occupe que lorsqu'après en avoir fait l'ornement par ses charmes, elle a contribué à en augmenter la force, en lui donnant des citoyens vigoureux & sains, qui aient reçu d'elle, avec le lait, l'exemple d'un inviolable attachement aux devoirs sacrés qu'elle impose<sup>376</sup>.

<sup>371</sup> François-Marie Mayeur de Saint-Paul, *L'Autrichienne en goguettes*, op. cit., p. 5.

<sup>372</sup> Anne Carole, « Le genre face aux mutations du savoir médical : sexes et nature féminine dans la fécondation (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles) » dans : Luc Capville, Sophie Cassagnes, Martine Cocard, Dominique Godineau, François Rouquet, Jacqueline Saincliver, (dir.), *Le genre face aux mutations*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, p. 84.

<sup>373</sup> Michèle Riot-Sarcey, *De la différence des sexes*, op. cit., p. 167.

<sup>374</sup> Pierre Roussel, *Système physique et moral de la femme*, op. cit., p. 21.

<sup>375</sup> *Ibid.*, p. xxxv.

<sup>376</sup> *Ibid.*, p. 372.

La femme doit non seulement engendrer des enfants, mais également veiller sur eux. On s'éloigne énormément du modèle aristocratique de la mère, peu présente auprès de sa progéniture et remplacée par la nourrice. Dans l'objectif du bien commun, la vertueuse mère bourgeoise occupe une place importante dans l'éducation et la croissance de ses enfants. Elle met de côté ses besoins au profit de ceux de sa progéniture.

La reine Marie-Antoinette, étant à l'affût des nouvelles valeurs bourgeoises en train de s'imposer, cherche à faire sienne ce nouveau mode de vie en se présentant<sup>377</sup> telle une mère bourgeoise, ce qui enflamme les ardeurs du peuple qui y voit une supercherie flagrante. On se doute que la souveraine, une aristocrate, ne remplit pas les rôles d'une « bonne » mère bourgeoise même si l'une des principales fonctions de la reine est de donner naissance à un héritier. Or, ce n'est qu'au bout de huit années<sup>378</sup> que Marie-Antoinette y parvient à la suite de quatre fausses couches successives<sup>379</sup> ce qui a pour effet d'en inquiéter plusieurs. Les conseils proviennent de toutes parts pour stimuler la libido du roi, pour augmenter la fertilité de la reine, etc. Elle n'est pas maîtresse de son propre corps, puisque son organe sexuel est avant tout considéré comme un outil pour assurer la perpétuité de la lignée. Dans les différents libelles, on remarque cette oppressante destinée qui pèse sur le personnage de la reine. Dans *Le godemiché royal*, Junon parle à Hébée :

Hélas ! ma chère Hébée, tel est mon sentiment !  
Mais tu sais que l'on doit quelque chose à son rang ;  
Tu sais qu'une princesse, aux malheurs destinées,  
Ne peut, comme elle veut, régler son hyménée<sup>380</sup>.

Le tragique de cette situation est vite tourné en ridicule. La protagoniste Marie-Antoinette se plaint de son triste sort, puisqu'elle ne peut décider de sa destinée par la faute des conventions royales. À première vue, le lecteur peut se désoler pour elle. Le « Hélas ! », utilisé à de nombreuses reprises dans cette pièce, ajoute un aspect pathétique à la situation. Il s'agit en plus d'un clin d'œil aux pièces tragiques qui l'emploient couramment. Cependant, puisque la protagoniste s'apitoie sur elle-même parce qu'elle ne peut user de son sexe comme elle le souhaite, elle perd toute crédibilité. Rappelons que la jouissance féminine pendant le coït n'est pas considérée comme importante à l'époque. On constate de toute manière que la protagoniste de la reine ne se préoccupe pas des

<sup>377</sup> Dans les années 1780, la reine Marie-Antoinette fait commander une série de tableaux à la portraitiste Élisabeth Vigée Le Brun dans lesquels elle est représentée dans son intimité telle une petite bourgeoise (*Marie-Antoinette en chemise*, 1783) et avec ses enfants (*Marie-Antoinette, reine de France et ses enfants*, 1787) au lieu d'être représentée telle une souveraine dans ses grands apparats comme le veut la tradition.

<sup>378</sup> Chantal Thomas, *La reine scélérate*, op. cit., p. 65.

<sup>379</sup> Antoine Baecque, *Le corps de l'histoire*, op. cit., p. 39.

<sup>380</sup> Anonyme, *Le godemiché royal*, op. cit., p. 9.

contraintes vis-à-vis sa sexualité. Elle prend plutôt plaisir à contourner les recommandations en s'adonnant à des pratiques sexuelles non-reproductives.

Dans les pamphlets, la naissance des enfants est presque due au hasard ou, au contraire, à des manigances de la reine. D'une part, on ne croit pas qu'elle se livre aux rapports sexuels dans l'optique de volontairement engendrer des héritiers, puisqu'elle vise d'abord le plaisir comme nous l'avons vu précédemment. Dans *L'Autrichienne en goguettes*, Artois la menace de lui faire un enfant. Elle lui demande toutefois de prendre ses précautions et ce dernier lui répond : « Soit. Je serai prudent, si je puis<sup>381</sup>. » D'un autre côté, le personnage de la reine semble se servir de ses amants masculins afin d'accomplir son devoir royal parce qu'elle n'y parvient pas avec le roi. Les visites masculines sont mises en scène dans le but de justifier les naissances. La paternité est couramment attribuée au frère du roi, le Comte d'Artois, mais pas qu'à lui. Tous les partenaires masculins avec qui Marie-Antoinette est accusée d'avoir eu des rapports sexuels sont désignés comme des géniteurs possibles. Dans les *Fureurs utérines*, à la suite de la visite d'Artois, « [e]nfin Toinette est grosse & mon Charlot papa<sup>382</sup>. » On constate le même résultat après le passage de Coigny. « Elle voudroit donner un dauphin à la France, / Elle l'en prie en grace, & Coigny le lui fait<sup>383</sup>. » Puis, le Cardinal de Rohan « [c]ouche enfin avec elle & la rend bientôt mère », mais le « pauvre cardinal n'eut pas un long succès »<sup>384</sup> dès que sa fonction de géniteur fut accomplie.

Le personnage Marie-Antoinette parvient finalement à donner un héritier au trône. Même si elle devient mère, elle n'en est pas pour autant une « bonne ». Elle ne s'implique pas sérieusement auprès de ses enfants, puisqu'elle ne se préoccupe que de ses propres besoins. Dans *La journée amoureuse*, la protagoniste se démarque par l'hypocrisie dont elle fait preuve. La deuxième scène sert à montrer l'interaction de la reine avec son fils. Elle y serre « son fils entre ses bras » et avoue que les caresses de ce dernier « sont précieuses à [s]on cœur, elles pénètrent [s]on ame des plus vives émotions »<sup>385</sup>. À première vue, elle paraît être une mère aimante, présente et à l'écoute. Elle semble même retirer quelque chose des craintes de son enfant alors qu'elle affirme : « Ses réflexions jettent l'effroi sur mon ame<sup>386</sup>. » Toutefois, dès la première réplique de la troisième scène, le lecteur s'aperçoit que sa peur n'est pas provoquée par des craintes profondes et sérieuses

<sup>381</sup> François-Marie Mayeur de Saint-Paul, *L'Autrichienne en goguettes*, op. cit., p. 4-5.

<sup>382</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, op. cit., p. 6.

<sup>383</sup> *Ibid.*, p. 11-12.

<sup>384</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>385</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, op. cit., p. 11.

<sup>386</sup> *Ibid.*, p. 13.

en ce qui concerne le sort de sa famille. Elle est plutôt préoccupée par l'impact qu'ont ces austères réflexions sur son excitation. Antoinette « *seule* » révèle ses véritables inquiétudes égoïstes :

Les propos de ce petit jean-foutre-là n'étoient nullement lubriques ! aussi m'ont-ils fait débânder promptement. Cependant je ne veux point que le dépit prenne sur moi trop d'empire. Des scélérats ont bien pu méconnoître Antoinette, l'emprisonner même : mais ils ne doivent point mettre obstacle à ses vraies jouissances<sup>387</sup>.

On s'aperçoit alors qu'elle ne se soucie pas des craintes de son fils. Elle est tracassée par une seule question : comment satisfaire sa soif sexuelle dans cette prison ?

De plus, dans quelques ouvrages, on remarque la présence de « bonnes » mères bourgeoises qui dissuadent les lecteurs de suivre l'exemple de Marie-Antoinette. Dès les débuts des *Fureurs utérines*, dans le frontispice, l'auteur y dit : « La mère en proscrira la lecture à sa fille<sup>388</sup>. » Le libelliste prévient ici le lecteur des éventuels impacts sur le public féminin. Il ne voudrait pas que les jeunes filles soient inspirées par les agissements de la reine et voit dans son mode de vie une façon convenable de se comporter. Rappelons qu'on croit à l'époque que les femmes sont plus sensibles aux dangers de la lecture en raison de la « faiblesse » de leur caractère. La pièce se conclut dans le même ordre d'idées alors qu'on constate qui est le narrateur du récit :

Toinette des Bourbons augmente la famille,  
Ce commerce à Louis est approchant égal :  
Mais nous qui nourrissons & pere & fils & fille,  
Pouvons-nous écrire avec le cardinal,  
Que les reines catins ont toujours fait du mal<sup>389</sup>.

Ce « nous » fait référence à la mère au foyer qui manque à cet extrait qui évoque la cellule familiale bourgeoise. Au contraire de « Louis », ces mères voient le véritable visage de la reine qui, même si elle donne une progéniture au roi, demeure une « catin » faisant le « mal », puisqu'elle devient mère grâce à l'adultère et au libertinage. Sa descendance est considérée comme une supercherie qui vit aux dépens du pays. « La France l[a] nourrit ; tout n'en va que plus mal.<sup>390</sup> »

---

<sup>387</sup> *Ibid.*, p. 14-15.

<sup>388</sup> Cette phrase sera plus tard pastichée par le Marquis de Sade dans le frontispice de *La philosophie dans le boudoir* (1795). Sade introduit toutefois une variante en exergue qui en modifie complètement le sens. Ce n'est plus « La mère en proscrira la lecture à sa fille », mais plutôt « La mère en prescrira la lecture à sa fille ».

<sup>389</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, *op. cit.*, p. 14.

<sup>390</sup> *Ibid.*, p. 13.



## Le couple bourgeois

Dans cette quête de régénérescence nationale, l'importance de l'union conjugale s'intensifie. « Dans l'espace social, comme au cœur de chaque maison, un seul lieu de sexualité [devient] reconnu, [...] : la chambre des parents » « utilitaire et féconde »<sup>391</sup>. La cellule familiale repose ainsi sur l'union construite par le couple. Il est possible d'observer qu'à la suite de la montée de la bourgeoisie, « [l]e couple, légitime et procréateur, fait la loi. Il s'impose comme modèle, fait valoir la norme, détient la vérité [...] »<sup>392</sup>. Puis, à la fin du siècle et au XIX<sup>e</sup> siècle, il devient « le pilier et l'image de la société post-révolutionnaire »<sup>393</sup>. « La répartition des tâches à l'intérieur du couple bourgeois, destinée à en garantir sa survie face au perpétuel risque de déchéance sociale, fait émerger les stéréotypes de [genre. L]'homme bourgeois et [...] la femme bourgeoise [deviennent] bientôt des modèles pour l'ensemble de la société »<sup>394</sup>. »

Les célibataires sont ainsi fortement critiqués, puisqu'ils ne participent pas au projet social. Les femmes le sont d'autant plus parce qu'elles choisissent de ne pas être subordonnées à un homme. Ainsi, la mobilité des femmes de l'aristocratie, qui se déplacent à leur guise lors de différentes activités sociales et mondaines, est pointée du doigt. Tout comme elles ont le devoir de veiller aux besoins de leurs enfants avant les leurs, les femmes doivent faire de même avec les besoins de leur époux. « Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce : voilà les devoirs des femmes [et] ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance »<sup>395</sup>. Si elles refusent de se soumettre aux demandes de leur mari, on ne risque rien d'autre que l'anéantissement de la société. Comme on l'a vu précédemment, l'homme doit surveiller son épouse et « la contrôler de peur que, se laissant aller à sa “naturelle” folie, elle ne subvertisse l'ordre et ne conduise le couple, les familles et la société à leur perte »<sup>396</sup>. « De toutes les manières possibles, on martèle l'idée que la “femme” ne saurait se composer en individu libre sans sombrer dans la déviance, la débauche, et provoquer la ruine de la civilisation »<sup>397</sup>. »

---

<sup>391</sup> Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, op. cit., p. 10.

<sup>392</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>393</sup> Michèle Riot-Sarcey, *De la différence des sexes*, op. cit., p. 172.

<sup>394</sup> *Ibid.*, p. 169.

<sup>395</sup> Dominique Godineau, *Les femmes dans la France moderne*, op. cit., p. 184.

<sup>396</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>397</sup> Michèle Riot-Sarcey, *De la différence des sexes*, op. cit., p. 182.

Si elle tente de devenir indépendante, ou le devient, on la punit sévèrement. Dans toutes les sociétés et tout au long de l'histoire, des femmes ont tenté de participer à des modes de vie indépendants des hommes malgré le fait qu'elles :

soient rarement en position économique de résister au mariage ; et bien que les attaques contre les femmes célibataires soient allées de la calomnie et la dérision jusqu'au génocide délibéré, en passant par la condamnation [...] de veuves et de célibataires au bûcher et à la torture durant les chasses aux sorcières des 15<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles en Europe et l'immolation des veuves indiennes sur le bûcher funéraire de leur mari<sup>398</sup>.

Choisir un mode de vie libéré de l'emprise masculine constitue pour les femmes « à la fois la transgression d'un tabou et le rejet d'une forme de vie obligatoire. C'est aussi une attaque directe ou indirecte contre le droit masculin d'accès aux femmes<sup>399</sup>. »

La Marie-Antoinette de notre corpus, possédant tous les pouvoirs et privilèges monétaires, sociaux, juridiques, etc., vit comme elle le désire. Dans le « Discours préliminaire à Antoinette » de *La journée amoureuse*, l'auteur souligne ironiquement la grandeur de la reine. Il s'impatiente contre les autres pamphlétaires qui n'arrivent pas à percevoir que Marie-Antoinette se réalise sans l'aide de son mari : « Les imbéciles ! ils ignorent que l'épouse de Louis XVI, grande par elle-même, sera toujours la première femme de son siècle, fût-elle issue d'un sang d'un muletier<sup>400</sup>. » La Marie-Antoinette des pamphlets ne dépend pas d'un homme, au contraire de toutes les femmes de l'époque, ou presque. C'est bien ce qui inquiète les libellistes. Elle fait tout pour s'éloigner de son époux, qu'elle ne semble pas respecter. Dans les divers pamphlets, elle l'insulte à de nombreuses reprises en l'appelant un « jean-foutre<sup>401</sup> », un « gros baril<sup>402</sup> », un « bougre<sup>403</sup> » un « viédase<sup>404</sup> », etc.

Dans *Le godemiché royal*, le roi et la reine portent ironiquement les prénoms des divinités incarnant l'union conjugale. Junon est la déesse du mariage et l'épouse de Jupiter, ici incarné par le roi désigné sous l'appellation abrégée burlesque de Jupin. La déesse Junon est toujours évoquée dans les récits mythologiques pour son union. Or, dans ce libelle, on peut facilement affirmer qu'elle n'encourage pas les idéaux maritaux bourgeois, comme tous les autres personnages incarnant la reine dans notre corpus. Elle cherche plutôt à se détacher de son mari pour devenir

<sup>398</sup> Adrienne Rich, « La contrainte à l'hétérosexualité », *op. cit.*, p. 19.

<sup>399</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>400</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, *op. cit.*, p. 4.

<sup>401</sup> Anonyme, *Le godemiché royal*, *op. cit.*, p. 12.

<sup>402</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, *op. cit.*, p. 29.

<sup>403</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>404</sup> *Ibid.*, p.42.

indépendante. En fait, dès le début de la pièce, le lecteur se rend bien compte que le roi n'a aucune emprise sur son épouse et que cette dernière ne se préoccupe aucunement des besoins, des désirs ou des inquiétudes de son mari. Même si des liens maritaux l'unissent à ce personnage, elle ne vit que pour elle-même et ne dépend de personne.

Dans l'ensemble des pamphlets, même si le roi est censé veiller sur sa femme, cette dernière lui échappe complètement. L'absence de Louis XVI est flagrante dans les pamphlets. Elle laisse sous-entendre que le personnage de Marie-Antoinette n'est soumis à aucune réelle surveillance. Les rares présences du roi sont perçues comme un désagrément par la reine. Dans *L'Autrichienne en goguettes*, alors que Madame de Polignac demande à sa souveraine : « Où est donc le Roi ? » La reine lui répond : « De quoi vous inquiétez-vous ? Il viendra assez tôt pour nous ennuyer<sup>405</sup>. » Le roi est perçu comme un trouble-fête dans les activités libertines de sa femme. Cette dernière arrive à remédier à la situation. En effet, même lorsque le roi est mis en scène, il n'est présent que physiquement, puisqu'il est la plupart du temps endormi, saoulé par son épouse. Une fois le roi assoupi, la reine peut à nouveau faire ce qu'elle désire. Elle dit à ses partenaires : « Laissons-le faire son somme, et profitons-en<sup>406</sup>. »

La protagoniste de Marie-Antoinette échappe à la supervision de la seule personne supérieure à son rang – le roi, son époux. Vu sa position sociale élevée, la reine ne peut subir le contrôle d'une autre personne. Et puisque la seule personne qui puisse la surveiller fait preuve d'une grande « mollesse », la reine peut faire tout ce qu'elle désire. Dans les *Fureurs utérines*, à la suite d'un rapport infructueux avec sa souveraine, Artois songe aux raisons pour lesquelles sa reine ne veut plus « foutre » avec lui. « Il réfléchit, il cherche, & ne sait pas d'où part / Le trait. Il examine, & voit un interrègne<sup>407</sup>. » Le corps, plus précisément le sexe de la reine, est comparé à la période pendant laquelle un royaume n'est pas dirigé par un souverain. Cette métaphore montre qu'il n'y a plus de présence masculine pour superviser le personnage de Marie-Antoinette. Le faible Louis n'arrive pas à incarner son rôle de mari.

Dans *Le godemiché royal*, la suivante de la reine porte le nom d'Hébée. Ce personnage mythologique a pour rôle de protéger les jeunes mariés. On peut dire qu'elle fait tout le contraire dans le libelle alors qu'elle veut absolument trouver des amants à sa reine. Elle lui lance : « Donnez-

---

<sup>405</sup> François-Marie Mayeur de Saint-Paul, *L'Autrichienne en goguettes*, op. cit., p. 5.

<sup>406</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>407</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, op. cit., p. 9.

moi le signal d'abord, j'ai votre affaire<sup>408</sup>. » Elle semble vouloir à tout prix briser l'union conjugale et la monogamie de sa souveraine. Elle y parvient bien certainement. Dans tous les pamphlets de notre corpus, la reine et ses suivantes trouvent ensemble de multiples façons de rendre la souveraine sexuellement indépendante de son mari. En effet, ces confidentes deviennent de véritables initiatrices d'activités sexuelles non-conventionnelles pour la reine. Elles arrivent ensemble à s'émanciper du phallus de façon générale. Elles entraînent symboliquement l'anéantissement de la société.

## *La diversité sexuelle*

### **La contrainte à l'hétérosexualité**

À la fin de l'Ancien Régime, on tente de justifier et d'imposer une forme précise d'hétérosexualité pratiquée de façon monogame. Le sexe est alors « pris en charge » et est « administré ». Il devient, « au XVIII<sup>e</sup> siècle, [...] affaire de “police” »<sup>409</sup>.

[C]'est la première fois qu'au moins d'une manière constante, une société affirme que son avenir et sa fortune sont liés non seulement aux règles de leurs mariages et à l'organisation des familles, mais à la manière dont chacun fait usage de son sexe. On passe de la désolation rituelle sur la débauche sans fruit des riches, des célibataires et des libertins, à un discours où la conduite sexuelle de la population est prise à la fois pour objet d'analyse et cible d'intervention<sup>410</sup>.

Dans *Le pornographe*, Restif de La Bretonne précise qu'il « faut, au plus vite, [procéder à] un classement des pratiques sexuelles<sup>411</sup>. » Ainsi, on voit peu à peu se constituer, comme Gayle Rubin l'appelle, une « évaluation hiérarchique des actes sexuels » et les « frontières imaginaires entre le “bon” sexe et le “mauvais” sexe »<sup>412</sup> :

La plupart des discours sur le sexe, qu'ils soient religieux, psychiatriques, populaires ou politiques, délimitent une toute petite portion des possibilités sexuelles qui est jugée respectable, sûre, saine, mûre, légale ou politiquement correcte. La « frontière » distingue ces comportements de tous les autres, qui sont compris comme l'œuvre du diable, dangereux, psychopathologiques, infantiles ou politiquement répréhensible<sup>413</sup>.

<sup>408</sup> Anonyme, *Le godemiché royal*, *op. cit.*, p. 9.

<sup>409</sup> Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, *op. cit.*, p. 35.

<sup>410</sup> *Ibid.*, p. 36-37.

<sup>411</sup> Restif de La Bretonne, *Le pornographe*, p. 548, cité par Stéphanie Genaud, « Éros politique », *art. cit.*, p. 585.

<sup>412</sup> Je souligne qu'il y a toujours eu implicitement cette frontière sexuelle, mais on peut dire qu'elle s'officialise et même s'institutionnalise à cette époque.

<sup>413</sup> Gayle Rubin, « Penser le sexe », *art. cit.*, p. 161.

Dans « Redefining sex in eighteenth-century England », Tim Hitchcock affirme que le XVIII<sup>e</sup> siècle est considéré comme un moment charnière dans l'histoire de la sexualité et du genre. Les pratiques sexuelles acceptables ont été profondément limitées. Il constate que :

La sexualité elle-même a changé et [...] les personnes qui pratiquent une sexualité hétérosexuelle restreignent de plus en plus leurs pratiques à des formes de rapports sexuels phallocentriques avec pénétration, au prétexte qu'elles sont procréatrices. De ce fait, les définitions de la « masculinité » et de la « féminité » changent aussi. Les hommes et les femmes ont été créés « naturellement » et biologiquement sexués, avec l'obligation croissante [...] de limiter leur comportement à une norme hétérosexuelle, et de trouver l'autre sexe, nouvellement appelé sexe « opposé », attirant<sup>414</sup>.

Tissot le confirme dans cet extrait : « l'homme voit dans la femme, comme la femme dans l'homme, la seule chose au monde qui puisse changer ses inquiétudes en plaisirs<sup>415</sup>. » Ces organisations idéologiques établissent « la conviction chez les femmes que le mariage et l'orientation sexuelle vers les hommes sont des composantes inévitables de leur existence<sup>416</sup> ».

La médecine des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, suivie plus tard de la psychanalyse, développe des ensembles stratégiques que Foucault nomme la *psychiatisation du plaisir pervers*<sup>417</sup>. Elle « entr[e] en force dans les plaisirs du couple : [elle invente] toute une pathologie organique, fonctionnelle ou mentale, qui naîtrait des pratiques sexuelles “incomplètes” [et classe] avec soin toutes les formes de plaisirs annexes<sup>418</sup>. » La sexualité devient « bonne », « normale » et « naturelle » si elle est « hétérosexuelle, conjugale, monogame, procréatrice et non commerciale [...] Elle ne doit pas avoir recours à la pornographie, aux objets fétichistes, aux *sex toys* de tous ordres, ou à des rôles autres que ceux d'homme et de femme. Tout acte sexuel qui transgresse ces règles est “mauvais”, “anormal” et “contre-nature”<sup>419</sup>. » Les individus se trouvant en bas complètement de la hiérarchie sont qualifiés de déviants sexuels. « Ils [portent] successivement au cours des siècles la marque de la “folie morale”, de la “névrose génitale”, de l’“aberration du sens génésique”, de la “dégénérescence”, ou du “déséquilibre psychique”<sup>420</sup>. » Ils seront par la suite seulement tolérés à la maison close ou à l'asile.

<sup>414</sup> Tim Hitchcock, « Redefining sex in eighteenth-century England », *History Workshop Journal*, 41, 1996, p. 44, cité par Karen Harvey, « Le Siècle du sexe ? », *art. cit.*, p. 217.

<sup>415</sup> Samuel Auguste André David Tissot, *L'onanisme*, *op. cit.*, p. 145-146.

<sup>416</sup> Adrienne Rich, « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *Nouvelles questions féministes*, Paris, 1981, p. 23.

<sup>417</sup> Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, *op. cit.*, p. 137.

<sup>418</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>419</sup> Gayle Rubin, « Penser le sexe », *art. cit.*, p. 159-160.

<sup>420</sup> Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, *op. cit.*, p. 56.

Dans les libelles, la protagoniste Marie-Antoinette participe à diverses pratiques sexuelles dans le but de combler sa soif inépuisable. Elle déclare dans *La journée amoureuse* : « Pourvu que je décharge, tous les genres de foutre me conviennent<sup>421</sup>. » On peut ainsi affirmer qu'elle se situe tout en bas de la hiérarchie évoquée plus haut parce qu'elle multiplie les rapports lesbiens, extra-conjugaux, polygames, libertins et véniaux. Comme il a été précédemment établi, elle s'adonne à l'adultère avec de nombreux partenaires, elle préfère le plaisir à la procréation, elle s'accapare la fonction active de l'homme pendant le coït<sup>422</sup> et elle est souvent désignée comme une putain à cause de son envie continuelle de liaisons sexuelles. Il reste à s'attarder aux rapports sexuels qu'elle entretient avec les personnes du même sexe qu'elle, à la sodomie, aux jouets sexuels et à la masturbation.

### **L'homosexualité et la sodomie**

Il faut dire que, même avant l'établissement des classifications sexuelles décrites ci-dessus, l'homosexualité est illégale en France. En fait, le terme d'homosexualité n'existe pas avant le XIX<sup>e</sup> siècle. On désigne l'homosexuel en utilisant le terme de sodomite. « Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les termes de sodomie et sodomite sont appliqués pour signifier largement l'homosexualité masculine : c'est aussi l'emploi qui en est fait dans le domaine juridique. Le sodomite est l'homosexuel masculin<sup>423</sup>. » Le terme « d'homosexualité » naît à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. « Il fut créé par le médecin hongrois Karoly Maria Kertbeny (1824-1882) en 1869. Il désignait des sentiments sexuels contraires et doit être replacé dans le cadre de la médicalisation des pratiques sexuelles dites perverses. Il ne désignait plus seulement un acte, mais une catégorie de personnes<sup>424</sup>. »

Au cœur de certains ouvrages philosophiques libertins de l'Ancien Régime, on retrouve des plaidoyers en faveur de la sodomie et, implicitement, de l'homosexualité. C'est le cas de Jean-Baptiste Boyer d'Argens, dans *Thérèse philosophe* (1748), qui :

défend l'idée qu'il y a un Dieu créateur de tout ce qui existe ; toute action fait partie du plan divin. Il souligne, dans un passage, qu'il est faux que l'antiphysique soit contre nature, car c'est cette même nature qui nous donne le penchant pour ce plaisir. Au passage, il emploie le terme de « messieurs les

<sup>421</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, op. cit., p. 19.

<sup>422</sup> Voir supra, ch. II.

<sup>423</sup> Thierry Pastorello, « L'abolition du crime de sodomie en 1791 : un long processus social, répressif et pénal », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 2010.

<sup>424</sup> *Id.* C'est d'ailleurs au même moment que le même médecin emploie pour la première fois le terme « hétérosexuel » qui réfère à une catégorie d'« actes érotiques pratiqués par des hommes avec des femmes » (Alain Giami, « Cent ans d'hétérosexualité », *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, 128, 1999, p. 38 à 45).

antiphysiques ». Ce terme, désignant les homosexuels masculins, comporte une idée de personnes identifiées déjà par leur comportement défini ainsi antinaturel<sup>425</sup>.

À la fin du siècle, on arrive à la conclusion que la sodomie est « contre-nature » et « improductive »<sup>426</sup>. On se rappelle que son anéantissement fait partie des mesures que souhaite mettre en place Restif de La Bretonne dans son *Pornographe* pour « épurer les mœurs<sup>427</sup> ». À partir de 1791<sup>428</sup>, si la sodomie n'est plus criminelle, la dénonciation de l'homosexualité se poursuit. Les sodomites sont à présent perçus comme des déviants qui nécessitent des soins médicaux. Cette pratique incarne la dépravation de l'Ancien Régime et de ses dirigeants, les nobles malades et dérégles. Elle devient « la fleur de la corruption que combat la République<sup>429</sup> ».

Dans la littérature, la dégénérescence sexuelle va de pair avec les dérèglements politiques<sup>430</sup>. L'accusation de sodomie s'avère l'outil idéal pour les pamphlétaires quand ces derniers désirent critiquer leurs dirigeants masculins :

Les hommes hétérosexuels maîtrisaient les autres dans des actes de viol homosexuel, même les sodomites étaient placés plus haut que la tribade [appellation du XVIII<sup>e</sup> siècle pour désigner la lesbienne] dans la hiérarchie sexuelle s'ils prenaient la position "masculine". Les hommes ont cherché à se positionner en stigmatisant leurs ennemis comme des cocus impuissants et des partenaires "féminins" dans les liaisons homosexuelles<sup>431</sup>.

Ainsi, l'objectif est de discréditer l'adversaire. Pour y parvenir, on le « féminise » en réalisant une mutation du genre et on le déprave en le faisant participer à des activités homosexuelles<sup>432</sup>.

Plusieurs contemporains de Louis XVI l'accusent d'être homosexuel, puisqu'il n'arrive pas à avoir une descendance royale<sup>433</sup>. Les pamphlétaires utilisent cet argument pour justifier la fureur de l'inassouvie Marie-Antoinette. Dans *Le godemiché royal*, à de nombreuses reprises, le

<sup>425</sup> Thierry Pastorello, « L'abolition du crime de sodomie en 1791 », *art. cit.*

<sup>426</sup> Stéphanie Genaud, « Éros politique », *art. cit.*, p. 586.

<sup>427</sup> Restif de la Bretonne, *Le pornographe*, p.548, cité par Stéphanie Genaud, « Éros politique », *art. cit.*, p. 548.

<sup>428</sup> Thierry Pastorello, « L'abolition du crime de sodomie en 1791 », *art. cit.*

<sup>429</sup> Patrick Wald Lasowski, *Scènes du plaisir*, *op. cit.*, p. 185.

<sup>430</sup> Traduction de : « Sexual degeneration went hand in hand with political corruption » (Lynn Hunt, « The Many Bodies of Marie-Antoinette », *art. cit.*, p. 127).

<sup>431</sup> Traduction de : « Heterosexual men mastered others in acts of homosexual rape, and even sodomites placed higher than the tribade on the sexual hierarchy if they assumed the "masculine" position. Men jockeyed for position by stigmatizing their enemies as powerless cuckolds and as "feminine" partners in same-sex liaisons » (Elizabeth Colwill, « Pass as a Woman, Act like a Man, Marie-Antoinette as Tribade in Pornography of the French Revolution », *art. cit.*, p. 62).

<sup>432</sup> Ce genre d'attaques perdure depuis des millénaires. En effet, on les retrouve aussi pendant la Rome antique. Certains qualifiaient des personnages politiques d'efféminés afin de montrer que ces derniers n'étaient pas de véritables hommes. Par exemple, lors d'un procès en 343 avant J. C. à Athènes, Eschine affirmait que Démosthène était dépourvu d'*andreia*, qui est souvent traduit par « virilité » en français. Il le qualifie de *gunaikiea*, qui désigne le sexe féminin (Jean-Noël Allard, « Démosthène efféminé : "l'assignation à contre-genre" comme instrument de persuasion », *Revue historique*, 685, 2018, p. 3 à 22).

<sup>433</sup> Chantal Thomas, *La reine scélérate*, *op. cit.*, p. 32.

personnage de la reine accuse son mari de pratiquer la sodomie. « Le bougre porte ailleurs un encens qui m'est dû ; / Son vit est mou pour moi & bande pour un cul<sup>434</sup>. » Elle fait part de son insatisfaction sexuelle et de l'incapacité du roi à remplir ses devoirs d'amant, de mari et de roi. Elle souligne en plus l'anormalité de la situation, puisqu'il préfère un homme à sa propre femme. À la page suivante, elle enchaîne :

Mais quoi ! Quand Jupiter encule Ganimede,  
Juno seroit réduite à ce triste remède !  
Quoi ! quand de mon époux les perfides couillons  
Dont je jeûne souvent, élancent le bouillon  
Dans des endroits secrets dont rougit la nature<sup>435</sup>.

La protagoniste de Marie-Antoinette tient ces propos afin d'attirer la pitié sur sa personne et d'excuser la masturbation à laquelle elle s'adonne. Les interjections rhétoriques employées donnent l'impression que le personnage tente de se justifier auprès de son auditoire. Elle n'a d'autres choix que de pratiquer le plaisir solitaire et, ensuite, l'adultère, puisque son mari, plutôt que d'avoir des relations avec elle, participe à des activités homosexuelles. Jupiter est, dans la mythologie romaine, la divinité qui gouverne terre et mer. Elle est ici bien entendu associée à la figure du roi Louis XVI. Ganyède était, pour sa part, un personnage grec qui était prince de Troie et qui, enlevé par Zeus et métamorphosé en aigle, est devenu l'amant de ce dernier. Les personnages mythologiques rappellent l'utilisation qu'en fait le théâtre classique. Au lieu d'ajouter de la majesté aux propos de la protagoniste de la reine, ils amplifient ici le ridicule de la situation, puisqu'il est question de sexualité. La reine accuse le roi de s'adonner à la sodomie et précise qu'il s'agit d'un acte « contre-naturel » qui embarrasse la nature même. Par la suite, elle le compare à « un carme repentant » qui va « prêcher dans un couvent »<sup>436</sup>. Les religieux, étant privés des femmes, sont connus, selon les ouï-dire de l'époque, pour s'adonner à des actes sodomites.

Même si la protagoniste de Marie-Antoinette semble critiquer la pénétration anale dans ce pamphlet, elle pratique ce genre de rapport sexuel dans d'autres libelles de notre corpus. Dans *La journée amoureuse*, elle annonce à la Princesse de Lamballe : « Je veux que tes goûts soient les miens, ainsi dispose en souveraine de mon cul, de mon con, de toute ma personne<sup>437</sup>. » Lamballe prend cet énoncé au pied de la lettre. Elle, qui s'adonne à la sodomie avec le Cardinal, veut initier la reine à cette pratique. Elle lui raconte son expérience :

<sup>434</sup> Anonyme, *Le godemiché royal*, op. cit., p. 5.

<sup>435</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>436</sup> *Id.*

<sup>437</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, op. cit., p. 19.



LA Pe. DE LAMBALLE.

Une nuit que j'étois couchée avec mon prélat, après avoir été bien baisée, bien branlée, l'infâme me propose la fouterie à l'italienne, en mémoire, disoit-il, du chapeau qu'il recevoit du pape.

ANTOINETTE.

Quoi ! tu t'es laissée foutrailler le derrière.

LA Pe. DE LAMBALLE.

Eh ! sans doute : plaisirs d'un côté ou plaisirs de l'autre, tout cela ne revient-il pas au même ? Je voulois jouir, et mon fouteur me promettoit beaucoup, si je consentois à le laisser faire<sup>438</sup>.

Antoinette, lui ayant promis de lui livrer son corps en entier, accepte l'invitation de la Princesse. Cette dernière la rassure : « Ça va, ma belle : pose tes mains sur ce fauteuil : lève ton gros cul en l'air, tiens-toi sur la pointe du pied ; je vais fourrager tes fesses un instant, et t'apprendre ce que tu ne connois pas<sup>439</sup>. » À la page suivante, Antoinette ne semble plus du tout être outrée par ce type de rapport et parvient à la jouissance. La Princesse lui répond alors : « Dis dont à présent, que c'est une horreur que de se laisser enculer<sup>440</sup>. » Le personnage de la reine y prend tellement goût qu'elle répète l'expérience avec le sexe de Dubois à la fin du pamphlet<sup>441</sup>.

La pénétration de l'orifice anal faite par une femme à une autre femme constitue une double transgression selon la pensée républicaine procréative de la fin du siècle. Colwill affirme : « La sodomie entre hommes était transgressive – voir corrompue ou méprisable selon quel homme prenait la position “masculine” ou “féminine” [pendant l'acte] – tandis que la sodomie entre femmes signalait la double transgression d'abandonner l'homme et d'assumer ses prérogatives sexuelles<sup>442</sup>. » Ainsi, premièrement, la pénétration anale, au contraire de la pénétration vaginale, révèle la visée épicurienne des participantes pendant la relation sexuelle. Elle détourne le but du coït et ne permet pas de remplir la fonction procréative du sexe féminin qui est laissé à l'abandon. Deuxièmement, lorsqu'il s'agit d'une femme sodomisant une autre, la transgression est plus grande, puisqu'à cela s'ajoute l'objectif du personnage féminin de s'accaparer le rôle du mâle de pénétrer sa partenaire. Le personnage Marie-Antoinette peut ainsi être considérée comme la

---

<sup>438</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>439</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>440</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>441</sup> *Ibid.*, p. 63-64.

<sup>442</sup> Traduction de : « Male/male sodomy was transgressive – either corrupt or despicable depending on whether the man assumed a “masculine” or “feminine” position – while female same-sex sodomy signalled the double transgression of abandoning man and assuming his sexual prerogatives » (Elizabeth Colwill, « Pass as a Woman, Act like a Man », *art. cit.*, p. 62).

véritable souveraine du royaume de France sur le plan symbolique, puisqu'elle performe le rôle masculin alors que le roi n'y arrive pas.

## Le lesbianisme

La locution « homosexualité féminine », le lesbianisme, tout comme l'homosexualité masculine, sont des termes qui n'existent pas au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le terme est créé au XX<sup>e</sup> siècle par des femmes souhaitant distinguer leur identité sexuelle de l'homosexualité masculine. Ainsi, pendant l'Ancien Régime, la lesbienne est invisible dans les rapports de police et n'est alors pas sanctionnée comme l'est l'homosexuel masculin. Le terme lesbien ne se trouve nulle part, mais la réalité qu'il désigne s'exprime à l'occasion par l'emploi du mot « tribade » : « une femme prena[nt] le rôle de l'homme en faisant l'amour avec une autre femme passait pour une “tribade” [...], c'est-à-dire une femme qui prenait illicitement le rôle actif [...]. Elle était en position d'accusée, en tant que femme qui avait violé la loi du genre en jouant le rôle de l'homme dans le coït<sup>443</sup>. »

Depuis la création de l'identité lesbienne<sup>444</sup>, les rumeurs pleuvent sur l'orientation sexuelle de la reine Marie-Antoinette. Aurait-elle préféré les femmes aux hommes ? Cette énigme semble être importante à résoudre pour certains, puisque plusieurs fantasment sur l'identité sexuelle de la reine encore de nos jours<sup>445</sup>. Différents spécialistes s'attardent également à la question et certains arrivent à la conclusion que « Marie-Antoinette aime les femmes. Elle épuise les hommes sans les aimer. En réalité, elle ne s'intéresse qu'à son sexe » et « traite les hommes en objets de luxure tout à fait secondaires<sup>446</sup> ». Les historiens construisent leurs arguments à partir de l'intérêt que porte la reine à faire vivre des femmes à la cour. « [S]ous Louis XVI, ce n'est plus le roi mais la reine qui entretient des favorites<sup>447</sup>. » Différentes suivantes se succèdent pendant son règne et elle leur crée même des postes particuliers afin de justifier leur présence à Versailles :

Mme de Polignac, à partir de 1777, prend la place d'amie intime, de confidente de tous les instants auprès de la reine. Elle évince la princesse de Lamballe, pour qui Marie-Antoinette avait restauré la charge de surintendante de la Maison de la reine. Gabrielle-Yolande-Martine de Polignac demeurera,

<sup>443</sup> Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe*, op. cit., p. 220.

<sup>444</sup> Les rapports lesbiens existaient bien entendu auparavant, mais pas la concrétisation de l'identité lesbienne.

<sup>445</sup> Le long-métrage français *Les adieux à la reine* (2012), réalisé par Benoît Jacquot, en est un exemple. Le drame historique présente Diane Kruger (Marie-Antoinette), déchirée entre ses envies de respecter son devoir de désirer les hommes et de pouvoir se languir pour qui elle le souhaite vraiment : les femmes.

<sup>446</sup> Chantal Thomas, *La reine scélérate*, op. cit., p. 132.

<sup>447</sup> *Ibid.*, p. 132.

même après son départ de Versailles, la favorite incontestée. Pour affermir cette position, la reine la nomme, à la naissance du dauphin, gouvernante des enfants de France<sup>448</sup>.

On remarque également l'intérêt particulier pour les amantes qu'on prête à la reine dans différents pamphlets. Un des *Testaments de Marie-Antoinette d'Autriche* confirme l'importance de ses suivantes en mettant en scène des legs funéraires imaginaires. Le personnage de la reine y affirme : « Je donne et lègue aux demoiselles d'Oliva, Soprosie, d'Arcourt, Fromenville, Julie, Bonnemont (etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc.), pour le temps qu'elles m'ont servi d'hommes, une somme de 10 mille livres chacune<sup>449</sup>. » L'auteur ne se contente pas d'un seul « etc. » pour signifier le grand nombre de partenaires féminines. Dans le pamphlet *Testament de Marie-Antoinette, veuve Capet*, « c'est à une femme qu'est destiné le dernier et seul legs de la reine : deux anneaux d'or et une mèche de cheveux<sup>450</sup>. »

Dans les libelles de notre corpus, la protagoniste de la reine additionne les conquêtes féminines. Elle est désignée comme une « vile tribade<sup>451</sup> » par l'auteur du *Godemiché royal*. Dans *L'Autrichienne en goguettes*, tout comme le roi, elle possède son amant du même sexe. Un garde constate qu'il « y aura une orgie cette nuit, la Ganimède femelle est avec la Reine<sup>452</sup>. » Le personnage mythologique homosexuel, évoqué précédemment, est ici transposé à l'homosexualité féminine. La Princesse de Lamballe est la partenaire sexuelle féminine de la reine dans cette pièce. Antoinette dit dès le début vouloir « décharge[r] avec elle<sup>453</sup> ». Le libelliste insiste sur le plaisir que lui procure cette femme avec différentes hyperboles. Alors que la Princesse lui « brandouille la motte », « le foutre [de la reine] coule de [s]es belles cuisses blanches, et [s]on con est brûlant d'amour<sup>454</sup>. » L'excitation du personnage est si importante que son liquide cyprine ruisselle sur ses membres et son organe est dévoré par le feu.

On souhaite également montrer que la protagoniste Marie-Antoinette a connu une quantité phénoménale de femmes, ce qui fait d'elle une experte en matière de relations lesbiennes. Dans *La journée amoureuse*, Antoinette, commente à plusieurs reprises les qualités d'amante de la Princesse de Lamballe. Elle avoue : « je lui crois même plus de talents qu'à aucune autre<sup>455</sup> », ce qui suppose

---

<sup>448</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>449</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>450</sup> *Id.*

<sup>451</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, *op. cit.*, p. 14.

<sup>452</sup> François-Marie Mayeur de Saint-Paul, *L'Autrichienne en goguettes*, *op. cit.*, p. 3.

<sup>453</sup> *Ibid.*, p.15.

<sup>454</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>455</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, *op. cit.*, p. 21.

qu'elle a connu plusieurs femmes. « [A]u sortir de sa pamoison », elle répond en plus à celle-ci : « Ah bougresse ! que tu es savante dans l'art d'amuser ton sexe ! quelle extrême mobilité dans tes doigts ! quelle élasticité dans la langue ! Les Arnoul, les Polignac ne sont rien près de toi : tu réunis en toi seule les talents divers des tribades passées et présentes<sup>456</sup>. » Ces courtes phrases, terminées par un point d'exclamation, simulent l'essoufflement enthousiaste provoqué par le coït. Antoinette fait en plus référence à ses confidentes antérieures et insinue qu'elle a partagé des moments charnels avec elles. La mention des « tribades passées et présentes » donne l'impression qu'Antoinette les a toutes connues.

Dans les *Fureurs utérines*, le pamphlétaire affirme à de nombreuses reprises la futilité des rapports sexuels entre femmes. Il prétend que le lesbianisme constitue un engouement passager à Versailles qui est dû à la mauvaise influence de la reine.

La cour ne tarda pas à se mettre à la mode ;  
Chaque femme à la fois fut tribade & catin :  
On ne fit plus d'enfant ;  
cela parut commode<sup>457</sup>.

On remarque tout de suite que les pratiques lesbiennes sont critiquées, puisqu'elles empêchent la production d'enfants. Les femmes ne s'y adonnent pas parce qu'elles éprouvent de véritables désirs amoureux ou sexuels envers des personnes du même sexe. Elles les exercent dans le but d'éviter d'être engrossées, ce que le libelliste peint comme ridicule. Il s'agit de pratiques à bannir lorsqu'on souhaite régénérer une population.

Le pamphlétaire des *Fureurs utérines* renforce l'idée que le lesbianisme est une mode passagère et frivole pour la reine. Il présente cette dernière « [p]artageant ses chaleurs entre l'homme & la femme<sup>458</sup> » pendant toute la pièce. Elle ne vit que pour réaliser le coït avec sa confidente Polignac, puisque « Toinon promet, jura qu'un homme / N'auroit, tant beau fût-il, près d'elle aucun accès<sup>459</sup> ». À la suite de relations lesbiennes, « D'Artois, le beau d'Artois, lui paroît exécrable. / Elle rit aux éclats, trouvant les hommes foux<sup>460</sup>. » Puis, « [p]our un moment Toinette oublia Polignac, / Et le serpent lui plut enveloppé de roses<sup>461</sup>. » Cette métaphore phallique réfère

---

<sup>456</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>457</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, op. cit., p. 8.

<sup>458</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>459</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>460</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>461</sup> *Ibid.*, p. 10.

bien entendu au passage de la Genèse. Le serpent tentateur semble effrayant au premier abord, mais il parvient à charmer Ève, ou Antoinette dans ce cas.

Ces changements subits de préférences sexuelles s'expliquent par différentes raisons. Premièrement, on souhaite montrer que le personnage d'Antoinette est une tête-en-l'air frivole et ridicule qui change sans cesse d'avis. On doute de son sérieux et de ses capacités à veiller aux tâches royales que son titre lui impose. Deuxièmement, les pamphlétaires révèlent la perversité de la reine en la faisant participer à des rapports contre-naturels. Comme c'est le cas pour l'homosexualité masculine, accuser une personne publique de lesbianisme est une façon d'attaquer et de critiquer son pouvoir en lui reprochant d'être corrompue par des motivations déviantes. Tout comme l'homosexuel, la lesbienne empêche la procréation et constitue une entorse aux rôles réservés à son genre pendant la relation sexuelle.

Les libellistes sont conscients que la reine Marie-Antoinette n'a pas participé qu'à des liaisons de cette nature, puisqu'elle a enfanté à trois reprises<sup>462</sup>. Ils présentent une reine hésitante, mais qui révèle sa véritable nature parce que, profondément perverse, elle avoue finalement sa préférence pour les femmes. Dans *La journée amoureuse*, cette dernière applaudit les pratiques lesbiennes dans un monologue qui prend les airs d'un plaidoyer. « *Seule* », elle commence son discours par l'apostrophe : « Croyez aux femmes ». Puis, elle souligne le « miracle » et la « métamorphose » de la Princesse de Lamballe qui « se seroit jadis abandonnée aux incursions d'un régiment entier, plutôt que de branler une personne de son sexe<sup>463</sup> ».

La protagoniste de la reine confirme sa préférence pour les femmes à la fin de la pièce. Le pamphlétaire, qui soulignait pourtant le caractère éphémère de la pratique lesbienne, constate la décision finale de son héroïne. Il met de l'avant qu'il faut enrayer ce genre de relations avant que d'autres femmes ne parviennent à la même conclusion. On croit à l'époque que le lesbianisme est le choix d'un style de vie alternatif, non pas d'une identité sexuelle fondamentalement inscrite dans les préférences de l'individu. On suppose qu'il est possible de déjouer ces vilains choix afin de rediriger les femmes vers le « droit » chemin de l'hétérosexualité.

---

<sup>462</sup> Chantal Thomas, *La reine scélérate*, op. cit., p. 32.

<sup>463</sup> *Ibid.*, p. 52-53.

## La masturbation

Les protagonistes lesbiennes dans les pamphlets à l'étude pratiquent la masturbation seules ou accompagnées d'autres femmes. Les personnages féminins se masturbent à l'aide de jouets sexuels ou de leurs doigts<sup>464</sup>. Le doigté est, dans les différents ouvrages, considéré comme un talent propre aux femmes, qui, n'ayant pas recours au même outil que le mâle, auraient développé cette habileté. Le médecin Tissot appelle ces femmes les *frotteuses*, un terme qu'il aurait littéralement traduit du mot grec *fricatrices*<sup>465</sup>. Les *frotteuses* sont celles « qui frottai[en]t quand elle[s] aurai[en]t dû avant tout se laisser froter par un homme<sup>466</sup> ». L'enjeu de la masturbation féminine repose, d'une part, sur le fait qu'il s'agit d'une pratique non reproductive, de l'autre, sur le fait que les femmes l'utilisent pour s'affranchir du sexe masculin.

Certaines rumeurs soulignent la débrouillardise des courtisanes de Versailles. Selon ces ouï-dire, ces dernières ne négligeraient pas les accessoires pendant leurs soirées libertines. « La reine et ses amies f[eraient] un usage courant » de « miroirs », de statuette, de « godemichés »<sup>467</sup>, etc. « *Le Petit Journal du Palais-Royal*, qui paraît en 1789, a une rubrique "Vente de meubles et effets". Les objets proposés sont éloquents : "Un superbe sofa, servant jadis aux plaisirs secrets de la Frotteuse, Jules de Polignac"<sup>468</sup>. »

La fin du XVIII<sup>e</sup> siècle est le témoin des prémices d'une véritable propagande contre le plaisir solitaire. Selon Laqueur, l'obsession de la masturbation, qui est qualifiée de « vice solitaire » et de « fléau *social* », « s'inscrit dans le cadre d'une littérature nouvelle dont "la tonalité dominante est celle d'une intolérance sexuelle totale et répressive" »<sup>469</sup>. On assiste à une véritable « campagne anti-masturbatoire, [aidée de] pamphlet[s] lutt[ant] contre la masturbation, qui mobilise pendant plus d'un siècle médecins, éducateurs et moralistes dans toute l'Europe<sup>470</sup> ».

L'une des principales critiques contre cette pratique est qu'elle « représente une expression pervertie de l'amour de soi<sup>471</sup> ». « La société menace de se perdre dans un solipsisme érotique où chacun, devenant son propre objet sexuel, met en péril son existence d'individu social<sup>472</sup>. » Dans

<sup>464</sup> Toutes les formes de stimulations – vaginale, clitoridienne et anale – produites par autres choses qu'un phallus seront considérées dans cette section.

<sup>465</sup> Samuel Auguste André David Tissot, *L'onanisme*, op. cit., p. 51.

<sup>466</sup> Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe*, op. cit., p. 220.

<sup>467</sup> Chantal Thomas, *La reine scélérate*, op. cit., p. 136.

<sup>468</sup> *Id.*

<sup>469</sup> Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe*, op. cit., p. 368.

<sup>470</sup> Elsa Dorlin, Grégoire Chamayou, « L'objet = X. Nymphomanes et masturbateurs », art. cit.

<sup>471</sup> *Id.*

<sup>472</sup> *Id.*

le *Godemiché royal*, Junon est complètement obsédée par son organe génital. Les premières lignes, tout comme le titre, donnent le ton de la pièce. Junon, « *ses juppes retroussées, se patinant la motte* », fait l'éloge de son pubis dans une longue tirade imitée de Corneille :

Admirable partie d'un con trop méprisé,  
Soutien officieux d'un poil noir & frisé,  
Motte autrefois charmante aux yeux de mon parjure,  
Hélas ! Soyez sensibles à mon injure :  
[...]  
O rage ! ô désespoir ! chère motte ma mie,  
Oisivement placée au bas de mon nombril,  
Vous n'avez pour espoir qu'un insensible outil<sup>473</sup>.

En utilisant une prosopopée ridicule, Junon s'adresse directement à son organe, comme s'il s'agissait d'un individu. Elle le vouvoie également dans les vers suivants. La pompe et le ton de la tragédie classique, reconnus notamment par l'utilisation répétée des « Hélas ! » et de l'onomatopée pathétique « ô », sont évincés par le ridicule lorsqu'on constate qu'elle plaint son pubis et non pas une personne.

Ainsi, l'individu s'adonnant à la masturbation est considéré comme une personne égoïste, centrée sur son plaisir et, par le fait même, sur sa propre personne, au lieu de participer à la construction d'une société à l'aide d'activités reproductives. La masturbation est perçue comme une « pratique inféconde, puisqu'elle contredit la finalité naturelle de la conservation de soi en tant qu'espèce<sup>474</sup> ». De plus, on désire l'abolition de cette activité afin que « les masturbatrices [cessent] le commerce illicite avec leur propre corps pour redevenir objet passif du désir de l'imagination masculine ; inversement, les masturbateurs doivent être rééduqués à n'instrumentaliser que des corps féminins<sup>475</sup>. » On souhaite que chacune et chacun deviennent dépendants de l'Autre et, ainsi, ne puissent être affranchis·e·s en se suffisant à elles-mêmes et eux-mêmes. Ces préceptes participent à consolider l'hétéronormativité.

Afin de lutter contre la masturbation, plusieurs médecins préviennent leur patient·e·s des terribles conséquences de ce genre de rapport. Les différentes formes de masturbation :

passaient plutôt [...] pour des pathologies sociales qui répandaient la destruction sur le corps de la même façon qu'au temps jadis blasphème ou luxure engendraient des monstres. Le masturbateur aliéné, pâle et tremblotant et la prostituée, vulgaire et stérile, étaient les mécréants de l'âge moderne, les produits d'une maladie morale au même titre que leurs prédécesseurs difformes<sup>476</sup>.

<sup>473</sup> Anonyme, *Le godemiché royal*, op. cit., p. 5.

<sup>474</sup> Elsa Dorlin, Grégoire Chamayou, « L'objet = X. Nymphomanes et masturbateurs », art. cit.

<sup>475</sup> Id.

<sup>476</sup> Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe*, op. cit., p. 369.

Tissot consacre l'entièreté de son *Onanisme* à peindre les terrifiants contrecoups de la « souillure manuelle<sup>477</sup> ». Il distingue de nombreux symptômes, plus épouvantables les uns que les autres, dont ceux-ci qu'il tire du livre I, *De re medica*, de Celse : « “des apoplexies, des léthargies, des épilepsies, des assoupissemens, des pertes de vue, des tremblemens, des paralysies, des spasmes, & toutes les especes de goutte les plus douloureuses”<sup>478</sup> », etc. En bref, les masturbatrices et les masturbateurs semblent être à risque de toutes les complications physiques et mentales possibles. Pour dissuader toute envie de la pratiquer, si l'évocation de ces symptômes ne suffit, le médecin va jusqu'à partager une liste des décès causés directement par cette activité.

En plus d'occasionner divers types de maladie et même la mort, la masturbation, selon ces spécialistes, entraîne un renversement du genre. « [L]a masturbation masculine est problématisée non seulement en termes généraux d'affaiblissement des forces du corps, mais, plus spécifiquement, en termes de dégradation et de perte de la virilité<sup>479</sup>. » Les médecins souhaitent préserver et rétablir une « virilité physique et psychique<sup>480</sup> », puisqu'ils sont persuadés que la civilisation s'est affaiblie et s'est féminisée à cause des aristocrates et de leurs mœurs.

Si l'homme perd sa masculinité et, par le fait même, se féminise, le même processus s'observe chez la femme. Tissot constate que la stimulation clitoridienne octroie à cet organe une « taille surnaturelle », qui « est d'une très petite partie à l'ordinaire »<sup>481</sup>, ce qui fait en sorte qu'il est possible de confondre le sexe féminin avec le sexe masculin. Il affirme que la « nature, dans ses jeux, donne à quelques femmes une demi ressemblance aux hommes, qui, mal examinée, a fait croire pendant bien des Siecles à la chimere des hermaphrodites<sup>482</sup> ». Il ajoute : « Glorieuses, peut être, de cette espece de ressemblance, il s'est trouvé de ces femmes imparfaites qui se sont emparées des fonctions viriles<sup>483</sup>. »

Grâce à la masturbation, les femmes peuvent se satisfaire sexuellement sans risquer de grossesses, un avantage proprement masculin, « et c'est l'accès à ce privilège qui virilise les femmes. [...] Ce corps, entre travestissement et mutation, acquiert par des pratiques illicites tous les attributs anatomophysiologiques du corps viril et se joue de la masculinité. En fait, il figure une

---

<sup>477</sup> Samuel Auguste André David Tissot, *L'onanisme*, op. cit., p. 50.

<sup>478</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>479</sup> Stéphanie Genand, « Le corps féminin : fantasmes et représentation au XVIII<sup>e</sup> siècle », dans Catriona Seth, Anne et Henry Deneys et Hélène Cussac, *Les discours du corps au XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 270.

<sup>480</sup> Elsa Dorlin, Grégoire Chamayou, « L'objet = X. Nymphomanes et masturbateurs », art. cit.

<sup>481</sup> Samuel Auguste André David Tissot, *L'onanisme*, op. cit., p. 51.

<sup>482</sup> *Id.*

<sup>483</sup> *Ibid.*, p. 50.



possible accession à des droits égaux : la masturbation met en scène une usurpation<sup>484</sup>. » Tissot qualifie ces dernières d'« espece[s] de monstre[s]<sup>485</sup> ». « La masturbation féminine est si problématique pour la société : elle fabrique un corps mutant<sup>486</sup>. » « La représentation médicale bascule alors dans le cauchemar du “genre”. Le clitoris devient un pénis tout-puissant, qui dote la femme d'attributs capables de remplacer ceux de la virilité<sup>487</sup>. » Par exemple, La Durand, dans *La nouvelle Justine, suivie de L'histoire de Juliette* (1797) de Sade, utilise son clitoris surdimensionné, tel un sexe masculin, pour pénétrer les vagins de ses différentes partenaires.

En s'adonnant à ces pratiques sexuelles, les femmes ne dépendent plus du phallus, puisqu'elles le remplacent de plusieurs façons. Cet affranchissement laisse entrevoir de lourdes menaces : « et si l'homme n'[...]était pour rien<sup>488</sup> » dans la quête de la jouissance féminine ? Et si les femmes savaient se suffirent à elles-mêmes, que deviendraient les hommes ? Tissot observe que, après avoir pratiqué la masturbation, qu'il qualifie d'« infamie », la femme demeure indifférente aux « plaisirs légitimes de l'hymen », qu'elle partage avec l'homme et cela même si « les désirs & les forces ne sont pas éteints »<sup>489</sup>. Il constate que cette « indifférence [...] non seulement fait bien des célibataires, mais [souvent se] poursuit jusque dans le lit nuptial<sup>490</sup>. » La masturbation ferait ainsi de mauvaises épouses, ou des célibataires qui, ayant trouvé les moyens de remplacer les hommes, vivent de façon indépendante. En s'emparant des qualités viriles, les femmes n'auraient plus besoin, non seulement du phallus, mais également de l'homme tout court. Rich affirme que les hommes ne craignent pas fondamentalement la sexualité féminine parce qu'ils sont effrayés à l'idée que les femmes veulent « les dévorer ou les étouffer » par leurs désirs illimités comme le prétend Rousseau. Ils seraient plutôt hantés par « la possibilité qu'elles soient parfaitement indifférentes à leur égard, qu'ils n'aient accès aux femmes, sexuellement, affectivement, et donc économiquement, qu'aux conditions de celles-ci, au risque d'être éconduits hors de lors matrice<sup>491</sup> ».

<sup>484</sup> Elsa Dorlin, Grégoire Chamayou, « L'objet = X. Nymphomanes et masturbateurs », *art. cit.*

<sup>485</sup> Samuel Auguste André David Tissot, *L'onanisme*, *op. cit.*, p.51.

<sup>486</sup> Elsa Dorlin, Grégoire Chamayou, « L'objet = X. Nymphomanes et masturbateurs », *art. cit.*

<sup>487</sup> Stéphanie Genand, « Le corps féminin : fantasmes et représentation au XVIII<sup>e</sup> siècle », dans Catriona Seth, Anne et Henry Deneys et Hélène Cussac, *Les discours du corps au XVIII<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 270.

<sup>488</sup> *Id.*

<sup>489</sup> Samuel Auguste André David Tissot, *L'onanisme*, *op. cit.*, p. 45.

<sup>490</sup> *Id.*

<sup>491</sup> Adrienne Rich, « La contrainte à l'hétérosexualité », *op. cit.*, p. 27.

Dans *Le godemiché royal*, aucun personnage masculin n'est mis en scène excepté ceux de la « troupe de Plaisirs de différens sexes » qui exécute un ballet à la fin de l'œuvre. La pièce ne présente que les personnages Junon et sa suivante Hébée, qui tente de trouver des solutions pour combler les besoins sexuels de sa reine. Pour cette raison, Junon s'adonne à la masturbation à l'aide d'un godemiché. Or, elle ne semble pas toujours satisfaite des plaisirs que lui procure cet objet. Elle considère ce dernier comme un « insensible outil<sup>492</sup> », un « triste remède<sup>493</sup> » et une :

Ombre foible d'un vit, mais pourtant salutaire,  
Heureuse invention qu'on doit au monastere,  
A mon con enflammé vous plaisez à bon droit,  
Encore valez-vous mieux que le bout de mon doigt<sup>494</sup>.

Le portrait qu'elle peint du jouet demeure ambivalent. D'un côté, elle semble l'utiliser par résignation, le préférant à son doigt, mais pas au sexe masculin. De l'autre, elle éprouve du respect à l'égard de l'objet inerte auquel elle s'adresse directement en le vouvoyant. Elle paraît également être reconnaissante envers les créatrices du jouet. Tout comme les religieux évoqués plus tôt, pratiquant la sodomie, on suppose que les femmes isolées dans les monastères auraient inventé le godemiché afin de remplacer le phallus. Si Junon se compare aux religieuses, elle utilise l'objet, non par choix, mais puisqu'elle n'est pas en contact avec des hommes.

Dans la même pièce, Hébée, préoccupée des insatisfactions sexuelles de sa souveraine, est heureuse de constater que sa reine parvient à la jouissance avec ce qu'elle croit être ses doigts : « Vous déchargez, madame, ? vous foutez des mieux. » Apercevant l'objet en question, Hébée pense qu'il s'agit d'un poignard. Afin de rassurer sa suivante, Junon lui tend l'outil :

HÉBÉE

[...]

Voyons ces fers.

JUNON.

Prenez.

HÉBÉE.

Quoi !

JUNON, riant.

C'est un godemichet

<sup>492</sup> Anonyme, *Le godemiché royal*, op. cit., p. 5.

<sup>493</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>494</sup> *Ibid.*, p. 5-6.

HÉBÉE.

O Dieux ! quel instrument ! ma foi je suis ravie  
De vous voir pelotter en attendant partie<sup>495</sup>.

La stichomythie met en scène des échanges rapides dans l'optique d'arriver au grand dévoilement du jouet sexuel. À la suite de ces échanges accélérés, les exclamations d'Hébée, au contraire, fragmentent le vers, laissent place à l'émotion et témoignent de son étonnement. Or, ce n'est pas une surprise pour le lecteur, puisqu'il est informé de la présence de l'objet par le titre de la pièce et par une didascalie depuis le début de la pièce. Malgré le plaisir que Junon retire de cette activité, il semble clair pour sa suivante et elle-même que le godemiché reste un moyen pour pallier l'absence de phallus qui devraient, elles l'espèrent, tôt ou tard se montrer. Ainsi, même si la pièce porte le nom d'une activité sexuelle indépendante, Junon semble employer le jouet comme dernier recours, puisqu'aucun homme n'est à sa disposition. De plus, sa soif n'est point rassasiée à la suite de son utilisation. Toutefois, sa favorite lui propose :

Mais si, par un hasard qu'on ne peut soupçonner,  
Vous vous lassiez enfin de vous faire enfler,  
Alors, usant des droits qu'on accorde aux actrices,  
Je m'offre à le branler entre les deux coulisses<sup>496</sup>.

L'auteur fait ici référence à l'opinion courante concernant l'immoralité des actrices. Bien que certains tentent de défendre la conduite des comédiennes dès le XVII<sup>e</sup> siècle, ces dernières sont encore accusées au siècle des Lumières d'avoir des mœurs légères et de multiplier les prétendants, lesquels s'agglutinaient dans les coulisses après les représentations<sup>497</sup>. Dans ce passage, après avoir promis de lui livrer de multiples phallus, la favorite offre à la reine une autre stimulation manuelle : celle qu'opèrent ses doigts. Un type différent de masturbation est proposé à la reine, mais celui-ci n'est pas accepté par Junon. Elle semble ignorer la proposition d'Hébée et l'implore plutôt de lui amener des sexes masculins de toutes les sortes.

Dans *L'Autrichienne en goguettes*, la reine s'adonne à la masturbation avec Madame de Polignac. Toutefois, le Comte d'Artois utilise également ses doigts dans le but de stimuler sa souveraine. Assistant à la scène, Madame de Polignac lui lance : « Comment, M. le Comte, vous anticipez sur mes droits ? Cela est affreux ! je ne vais point sur les vôtres, moi. » Le Comte lui

<sup>495</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>496</sup> Anonyme, *Le godemiché royal*, op. cit., p. 9.

<sup>497</sup> La reine Marie-Antoinette aimait jouer sur les planches. Lors d'une représentation, elle a notamment interprété Rosine, du *Barbier de Séville* de Beaumarchais, dans son théâtre au Trianon. Brise-t-elle le stéréotype de l'actrice dévergondée ou le renforce-t-elle ?

répond en lui exposant son sexe : « Je le pense bien ; il vous faudroit pour cela un pareil argument<sup>498</sup>. » On constate qu'il est tout autant possible pour l'homme d'utiliser les techniques employées par les femmes. Or, le Comte souligne qu'il est inconcevable que l'inverse survienne, puisque les femmes ne possèdent pas de membre. Il ne semble pas conscient qu'il existe des jouets pour pallier ce manque. On n'observe néanmoins pas de compétition entre les partenaires de ce libelle. Pendant le coït final, tous mettent leur qualité d'amant·e·s à profit pour faire jouir leur souveraine et cette dernière ne fait part d'aucune préférence.

Dans les *Fureurs utérines*, Toinon ne peut se résoudre à choisir entre la masturbation et la pénétration phallique. Au début de la pièce, afin de l'aider à atteindre la jouissance, sa confidente Jule :

de ses talens vîte instruisit Toinon.  
Toinon suivit de près sont lubrique modele,  
Et mieux que lui bientôt sçut feuilleter un con<sup>499</sup>.

Une fois de plus, le rôle de la suivante consiste à aider le personnage de la reine à s'affranchir du sexe masculin. Toutefois, même si « [l]e vit [est] remplacé par un doigt libertin<sup>500</sup> » à un certain moment, le libelliste insiste sur la brièveté de cette période. Alors que la protagoniste de Marie-Antoinette n'a d'yeux que pour les plaisirs que lui procure la masturbation, un soudain revirement survient. Toinon reconnaît :

Adieu le jeu du doigt, tribade Jule, adieu.  
Il ne faut plus penser à cette jouissance,  
Se branler est d'un homme, enconner est d'un dieu<sup>501</sup>.

Dans un élan tragique, le personnage de la reine, étant toujours à la recherche de la pratique la plus jouissive, renonce aux actions manuelles qui sont qualifiées ici d'inférieures. Toutefois, à la fin de la pièce, alors que Toinon paraît prendre plaisir à participer à une relation sexuelle hétérosexuelle avec Coigny, sa confidente les surprend et commence à masturber sa souveraine :

La reine avec le plaisir en sent tout le mérite,  
Renonce à tout mortel pour la seconde fois ;  
Trousse, patine, enfin branle sa favorite,  
Avouant que les vits ne valent pas les doigts<sup>502</sup>.

<sup>498</sup> François-Marie Mayeur de Saint-Paul, *L'Autrichienne en goguettes*, op. cit., p. 10.

<sup>499</sup> Anonyme, *Fureurs utérines*, op. cit., p. 8.

<sup>500</sup> *Id.*

<sup>501</sup> *Ibid.*, p. 11-12.

<sup>502</sup> *Ibid.*, p. 12.

Contrairement à ce que nous avons vu dans l'extrait cité plus haut, la reine prétend ici que la masturbation féminine est supérieure. L'aide de sa favorite lui fait prendre conscience qu'elle n'a pas besoin du phallus pour parvenir à la jouissance.

Dans *La journée amoureuse*, la protagoniste de la reine, enfermée, ne se restreint pas malgré l'absence d'hommes dans sa prison. Elle s'exclame : « Privée de tout par des sujets ingrats et rebelles, je saurai me suffire à moi-même. Le bonheur d'une femme telle que moi ne peut dépendre de la fureur d'un vain peuple<sup>503</sup>. » Comme dans les autres œuvres, l'arrivée de la favorite dans la pièce permet à la reine de découvrir des moyens de s'émanciper du sexe masculin. La souveraine semble blasée, puisqu'elle a « tâté, il est vrai, de tous les vits fameux de la cour<sup>504</sup> ». L'arrivée de la Princesse de Lamballe promet de lui apporter des solutions à son problème, puisque celle-ci sait se contenter elle-même. Elle avoue en effet : « Le bougre insinua dans ma croupière son jean-chouart ; tandis que, à l'aide d'un excellent godemiché, je me frottois le clitoris<sup>505</sup>. » Le pénis ne suffit plus pour atteindre la jouissance. La Princesse accède à un plus grand plaisir grâce à ses propres moyens et elle le fait à l'aide de la masturbation. Convaincu, le personnage de Marie-Antoinette veut faire pareillement. Sa favorite tire alors « *un long étui d'ivoire, l'enfoncé d'une main dans le fessier de notre héroïne, et la branle de l'autre [...]*<sup>506</sup> ». Antoinette arrive finalement à la conclusion : « Si les hommes un jour nous abandonnoient, nous ne pourrions être à plaindre, puisque nous savons les remplacer. FIN<sup>507</sup>. » Telles une maxime ou une morale, ces dernières phrases terminent l'ouvrage. Elles reflètent la grande peur évoquée plus haut : les femmes n'ont plus besoin des hommes.

Les protagonistes de la reine ne restreignent pas leurs relations sexuelles à des pratiques hétérosexuelles avec pénétration vaginale faite par le sexe masculin. Les hommes ne sont pas les seuls qui puissent « changer [leurs] inquiétudes en plaisir<sup>508</sup> ». En s'intéressant aux femmes et en s'appropriant le rôle associé à la pénétration, elles entraînent un renversement de genre. Le lesbianisme et la masturbation ne sont pas que des solutions pour pallier un manque de vigueur masculine. Les partenaires féminines de la reine semblent être tout aussi, voire plus aptes, aptes à lui procurer la jouissance. La reine déclare ne plus avoir besoin du sexe masculin.

<sup>503</sup> Anonyme, *La journée amoureuse*, op. cit., p. 15.

<sup>504</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>505</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>506</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>507</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>508</sup> Samuel Auguste André David Tissot, *L'onanisme*, op. cit., p. 145-146.

\*\*\*

Les pamphlétaires présentent des aristocrates prétendant que la sexualité peut les mener au bonheur, mais celle-ci les conduit plutôt vers la maladie et la déviance. La protagoniste Marie-Antoinette tente de prouver la légitimité de ces pratiques contre-nature en invoquant des arguments dépassés comme le naturalisme, le matérialisme et le sensualisme. Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, on met en place des codes sexuels dans le but de réaliser le projet de construire une nouvelle société. La femme doit participer à cette entreprise en mettant à profit la « seule » et « véritable » utilité de son organe sexuel : celle de, non pas avoir du plaisir, mais créer une progéniture. Elle a par la suite le devoir de composer un noyau conjugal solide et de veiller sur sa descendance afin d'élever de bons citoyens. La reine des pamphlets étudiés ne priorise pas ces fonctions. Elle cherche plutôt la pratique sexuelle qui lui procure la plus grande jouissance. L'homosexualité, le lesbianisme et la masturbation, tant chéris par le personnage de la reine, sont perçus comme des comportements déviants qui confirment la dégénérescence de leurs adeptes. Ces activités sexuelles sont dérégulées parce qu'elles déjouent les codes réservés au genre. Le renversement de genre produit des corps mutants insoumis, incontrôlables et ignobles. Marie-Antoinette est considérée comme un « monstre » « infâme » et « odieu[x] »<sup>509</sup>. Ultimement, la Marie-Antoinette des libelles préfère le plaisir à la procréation et, pour y arriver, elle n'a plus besoin du sexe masculin, ce qui détourne complètement sa fonction sexuelle et fait d'elle la plus grande libertine.

---

<sup>509</sup> Anonyme, *Le godemiché royal*, p. 14.

## CONCLUSION

« Les hommes et les femmes[,] étant de même nature et de même constitution, [...] sont susceptibles des mêmes défauts, des mêmes vertus et des mêmes vices. » Ce sont les institutions sociales et l'éducation qu'elles reçoivent qui font des femmes ce qu'elles sont, qui les « dénaturent » : « Il faudrait sans doute plusieurs générations pour nous remettre telles que nature nous fit. Nous pourrions peut-être y gagner ; mais les hommes y perdraient trop »<sup>510</sup>.

MME D'ÉPINAY (1772)

À la lumière de nos analyses, on peut affirmer que la mise en scène du renversement du genre s'avère bel et bien une arme politique pour les pamphlétaires républicains. En effet, selon ces derniers, ce type de bouleversement entraîne non seulement une confusion des repères identitaires, mais également l'effondrement de la société. Ce renversement représente l'impossibilité de construire le régime bourgeois qui est fondé sur une répartition structurée des rôles genrés. Si les comportements des hommes et des femmes outrepassent ces nouvelles attributions qu'on tente de mettre en place, le système républicain ne peut s'implanter. Cette société utopique, érigée et dirigée uniquement par et pour les hommes, repose sur des inégalités sexistes. Le trouble dans le genre leur paraît dangereux, puisqu'il promet d'abolir ces iniquités. Les hommes y perdraient trop si un tel renversement s'installait de façon définitive, car cette révolution implique, en plus du vol de l'identité masculine, l'appropriation par les femmes de privilèges masculins. Les hommes ont ainsi peur de renoncer à leur place et de partager leurs droits. Les femmes pourraient se hisser à leur niveau et devenir leurs égales ou, pire, leurs supérieures. De ce fait, désigner Marie-Antoinette d'Autriche comme une usurpatrice de l'identité masculine confirme l'idée qu'elle menace la société. Il s'agit d'un prétexte pour affirmer qu'elle appartient à un régime déchu, la monarchie, et qu'on doit l'éliminer parce qu'elle représente un danger pour l'implantation du système bourgeois.

---

<sup>510</sup> Dominique Godineau, *Les femmes dans la France moderne, op. cit.*, p. 185.

Selon ces républicains, Louis XVI n'est plus à la tête du gouvernement en place, c'est plutôt Marie-Antoinette qui en détient les rennes. Désigné comme un roi faible et nonchalant, il paraît incapable de s'occuper de son royaume et il en laisse même le contrôle à son épouse. Les républicains souhaitent déloger cette reine au plus vite. Pour y parvenir, ils imaginent ce legs, ou « partage » du pouvoir masculin, comme dangereux, immoral et non-naturel, puisqu'il entraîne un renversement de genre. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les autres formes d'influences ou d'emprises féminines sont tout autant considérées comme nuisibles. Les lieux physiques et symboliques dans lesquels les femmes peuvent exprimer et partager leurs idées sont de plus en plus restreints. Dans la nouvelle société républicaine, la parole de la femme n'est pas entendue. Sa place n'est pas aux côtés des hommes au sommet des structures politiques.

Afin de prouver la nécessité d'expulser les femmes des activités publiques, les libellistes puisent dans les théories développées par les scientifiques et les penseurs des Lumières. Ces derniers ont étudié et livré des interprétations, non pas des observations neutres, des organes féminins pour justifier la fragilité et la passivité des femmes. Leurs faiblesses physiques et caractérielles leur imposent une vie sédentaire. Délicates et souvent malades, elles doivent demeurer au foyer. Les femmes sont présentées comme des enfants innocentes et vulnérables (elles sont également considérées comme telles selon la loi). Les hommes ont alors la responsabilité de les superviser et, pour y parvenir, ils les confinent à la maison. Si elles en sortent, elles peuvent causer des situations désastreuses tant pour elles-mêmes que pour les autres. Ces discours se construisent dans l'optique de trouver des raisons scientifiques et médicales pour justifier la mainmise gouvernementale et la domination masculine sur les femmes. Or, la Marie-Antoinette des pamphlets à l'étude n'est soumise à aucun contrôle du fait de l'incompétence de son mari molasse. Elle peut faire ce qu'elle veut des ressources de l'État et, de ce fait, du royaume en entier.

Les libellistes imaginent, à partir du discours misogyne ambiant, les conséquences politiques terribles de la participation des femmes à la vie publique. Ces auteurs discréditent les capacités à gouverner de Marie-Antoinette grâce aux pseudo-découvertes concernant l'utérus. Dans les libelles, cet organe contrôle totalement la souveraine et l'entraîne dans des étourderies frivoles et égoïstes. Pour cette raison, la souveraine ruine la France par le biais de toutes sortes de folies, comme la mode ou d'autres plaisirs futiles telle la fornication. Elle est incapable de s'intéresser aux questions « sérieuses » et place ses besoins personnels avant ceux de ses sujets.



En plus, il serait impossible pour la souveraine d'éprouver de l'affection envers son peuple. Elle ne veut que l'anéantir. Les pamphlétaires, afin d'accentuer l'animosité à l'égard de leur reine, créent une protagoniste alimentée par une haine sans borne. Elle dilapide les richesses du royaume dans le but de ruiner volontairement son pays. La Marie-Antoinette de notre corpus est complètement soumise aux pulsions et aux émotions dictées par son organe génital. Elle ne parvient pas à faire abstraction de ses sentiments afin d'être une dirigeante neutre.

Les pamphlétaires n'accusent pas seulement la reine de ne pas posséder les qualités physiques et mentaux nécessaires pour régner. Dans le but d'évincer la Dauphine du pouvoir, ils créent de plus un personnage qui utilise son influence pour accomplir des desseins malhonnêtes. Selon le discours bourgeois, l'apparence envoutante des femmes leur permet de détrôner les individus au pouvoir. L'activité publique de la souveraine représente un danger pour la population, car cette reine distrait les dirigeants de leurs tâches sérieuses afin de les entraîner dans le vice. Elle manipule complètement le roi, le saoule pour le mettre hors d'état de nuire à ses plans dépravés et, finalement, contrôle à sa guise le royaume. Le personnage Marie-Antoinette parvient à détruire le régime en place en éradiquant la descendance bourbonne par ses nombreux cas d'adultère. En outre, les réalisations de coïts avec des hommes d'État, connus de toute la population, sauf du roi, font d'elle une fille publique ; une fille de joie. Sa prostitution conduit le pays dans la perversion et la débauche.

La Marie-Antoinette fictive parvient à contrôler les dirigeants français parce qu'à son contact, ces derniers se féminisent. Selon le discours républicain, au sein de l'espace public, les hommes ont été obligés de fréquenter les femmes, ce qui leur a donné l'envie de s'adonner aux mêmes activités qu'elles et les a transformés en individus faibles et efféminés. La reine arrive à avoir la mainmise sur le gouvernement, donc sur les hommes, tandis que le roi se fait contrôler et se soumet aux décisions de son épouse. Les rôles de genre sont alors complètement renversés. Les républicains désirent et promettent d'évincer la dangereuse Marie-Antoinette et d'implanter de nouvelles figures masculines fortes qui, contrairement à Louis, sont aptes à diriger.

Les pamphlétaires montrent donc que le renversement de genre, visible par l'appropriation féminine d'un poste qui revient de droit au dirigeant masculin, est dangereux. En effet, lorsque ce phénomène est observé, on assiste à la déchéance du royaume. Cet effondrement résulte de l'incompétence de la reine à gouverner un pays. Elle n'y parvient pas, puisque cette tâche n'est pas dans sa « nature » féminine.

Selon le même discours, en plus de ne pouvoir être présente dans la sphère publique, la femme doit se comporter de façon effacée à la maison. Cette exigence se poursuit jusque dans l'intimité des pratiques sexuelles. Elle possède l'obligation de taire ses désirs dans le but de n'être qu'un réceptacle pour l'homme. Le corps féminin doit être considéré seulement pour sa fonction maternelle, tel un ventre dans lequel l'homme dépose sa semence active. Les républicains appuient leur argumentaire sur les mêmes recherches scientifiques qui tentent de prouver que la passivité et la soumission de la femme au lit sont propres à son sexe. Le coït peut avoir lieu sans l'orgasme féminin. La jouissance féminine paraît alors superflue. L'idée que la femme soit asexuée et qu'elle ne se préoccupe pas des plaisirs de la chair, contrairement à l'homme, se met ainsi peu à peu en place.

Le renversement du genre se manifeste dans les pamphlets par la création d'une Marie-Antoinette complètement à l'opposée de la nouvelle définition de la féminité. La souveraine se comporte plutôt comme un homme, car elle est fortement tournée vers la sexualité, elle partage ses désirs et elle arrive à les combler. Plutôt que de restreindre ses envies charnelles comme une « bonne » et chaste femme devrait le faire, elle s'empare du privilège masculin de jouir. La souveraine développe des stratégies pour satisfaire ses besoins sexuels. Elle multiplie les efforts afin de se sortir de l'inactivité imposée par son époux frigide et asexué. Cette protagoniste convie et initie différentes et différents partenaires. Il est possible d'observer sa proactivité corporelle, qu'elle exerce dans le but d'atteindre l'orgasme. Elle est consciente de ses préférences et de ses goûts et, pour cette raison, elle dicte à ses amantes et amants les diverses procédures pour parvenir à la volupté. On constate finalement qu'elle vole le rôle actif masculin pendant le coït, mais également lorsqu'elle fait la cour à d'autres femmes. Sa volonté de posséder sa confidente et, par le fait même, de l'objectifier est le reflet de stratégies de séduction plutôt masculines. De plus, elle impose à son amie ses désirs sans considérer ses envies. Encore une fois, le personnage de la reine s'approprie un « privilège » masculin, soit celui de dominer et d'assujettir une femme pendant la relation sexuelle.

Puisque la souveraine s'empare de la fonction de l'homme pendant le coït, ses amants masculins n'ont d'autre choix que de performer le rôle passif féminin. Leur inertie ne se manifeste pas que dans leurs comportements. Elle se prolonge souvent dans l'impuissance de leur organe génital. La protagoniste Marie-Antoinette, par la faute de sa conduite « masculine », empêche

l'érection de ses amants. Les pamphlétaires dévoilent une reine mettant en danger l'avenir de la société parce qu'elle castre les hommes et les empêche, en même temps, de vivre leur masculinité.

Dans l'objectif de rendre le renversement de genre davantage visible, les libellistes attribuent aux conduites de la reine des caractéristiques viriles. Elle est présentée comme une valeureuse héroïne tragique. Les relations sexuelles deviennent des champs de bataille et les coïts sont décrits tels des combats féroces. La reine se transforme en une guerrière courageuse, forte et habile, puisqu'elle parvient à terrasser des armées de « vits ». Contrairement à elle, Louis XVI est dépeint comme un piètre soldat de l'amour. Ses performances sexuelles risibles deviennent le symbole de son incompetence comme époux, mais également comme roi. S'il n'arrive pas à incarner son rôle de mâle pendant la relation sexuelle, qui consiste à être actif et à soumettre la reine, comment peut-il être apte à régner ? Ses capacités d'amants sont intimement liées à celles de dirigeant, puisqu'elles remettent toutes en doute sa virilité.

Dans les libelles, d'autres hommes performant l'identité masculine guerrière et réussissent alors à assujettir la Marie-Antoinette fictive. Ces personnages parviennent quelques fois à réduire la souveraine à l'état passif. On constate que cette dernière feint d'être endormie ou d'être violée. Son corps est de plus comparé à un lieu pris par un envahisseur. Lorsque la reine demeure inactive, la vocation présumée être réservée à son sexe, ses amants masculins arrivent à l'érection. Ces relations « fructueuses » mènent aux naissances des enfants royaux. Les pamphlétaires exposent la possibilité qu'une femme déviante réussisse à incarner des rôles « acceptables » pendant les rapports sexuels. Il suffit qu'un homme remplisse ses devoirs et fasse preuve de « virilité » en réduisant la femme à la passivité, ce que Louis ne semble pas faire. Toutefois, comme la protagoniste de la souveraine feint de dormir, c'est tout de même elle qui conserve le contrôle. Elle choisit de performer des rôles passifs pendant le coït.

La sexualité du personnage de la reine ne correspond pas à celle qu'on tente d'imposer aux femmes. La libido féminine est perçue comme problématique. Cette méfiance provient notamment d'une longue tradition chrétienne dont les fondements sont toujours fortement ancrés. Afin de confirmer la dangerosité et la déviance de la sexualité de leur protagoniste, les pamphlétaires accordent à cette dernière toutes les caractéristiques d'une nymphomane. En effet, son utérus semble dérégulé, puisqu'il est décrit comme un organe fiévreux et enflammé. La reine subit la mauvaise influence de d'autres femmes nymphomanes. Elle pratique une vie de débauchée en s'adonnant à la prostitution. Elle se masturbe, est complètement obsédée par son organe génital,

est prête à tout pour combler ses désirs, etc. Les auteurs utilisent les concepts de cette pathologie créée par des médecins de l'Ancien Régime qui souhaitaient expliquer les comportements sexuels féminins déviants. Si la sexualité féminine ne correspond pas aux standards, elle est considérée comme pathologique. La fureur utérine explique pourquoi certaines conduites sexuelles dépassent les frontières de l'« acceptable ». Si la femme ne respecte pas les normes, elle est immédiatement perçue comme une malade. Il faut alors la soigner pour la réintroduire par la suite dans la société. Les pamphlétaires parviennent à prouver que leur reine est bel et bien atteinte d'une maladie sévère. Ils peuvent ainsi justifier son retrait du pouvoir.

Finalement, les libellistes ont recours aux qualificatifs pathologiques dans le but de souligner l'anormalité et la dangerosité de la sexualité active de leur personnage. Une femme prenant le contrôle lors du coït paraît nuisible, car elle maîtrise un homme et elle le soumet à ses désirs. Les relations de pouvoir sont ainsi inversées. Une femme sachant comment atteindre le plaisir, qui est alors en pleine possession de son corps, peut être envisagée comme une menace pour l'homme parce qu'il est plus difficile pour lui de la soumettre. La sexualité débordante de la souveraine paraît effrayante. Elle fait d'elle un individu incontrôlable, plutôt qu'une épouse asservie.

Le trouble dans le genre est également visible dans les intentions sexuelles du personnage Marie-Antoinette. Étant une véritable libertine, plutôt que de concevoir le coït comme un acte menant à la grossesse, la reine réalise des rapports dans l'optique de se procurer diverses jouissances. Or, la femme devrait seulement y voir une façon d'accéder à la maternité, qui est censée être sa principale fonction. Les pamphlétaires exposent alors l'obstination de la souveraine qui souhaite parvenir à l'orgasme plutôt qu'à l'enfantement. Ils mettent en scène une reine justifiant sans cesse son comportement à l'aide des discours élaborés par des philosophes de l'Ancien Régime. Alors que certains intellectuels des Lumières défendaient le libertinage, les républicains tentent de convaincre les individus de ne plus pratiquer le dévergondage. La reine Marie-Antoinette, en raison de toutes les rumeurs libidineuses qui la concernent, incite la population à la débauche. Toutefois, les républicains sont persuadés que, comme son règne, sa façon de concevoir la sexualité est révolue. Le libertinage est, à l'époque, directement associé à la noblesse. On souhaite montrer que le régime féodal est dépassé, ainsi que l'est leur mode de vie. À l'image de son règne, la noblesse serait devenue faible, malade et dérégulée à force de pratiquer le libertinage.

La sexualité des aristocrates est pour cette raison associée au vice, à la dépravation et à la déchéance sociale.

Malgré ces « constats » bourgeois, la Marie-Antoinette fictive continue de prétendre que son mode de vie demeure le plus efficace pour atteindre le bonheur. Son premier argument repose sur une interprétation extrême de la philosophie naturaliste. Ses envies et ses pratiques sexuelles seraient toutes valables, puisqu'elles seraient dictées par la nature. Or, les personnages des pamphlets ne pensent plus à revendiquer leur droit à la jouissance, mais plutôt à « foutre » partout et à tout moment. Le naturalisme est interprété de façon excessive parce que les protagonistes l'utilisent pour justifier toutes sortes d'« inconduites ». La souveraine emploie de plus la philosophie sensualiste pour expliquer son comportement. Elle réalise diverses expériences afin d'éveiller ses sens et de ressentir le plus grand plaisir. Elle appuie également son argumentaire sur les thèses matérialistes. Les libertins, délaissant les promesses chrétiennes d'une vie après la mort, saisissent les occasions que la vie leur offre. Ils jouissent alors sans modération des voluptés charnelles. Égoïstes et égocentriques, ils font du bonheur l'unique quête de leur existence. Pour les républicains, leur conduite semble exagérée, étourdie et inconsciente. Ces bourgeois sont persuadés que l'individu devrait aspirer à quelque chose de plus grand, comme l'édification d'un nouveau régime politique qui serait à l'écoute des besoins de sa population plutôt qu'au service d'une minorité dévergondée.

Les pamphlétaires soulignent l'erreur des libertins aristocrates. Ces derniers se tromperaient et leurs arguments seraient ridicules et archaïques. Les républicains clament que leur façon de concevoir la sexualité, pour son but procréatif seulement, serait bien plus logique. Selon cet objectif, le rôle de la femme ne serait pas de ressentir les plaisirs du coït. Dans cette quête visant à régénérer la population, l'objectif procréatif, que doivent poursuivre les rapports sexuels, est primordial pour la femme.

Comme il a été dit, les républicains souhaitent éliminer la noblesse et créer un peuple entièrement bourgeois. Pour parvenir à ce renouvellement, on encourage les citoyens à ne pratiquer que des activités sexuelles reproductives. On bannit alors à l'époque les formes de coït auxquelles la noblesse s'adonne et on promeut l'unique « bonne » sexualité : celle hétérosexuelle et phallocentrique. La femme devient pour l'homme une « partenaire », une épouse avec qui concevoir des enfants, puis une mère. Ce sont les seuls rôles « acceptables » qui lui sont réservés.

Les pamphlétaires mettent en scène une reine qui ne souhaite pas du tout remplir ces devoirs féminins.

La mère, dans cette nouvelle société, doit également veiller sur sa progéniture, contrairement à l'aristocrate qui était perçue comme une mère négligente parce qu'elle embauchait une nourrice pour exécuter à cette tâche. Le rôle maternel devient important pour la construction de la société bourgeoise, puisqu'il est crucial de s'assurer que la progéniture bourgeoise soit à l'image de cette nouvelle société « parfaite ». Le personnage de Marie-Antoinette prend plaisir à s'adonner à des pratiques non reproductives pour ne pas devenir mère. À l'aide de relations adultères, elle réussit à créer une descendance, mais elle ne se transforme pas en une « bonne » mère pour autant. Les libellistes présentent une reine qui ne s'occupe aucunement de son fils. Elle est bien trop préoccupée par les appétits sexuels qui la tenaillent. Ses enfants sont de plus considérés par les auteurs comme des bâtards qui pourraient ruiner la France.

En outre, selon le même discours républicain, les célibataires sont alors fortement critiqués, surtout les femmes qui refusent d'être subordonnées à un homme. L'existence féminine devait tendre vers la satisfaction des besoins des enfants et de l'époux et non pas vers un accomplissement personnel. On laisse sous-entendre qu'une femme ne saurait se comporter en individu libre sans devenir une menace pour elle-même et pour la société. La Marie-Antoinette fictive ne vit aucunement aux dépens de son mari et ne le respecte pas non plus. Absent, saoul ou endormi, Louis n'arrive pas à remplir son rôle qui est de surveiller sa femme. Dans le couple, l'homme devrait soumettre sa femme et cette dernière devrait se plier aux volontés de son mari. En ce qui concerne le cas de Louis et de Marie-Antoinette, l'inverse est observé.

Les pamphlétaires présentent une Marie-Antoinette déjouant la hiérarchie des pratiques sexuelles et les frontières entre le bon et le mauvais sexe. Alors qu'elle recherche le rapport lui procurant le plus de plaisir, elle ne se borne pas à respecter ces contraintes. Elle se livre ainsi au lesbianisme, à la sodomie, à la masturbation et à l'utilisation de jouets sexuels. Louis est également accusé par sa propre épouse de pratiquer des relations homosexuelles et sodomites. Dans d'autres libelles, la reine s'adonne tout autant à la sodomie afin de trouver la pratique la plus jouissive. La pénétration anale serait à bannir, selon le discours républicain, car elle détournerait de l'objectif que devraient poursuivre les amants pendant les rapports. La sodomie entre femmes représenterait une plus grande transgression, puisqu'une des deux femmes y usurperait le rôle de l'homme en pénétrant l'autre.

Entourée de plusieurs suivantes à la cour, Marie-Antoinette est souvent qualifiée de tribade. De multiples hyperboles sont utilisées dans les libelles afin d'accuser le personnage de la reine d'avoir connu plusieurs femmes. Certains pamphlétaires ridiculisent le lesbianisme en le désignant comme une simple mode passagère propagée par la reine. D'autres présentent cette orientation comme un comportement dangereux, capable de menacer la procréation.

Les libellistes font également pratiquer la masturbation au personnage Marie-Antoinette. Cette activité leur paraît nuisible parce qu'elle est inféconde, qu'elle représente un amour pervers de soi et qu'elle permet aux femmes de s'affranchir du sexe masculin. Les masturbateurs et masturbatrices devraient apprendre à dépendre de l'autre sexe. Le jouet sexuel, godemiché, semble d'autant plus menaçant parce qu'il remplace explicitement le membre de l'homme. Tout comme le lesbianisme, la masturbation deviendrait une manière pour les femmes de vivre leur sexualité sans les hommes.

Il est indéniable que les auteurs du corpus sélectionné attaquent et utilisent le genre de Marie-Antoinette afin de prouver son incompetence et sa dangerosité. Toutefois, il ne faut pas oublier que la reine ne représente pas seulement un danger pour les républicains parce qu'elle est une femme, mais également parce qu'elle reste une des principales adversaires politiques pendant la Révolution. Elle demeure l'ennemie redoutable qui tente de ranger à ses côtés toutes les monarchies européennes.

De plus, les libellistes mettant de l'avant la souveraine ne semblent s'intéresser qu'à elle et qu'à ses aventures. Pourtant, est-elle la véritable et principale cible des pamphlétaires ? Les comportements du personnage du roi Louis XVI présentent également plusieurs renversements du genre. On se moque de cet individu important en l'oubliant et en le délaissant complètement dans les récits. De plus, pour l'époque, condamner l'épouse, la propriété de l'homme, revient à stigmatiser d'une certaine façon l'homme lui-même. Ce mémoire peut laisser sous-entendre que les aristocrates possédaient plus de privilèges féminins que les femmes bourgeoises<sup>511</sup>. Cependant, les nobles n'étaient pas nécessairement des féministes avant l'heure ou des critiques de l'hétéronormativité. Même si elle était reine de France, Marie-Antoinette était tout autant considérée comme la propriété de son mari. Ainsi, présenter Marie-Antoinette comme omniprésente et incontrôlable demeure une attaque directe envers le roi, puisqu'elle devient

---

<sup>511</sup> Le système féodal paraît moins discriminant pour les femmes, notamment parce qu'il ne repose pas en premier lieu sur les différences entre les sexes, mais plutôt sur des différences tout autant inégales entre la noblesse et la roture. C'est cette injustice que les républicains tentent d'éliminer en créant la démocratie.

irrépressible par la faute de son mari qui ne sait pas la restreindre. La première cible des libellistes s'avère le souverain qui n'arrive pas à maîtriser sa femme. La transformation de la reine en homme semble sous tous les angles être causée par son époux, qui ne parvient pas à incarner la masculinité. Ce dernier serait la source première du renversement du genre sévissant au cœur du gouvernement déchu. Le « Mea culpa » du *Godemiché royal* confirme cette supposition. Bien que la reine soit l'héroïne du récit et que le roi soit complètement absent de la pièce, cette section finale est entièrement dédiée aux blâmes concernant la conduite du souverain. Louis souffre de l'évolution de la conception de la masculinité et de la formation de l'hétéronormativité engendrées par les discours bourgeois. Il incarne la forme de masculinité à éradiquer, tandis que le nouvel idéal masculin bourgeois est présenté comme un retour à l'ordre naturel et nécessaire à toutes sociétés dites civilisées.

Aujourd'hui, le discours féministe attire l'attention du public sur le traitement particulier que reçoivent les femmes de pouvoir et les attaques auxquelles elles doivent faire face. Tout comme Marie-Antoinette, les politiciennes contemporaines essuient de nombreuses critiques concernant leur genre, leur corps et leur sexualité, tandis que la presse dénonce majoritairement le manque de compétence et les décisions des hommes. En France, pendant la dernière décennie, les accusations soulignant la dangerosité et le pouvoir subversif de l'apparence féminine se manifestent toujours en politique<sup>512</sup>. Ailleurs dans le monde, et même dans des pays se disant « égalitaires », des conceptions misogynes envers les femmes d'État persistent. Au Canada, notamment, des cyberintimidateurs utilisent les termes de « monstres », de « sorcières »<sup>513</sup>, de « salopes », de « prostituées »<sup>514</sup>, etc. pour nommer des politiciennes, des qualificatifs identiques à ceux qu'employaient les libellistes pour désigner Marie-Antoinette il y a plus de deux cents ans. Ainsi, on constate qu'encore au XXI<sup>e</sup> siècle les discours sont fortement empreints de la conception de la

---

<sup>512</sup> Par exemple, en 2014, la nouvelle ministre de l'Éducation, Najat Vallaud-Belkacem, est accusée d'être une « séductrice » et d'avoir ainsi charmé François Hollande pour accéder au pouvoir, des reproches très similaires à ceux adressés à Marie-Antoinette (Émilie Côté, « Sexiste, la politique ? », *La Presse*, (Montréal), 19 octobre 2014, [en ligne] <https://www.lapresse.ca/international/europe/201410/18/01-4810440-sexiste-la-politique-francaise.php>).

<sup>513</sup> La presse canadienne, « Des femmes font part de leur difficulté en tant que politiciennes », *Radio-Canada*, (Montréal), 2 août 2017, [en ligne] <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1048409/femmes-politique-discrimination-sexisme->

<sup>514</sup> La presse canadienne, « Christine Labrie dénonce l'intimidation envers les femmes à l'Assemblée nationale » *Radio-Canada*, (Montréal), 28 novembre 2019, [en ligne] <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1408714/christine-labrie-intimidation-femme-assemblee-nationale-deputee-sherbrooke-quebec-solidaire>



féminité qui s'est formée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. La femme demeure un objet de désir soumis aux jugements de l'opinion publique, plutôt qu'un sujet politique libre.

## BIBLIOGRAPHIE

### Corpus étudiés

Anonyme. *Fureurs utérines de Marie-Antoinette, femme de Louis XVI, la mère en proscrira la lecture à sa fille*, (suivi de) *Le triomphe de la fouterie, ou les apparences sauvées, comédie en deux actes et en vers, au manège, et dans tous les bordels de Paris*, s. n., 1791, 14 p., [en ligne], <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8615801j/f12.image>

Anonyme. *Le godemiché royal*, s. n., 1789, 16 p., [en ligne], <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8570998.r=le%20godemich%C3%A9%20royal?rk=21459;2>

Anonyme. *La journée amoureuse, ou Les derniers plaisirs de M... Ant... Comédie en trois actes, en prose, représentée pour la première fois au Temple, le 20 août 1792*, Paris, Chez Louis Capet, 1792, 68 p., [en ligne], <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1520023x/f49.image>

MAYEUR DE SAINT-PAUL, François-Marie. *L'Autrichienne en goguettes ou L'orgie royale, opéra proverbe, composée par un garde du corps..., publié depuis la liberté de la Presse ; & mis en musique par la reine*, s. n., 1789, 16 p., [en ligne], <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1521100k?rk=21459;2>

### Ouvrages du XVIII<sup>e</sup> siècle

Anonyme, *Théâtre Gaillard*, tome second, Glasgow, s. n., 1776, 181 p., [en ligne], <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1521189b/f3.image>

BIENVILLE, J. D. T. *La nymphomanie : ou Traité de la fureur utérine*, Paris, François Grasset et Comp., 1788, 190 p., [en ligne], <file:///C:/Users/andre/Documents/Automne%202018/Théâtre%20français/théâtre%20érotique/La Nymphomanie ou Traité de la fureur u.pdf>

BRETONNE, Nicholas-Edme Restif de la. *Les gynographes, ou Idées de deux honnêtes femmes sur un projet de règlement proposé à toute l'Europe pour mettre les femmes à leur place et opérer le bonheur des deux sexes*, Paris, La Haie, 1777, 242 p., [en ligne], [https://numelyo.bm-lyon.fr/f\\_view/BML:BML\\_00GOO0100137001100904171#](https://numelyo.bm-lyon.fr/f_view/BML:BML_00GOO0100137001100904171#)

BRETONNE, Nicholas-Edme Restif de la. *Le pornographe, ou Idées d'un honnête homme sur un projet de règlement pour les prostituées, propre à prévenir les malheurs qu'occasionne le publicisme des femmes*, Londres, J. Nourse, Paris, Delalain, 1769, 368 p., [en ligne], <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1057546f?rk=21459;2>

ROUSSEAU, Jean-Jacques. *Émile ou de L'éducation*, tome 1, La Haye, 1762, 466 p., [en ligne], <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8614553x?rk=64378;0>

ROUSSEL, Pierre. *Système physique et moral de la femme ou Tableau philosophique de la constitution, de l'état organique, du tempérament, des mœurs, & des fonctions propres au sexe*,

Paris, Chez Vincent, 1795, 380 p., [en ligne], <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k42693r?rk=42918;4>

STAËL-HOLSTEIN, Germaine de. « Chapitre IV. Des Femmes qui cultivent les Lettres », *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, tome 2, Paris, Maradan, 1800, p.141 à 159, [en ligne], <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6107900q/f154.item.r=femmes%20qui%20cultivent>

TISSOT, Samuel Auguste André David. *L'Onanisme ; ou Dissertation physique, sur les maladies produites par la masturbation*, Lausanne, Imprimerie d'Antoine Chapuis, 1760, 231 p., [en ligne], <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9722304c?rk=64378;0#>

### Ouvrages contemporains

ALLARD, Jean-Noël. « Démosthène efféminé : “l’assignation à contre-genre” comme instrument de persuasion », *Revue historique*, n° 685, 2018, p. 3 à 22.

BAECQUE, Antoine. *Le corps de l'Histoire, métaphores et politique (1770-1800)*, Paris, Calmann-Lévy, 1993, 435 p.

BAKHTINE, Mikhail. *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970, 471 p.

BELLEGUIC, Thierry. BERNIER, Marc-André. « Introduction. Le siècle des Lumières et la communauté des Anciens : rhétorique, histoire et esthétique », *Parallèle des Anciens et des Modernes : rhétorique, histoire et esthétique au siècle des Lumières*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2006, p. 1-25.

BERNIER, Marc-André. *Libertinage et figures du savoir. Rhétorique et roman libertin dans la France des Lumières (1734-1751)*, Collections de la République des lettres, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2001, 273 p.

BERLY, Cécile. « Le corps écrit de Marie-Antoinette : entre jeux biographiques et enjeux historiographiques », *Cahiers Edmond et Jules de Goncourt*, n° 12, 2005, p. 61-77.

BIARD, Michel. DUPUY, Pascal. « Entre scatologie et fantasmes sexuels, le cul et son imaginaire », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 361, juillet-septembre 2010, p. 1 à 7.

BIARD, Michel. GUILHAUMOU, Jacques. « La pelle au cul et autres joyeusetés langagières au temps du carnaval proscrit », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 361, juillet-septembre 2010, p. 33 à 53.

BUTLER, Judith. *Trouble dans le genre (Gender trouble) : le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 2006, 283 p.

- CAPDEVILLE, Luc. CASSAGNES, Sophie. COCAUD, Martine. GODINEAU, Dominique. ROUQUET, François. SAINCLIVER, Jacqueline. *Le genre face aux mutations*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003, 403 p.
- COLIN, Armand. « Le jeu du texte et de l'image au XVIII<sup>e</sup> siècle de l'intérêt d'une prise en compte de l'illustration dans l'étude du roman au siècle des Lumières », *Le français aujourd'hui*, 2008, n° 161, p. 35 à 41.
- COLWILL, Elizabeth. « Pass as a Woman, Act like a Man, Marie-Antoinette as Tribade in Pornography of the French Revolution », *Homosexuality in Modern France*, New York, Oxford University Press, 1996, p. 54 à 79.
- DAIGNEAULT DESROSIERS, Laurence. *Le fonctionnement de la pornographie politique dans les pamphlets de la Révolution française (1789-1793)*, mémoire, Montréal, Université du Québec à Montréal, octobre 2008, 102 p.
- DORLIN, Elsa. CHAMAYOU, Grégoire. « L'objet = X. Nymphomanes et masturbateurs XVIII<sup>e</sup> – XIX<sup>e</sup> siècles », *Nouvelles Questions Féministes*, 2005, vol. 24, p. 53-66.
- FOUCAULT, Michel. *Histoire de la sexualité. I La Volonté du savoir*, Paris, Gallimard, 1976, 211 p.
- GENAND, Stéphanie. « Éros politique. Idéologie à la fin de l'Ancien Régime », *Dix-huitième Siècle*, n° 37, 2005, p. 577-597.
- GIAMI, Alain. « Cent ans d'hétérosexualité », *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, n° 128, 1999, p. 38 à 45.
- GIULIANI, Pierre. LEPLATRE, Olivier. *Les détours de l'illustration sous l'Ancien Régime*, Cahiers du Gadges, Université Lyon III Jean Moulin, 2014, 480 p.
- GODINEAU, Dominique. *Les femmes dans la France moderne XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Armand Collin, 2015, 306 p.
- GOULEMOT, Jean-Marie. *Ces livres qu'on ne lit que d'une main : lecture et lecteurs de livres pornographiques au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1991, 171 p.
- HARVEY, Karen. « Le Siècle du sexe ? Genre, corps et sexualité au dix-huitième siècle (vers 1650 – vers 1850\*) », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 2010, p. 207 à 238, [en ligne], <http://clio.revues.org/9683>, mis en ligne le 31 mai 2010.
- HUNT, Lynn. *Eroticism and the body politic*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1991, 242 p.
- HUNT, Lynn. « The Many Bodies of Marie-Antoinette: Political Pornography and the Problem of the Feminine in the French Revolution », *Marie-Antoinette, Writings on the Body of a Queen*, New York, Routledge, 2003, p. 117 à 138.

- LAQUEUR, Thomas. *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard, 1992, 355 p.
- LECLERC, Jean. *L'Antiquité travestie et la vogue du burlesque en France (1643-1661)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2008, 362 p.
- LEVER, Maurice. *Anthologie érotique. Le XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2003, 118 p.
- LEROUX, Virginie. « L'érotisme de la belle endormie », *Seizième siècle*, n° 7, 2011, p. 15 à 35.
- MAENIL, Jean. « Le corpus érotique : de l'«érudition lascive» à l'histoire des mentalités », *Dix-huitième Siècle*, n° 30, 1998, p. 51-65.
- MAINGUENEAU, Dominique. *La littérature pornographique*, Paris, Colin, 2007, 125 p.
- MASSÉ, Stéphanie. *Les Saturnales des Lumières. Théâtre érotique clandestin dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Thèse, Trois-Rivières, Université du Québec, novembre 2008, 296 p.
- PASTORELLO, Thierry. « L'abolition du crime de sodomie en 1791 : un long processus social, répressif et pénal », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 2010, p. 197 à 208, [en ligne], <http://journals.openedition.org/chrhc/2151>, mis en ligne le 01 juillet 2013
- PRECIADO, Beatriz. « Multitudes queer, notes pour une politique des «anormaux» », *Multitudes*, n° 12, février 2003, p.17 à 25.
- RAUCH, André. *Crise de l'identité masculine 1789-1914*, Paris, Hachette, 2000, 297 p.
- RUBIN, Gayle. « Penser le sexe. Pour une théorie radicale de la politique de la sexualité », *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Epel, Paris, 2010, p. 135-224.
- RICH, Adrienne. « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *Nouvelles questions féministes*, Paris, 1981, p. 15-43.
- RIOT-SARCEY, Michèle. *De la différence des sexes ; Le genre en histoire*, Madrid, Bibliothèque historique Larousse, 2010, 287 p.
- SALLMARD, Gonzague de. *Femme = Danger ? Pour en finir avec le mythe de la femme dangereuse*, Paris, Homnisphères, 2007, 213 p.
- SETH, Catriona. DENEYS, Anne et Henry. CUSSAC, Hélène. *Les discours du corps au XVIII<sup>e</sup> siècle : littérature-philosophie-histoire-science*, Collections de la République des lettres, Symposiums, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, 358 p.
- THOMAS, Chantal. *La reine scélérate ; Marie-Antoinette dans les pamphlets*, Paris, Éditions du Seuil, 2003, 288 p.
- TROUSSON, Raymond. *Romans libertins du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Bouquins, Paris, Les Éditions Robert Laffont, 1999, 1322 p.

VIGARELLO, Georges. *Histoire du viol XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 1998, 357 p.

VOVELLE, Michel. « La queue de Danton, ou massacre et sexualité : violence et fantasmes érotiques dans les lectures de la Révolution Française », *Annales de démographie historique*, 1987, p. 365 à 377, [en ligne], [https://www.persee.fr/doc/adh\\_0066-2062\\_1988\\_num\\_1987\\_1\\_1697](https://www.persee.fr/doc/adh_0066-2062_1988_num_1987_1_1697)

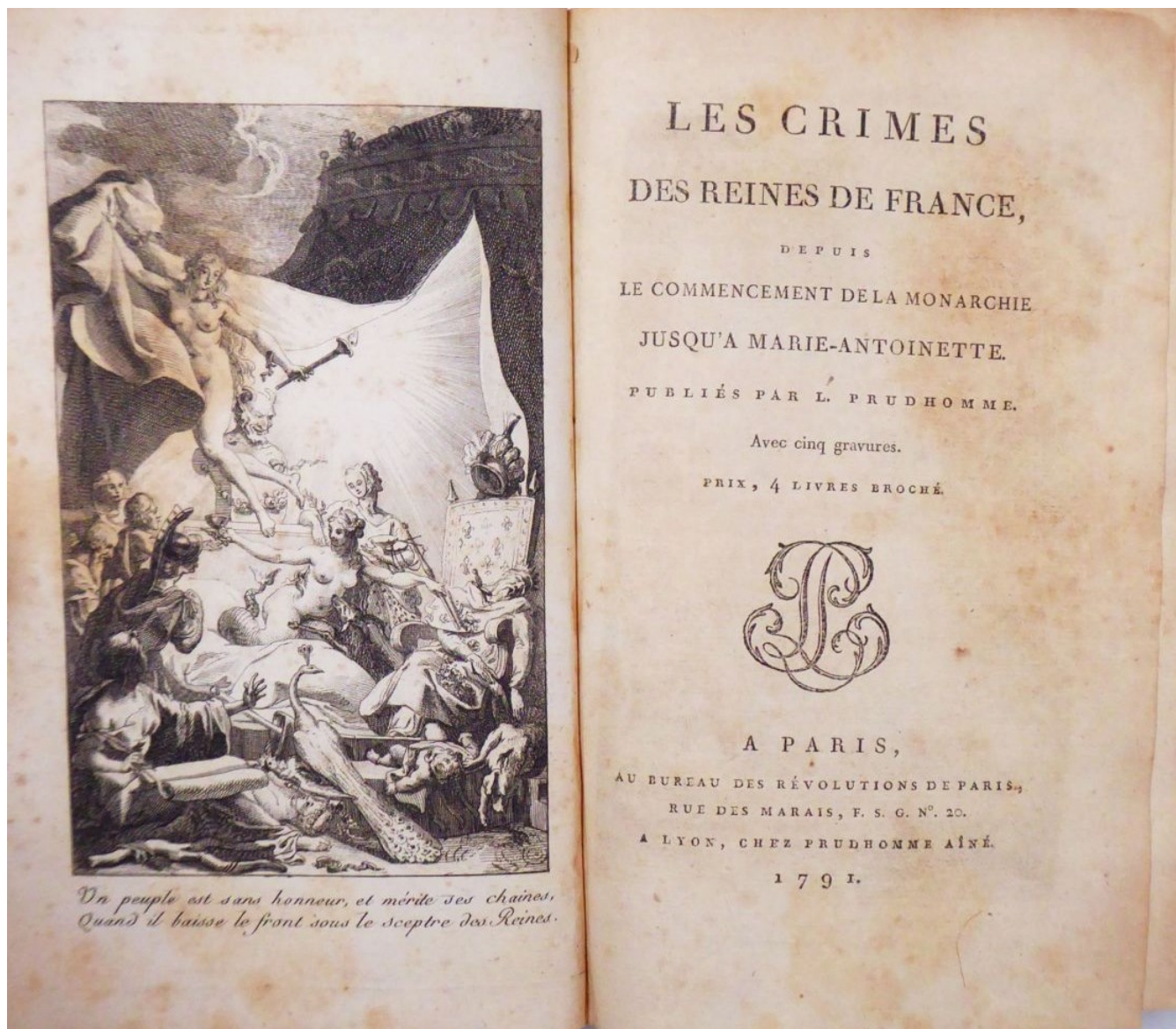
WALD LASOWSKI, Patrick. *Scènes du plaisir ; la gravure érotique*, Paris, Éditions Cercle d'art, 2015, 245 p.

WENGER, Alexandre. « Lire le désir. Le médecin et le libertin à l'époque des Lumières », *Dix-huitième Siècle*, 2005, p. 537-548.

## ANNEXES



## ANNEXE 1



Louis-Félicité Guinement de Keralio Robert,  
frontispice « *Un peuple est sans honneur, et mérite ses chaînes, quand il baisse le front sous le spectre des Reines* » dans les *Crimes des reines de France, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à Marie-Antoinette*,  
Paris et Lyon, Chez Prudhomme aîné, 1791



## ANNEXE 2



Anonyme,  
 frontispice des *Fureurs utérines de Marie-Antoinette, femme de Louis XVI, la mère en proscrira  
 la lecture à sa fille*, (suivi de) *Le triomphe de la fouterie, ou les apparences sauvées*, comédie en  
 deux actes et en vers,

Paris, 1791,

© Bibliothèque nationale de France



## ANNEXE 3



Anonyme,  
frontispice des *Fureurs utérines de Marie-Antoinette, femme de Louis XVI, la mère en proscrira  
la lecture à sa fille,*  
1790



## ANNEXE 4



Anonyme,  
Frontispice « Elle a beau méditer la perte des Français, ses souhaits ne s'accompliront plus » de  
*La journée amoureuse, ou Les derniers plaisirs de M... Ant... Comédie en trois actes, en prose,*  
*représentée pour la première fois au Temple, le 20 août 1792,*  
Paris, 1792,  
© Bibliothèque nationale de France



## ANNEXE 5



Anonyme,  
 « ah ! gros coquin voila que tu débantes »  
 dans *La journée amoureuse, ou Les derniers plaisirs de M... Ant... Comédie en trois actes, en*  
*prose, représentée pour la première fois au Temple, le 20 août 1792,*  
 Paris, 1792,  
 © Bibliothèque nationale de France

## ANNEXE 6



Villeneuve,  
*Ma constitution*,  
 Gravure en médaillon reprenant le lavis de Desrais pour illustrer *Charlot et Toinette* (1779),  
 Paris, 1791,  
 © Bibliothèque nationale de France



## ANNEXE 7



Augustin Carrache,  
*Le satyre et la nimphe,*  
Dans *L'arétin d'Augustin Carrache, ou Recueil de postures érotiques, d'après les gravures à l'eau-forte par cet artiste célèbre, avec le texte explicatif des sujets,*  
Paris, chez Pierre Didot, 1798,  
© Bibliothèque nationale de France



## ANNEXE 8



Augustin Carrache,  
*Hercule et Dejanire*,  
 dans *L'arétin d'Augustin Carrache, ou Recueil de postures érotiques, d'après les gravures à  
 l'eau-forte par cet artiste célèbre, avec le texte explicatif des sujets*,  
 Paris, chez Pierre Didot, 1798,  
 © Bibliothèque nationale de France



## ANNEXE 9



Emmanuel Jean Népomucène De Ghendt d'après Pierre-Antoine Baudoin,  
*Le matin,*  
*Les heures du jour : le matin, le midi, le soir, la nuit,*  
Paris, chez De Ghendt et Desmarest, 1778,  
© Bibliothèque nationale de France



## ANNEXE 10



Eisen inv.

T. II. N. 17.

Tardieu sc.

Boccace,  
*Le décaméron de Jean Boccace,*  
Londres, 1757-1761,  
© Bibliothèque nationale de France

## ANNEXE 11



Boccace,  
*Le décaméron de Jean Boccace*,  
Londres, 1757-1761,  
© Bibliothèque nationale de France



## ANNEXE 12



Emmanuel Jean Népomucène De Ghendt d'après Pierre-Antoine Baudoin,  
*Le midi,*  
*Les heures du jour : le matin, le midi, le soir, la nuit,*  
 Paris, chez De Ghendt et Desmarest, 1778,  
 © Bibliothèque nationale de France

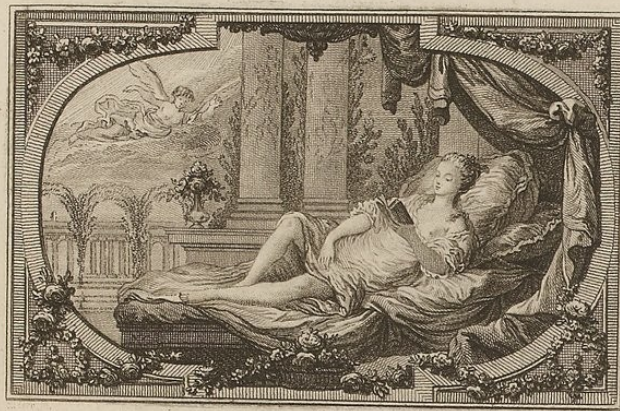
## ANNEXE 13



Figure de Freudeberg, gravée par Duclos et Bosse,  
*Le boudoir*,  
 dans *Suite d'estampes pour servir à l'histoire des mœurs et du costume des François dans le dix-huitième siècle*. Année 1774,  
 Paris, chez J. Barbou, 1774,  
 © Bibliothèque nationale de France



## ANNEXE 14



# H Y M N E

## A U B A I S E R.

**D**ON CÉLESTE, volupté pure,  
 De l'Univers moteur secret,  
 Doux aiguillon de la Nature,  
 Et son plus invincible attrait,  
 Éclair, qui, brûlant ce qu'il touche,  
 Par l'heureux signal de la bouche,  
 Avertit tous les autres sens;  
 Viens jouer autour de ma lyre;  
 Qu'on reconnoisse ton délire  
 A la chaleur de mes accens.



D

Claude Joseph Dorat,  
*Hymne au baiser,*  
 Vignette d'Eisen, gravée par Ponce,  
 dans *Les baisers, précédés du mois de mai, poème,*  
 La Haye et Paris, Chez Lambert et Delalain, 1770,  
 © Bibliothèque nationale de France

## ANNEXE 15



Anonyme,  
*La poule d'Autriche*,  
1791,  
© Bibliothèque nationale de France,  
Département Estampes et photographie

## ANNEXE 16



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Villeneuve,  
*Visage de Marie-Antoinette sur un corps de hyène*,  
1791,  
© Bibliothèque nationale de France,  
Département Estampes et photographie



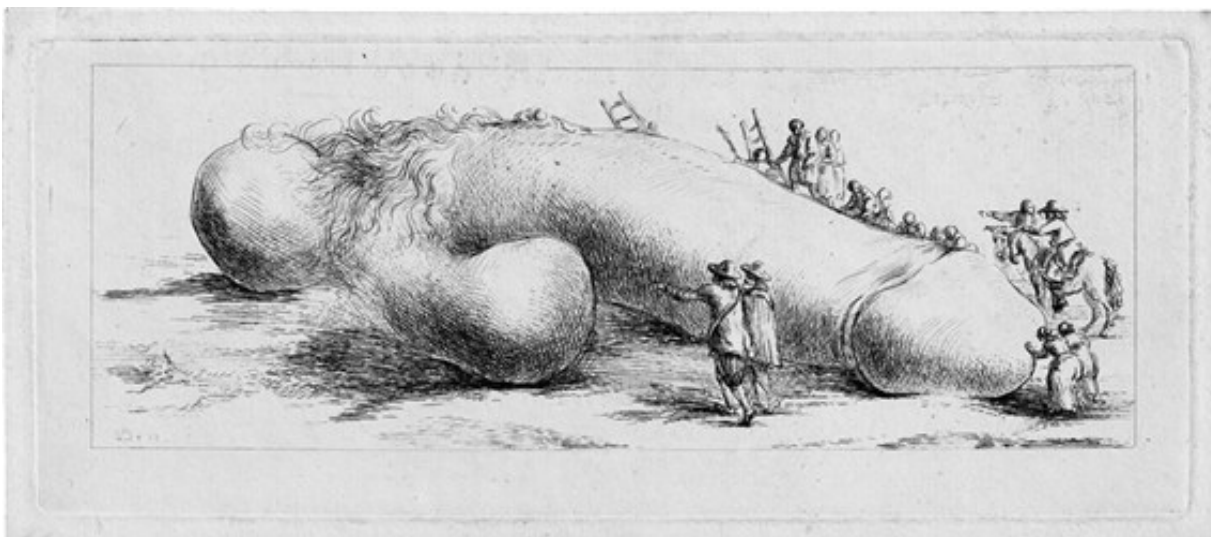
## ANNEXE 17



Villeneuve,  
*Visage de Louis 16 sur un corps de porc*,  
1791,  
© Bibliothèque nationale de France,  
Département Estampes et photographie

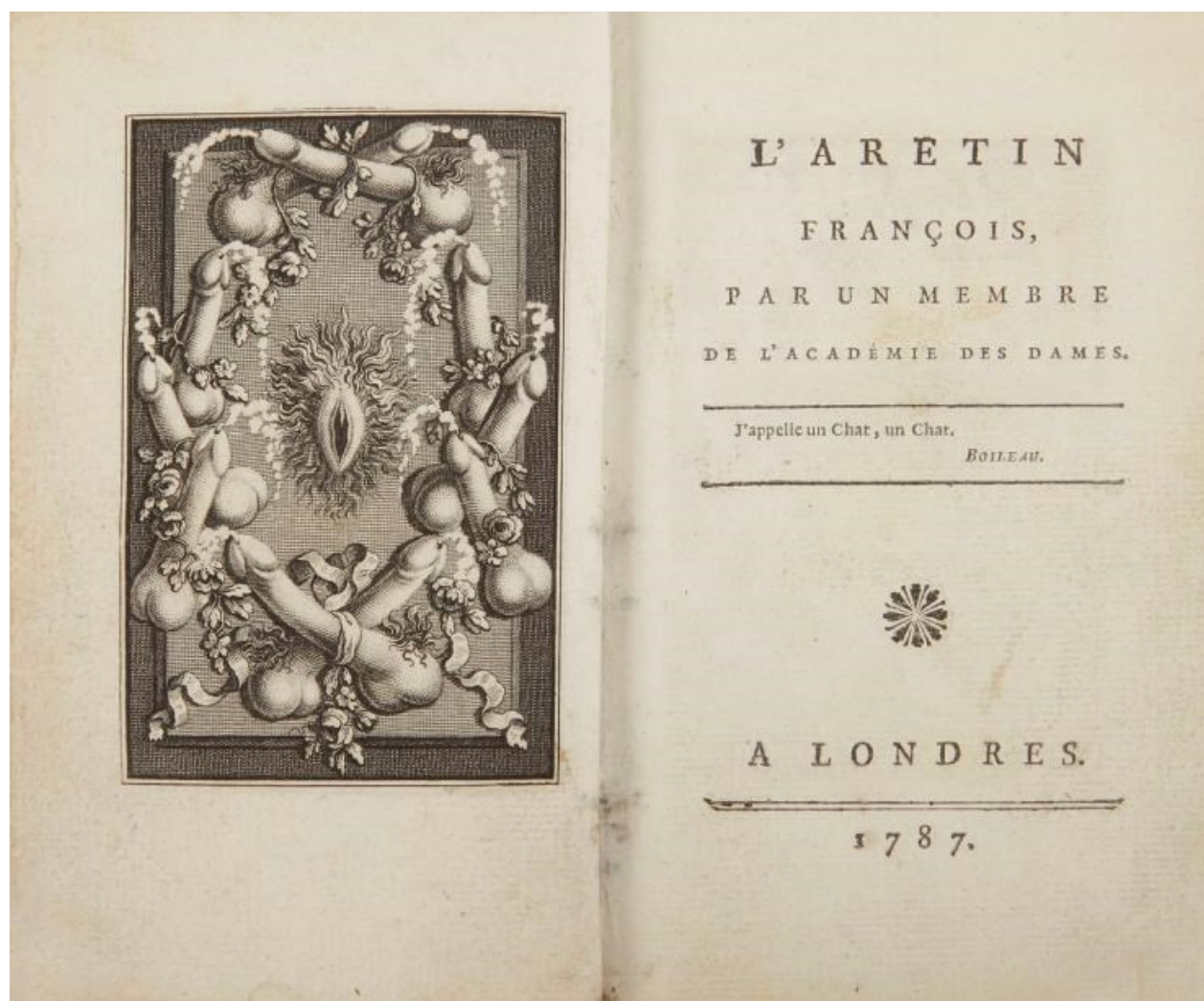


## ANNEXE 18



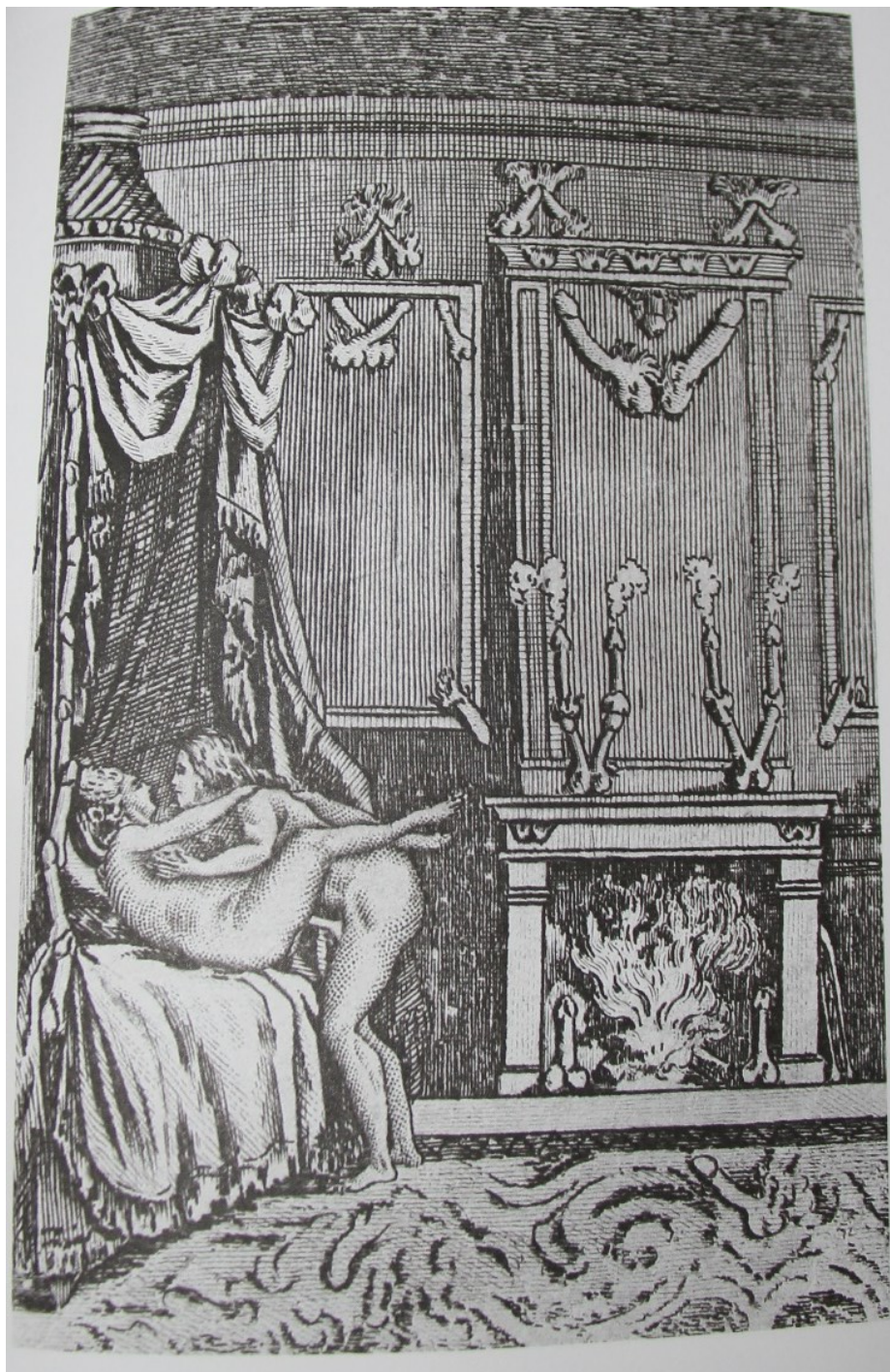
Dominique Vivant Denon,  
*Œuvre priapique, Le phallus phénoménal*,  
1790-1794,  
© Musée du Louvre,  
Dist. RMN-Grand Palais / Michèle Bellota

## ANNEXE 19



François Félix Nogaret,  
 Frontispice de *L'arélin françois par un membre de l'Académie des dames*,  
 Londres, 1803,  
 Gravure anonyme reprenant celle de la première édition de 1787. Anc. Coll. Fekete

## ANNEXE 20



Anonyme,  
*La belle libertine, ou Les aventures galantes de Mademoiselle A\*\*\**,  
Paris, 1798,  
L'une des six figures libres



## ANNEXE 21



Jean-Louis Soulavie,  
*L'âge ou le terme*,  
dans les *Monumens de l'histoire de France en estampes et en dessins*,  
Paris, avant 1810,  
Recueil de pièces gravées anonymes publiées pendant la Révolution

## ANNEXE 22



Jean-Louis Soulavie,  
*Lafayette et Marie-Antoinette*,  
 dans les *Monumens de l'histoire de France en estampes et en dessins*,  
 Paris, avant 1810,  
 Recueil de pièces gravées anonymes publiées pendant la Révolution